



**HAL**  
open science

# Explicamus dum docemus: Explication des faits de langues entre linguistique et didactique

Sergueï Sakhno

► **To cite this version:**

Sergueï Sakhno. Explicamus dum docemus: Explication des faits de langues entre linguistique et didactique. 2010. halshs-00999587

**HAL Id: halshs-00999587**

**<https://shs.hal.science/halshs-00999587>**

Submitted on 6 Jun 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# EXPLICAMUS DUM DOCEMUS : L'explication des faits de langue(s) entre linguistique et didactique

par  
Sergueï SAKHNO,  
Maître de conférences en linguistique  
à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense

Nanterre 2010

## RESUME :

L'explication linguistique est envisagée dans cet ouvrage comme une activité épistémologique et discursive complexe, en relation constante avec les impératifs didactiques (enseignement des langues). Cette recherche se base sur les principes suivants :

- approche contrastive : on cherche à comparer systématiquement les langues décrites ;
- approche fonctionnaliste : on conçoit la langue comme outil de communication ; la description efficace d'un système linguistique suppose la prise en compte des formes (structures) et de leurs fonctions dans différents contextes ;
- cognitivisme modéré : certains faits de langues décrits peuvent être modélisés comme liés à des opérations mentales ;
- vision dynamique du sens : le texte et les mots rentrent dans un processus de construction du sens qui s'effectue au fur et à mesure de l'énonciation ;
- importance de la forme, de la structure : un linguiste soucieux des applications didactiques doit constamment « naviguer » entre la (les) forme(s) et le(s) sens, tout en tenant compte des rapports fonctionnels complexes qui s'établissent entre ces deux aspects.

## ABSTRACT:

Explanation in linguistics is viewed here as a complex epistemologic and discursive process which constantly depends on didactic requirements (language teaching methods). Our research is founded by the following principles :

- contrastive approach : the described languages are systematically compared ;
- functionalist approach : a language is considered as a tool of communication ; describing a linguistic system in an optimized way supposes that linguistic forms (structures) are studied in connection with their functions in different contexts ;
- moderate cognitivism : certain language phenomena can be modelised as connected to mental operations ;
- dynamic vision of meaning : the text and the words are involved in a progressive « construal of meaning » over the whole utterance, through relation processes which constantly intervene during discourse ;
- importance of linguistic structures considered in their semantic context : a linguist which takes care of language teaching implementations of his theories must continuously « navigate » between the form(s) and the meaning(s) ; the complex functional relations existing between both aspects are necessarily taken in account.

## SOMMAIRE

- Introduction :** Pour une linguistique explicative à visée didactique
- Première partie :** À l'origine des mes interrogations sur les faits de langue(s)
- Deuxième partie :** Décrire et expliquer le fonctionnement des structures grammaticales, observer le jeu complexe des structures discursives
- Troisième partie :** Analyser les rapports entre la forme et le sens, étudier la construction du sens à différents niveaux
- Quatrième partie :** Intégrer les éléments expliquant des faits de langues dans le discours didactique

### Conclusion

Le texte de cette monographie, basée sur un document de synthèse présenté en vue de l'obtention d'une habilitation à diriger des recherches, fait souvent référence à mes 8 ouvrages publiés au cours des 12 dernières années :

1. *Dictionnaire russe – français d'étymologie comparée : Correspondances lexicales historiques*. P. : L'Harmattan, 2001. - 367 p.
2. *Parlons russe : Une nouvelle approche*. P. : L'Harmattan, 2001. – 333 p. [en collaboration avec M. Chicouène]
3. *100 racines essentielles du russe : Découvrir les trésors des mots*, Paris : Ellipses, 2005, 240 pages (2<sup>e</sup> éd., revue et enrichie, en 2011).
4. *Francuzskaja pressa i ee osobennosti. Učebnik - Французская пресса и её особенности. Учебник (La presse française et ses traits particuliers. 1<sup>re</sup> partie: « Manuel »)*. Sankt-Peterburg (Saint-Pétersbourg) : SMIO-Press, 2005, 276 pages. [avec la participation de M. Perepelkina]<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Initialement, ces deux ouvrages devaient constituer un seul livre intitulé *Francuzskij jazyk v zerkale sovremennoj pressy* (« La langue française dans le miroir de la presse d'aujourd'hui ») ou *Francuzskaja pressa : Eë jazyk i osobennosti* (« La presse française : La langue et les traits particuliers »). Ce livre de 448 pages devait être publié en 1993 aux éditions « Prosveščenie » (Moscou). Fin 1992, j'ai corrigé les dernières épreuves et je les ai transmises à l'éditeur ; la sortie du livre était imminente. Alors que le livre était prêt à tirer, on m'a annoncé début 1993 que l'éditeur renonçait à la publication du livre : officiellement, c'était à cause du « changement de la politique éditoriale » (en réalité, la maison d'édition était en pleine réorganisation et était confrontée à des difficultés financières). Malgré mes protestations, la composition de l'imprimeur a été détruite ; de plus, l'original « tapuscrit » (*avtorskij original*), préparé par l'éditeur sur la base de mon manuscrit, a été égaré. Il ne me restait que le jeu définitif des épreuves (de qualité graphique médiocre) : en le photocopiant, j'ai récupéré mon texte. J'ai essayé, pendant plusieurs années, de faire publier mon ouvrage chez un autre éditeur, sans résultat. Ce n'est qu'en 2002 que j'ai réussi, grâce au soutien de Yves Hamant, Professeur à l'U. Paris 10, et avec l'aide efficace de Maria Perepelkina, lectrice de russe à l'U. Paris 10, à présenter cet ouvrage au concours organisé par le Ministère de l'Instruction publique de la Fédération de Russie et la Fondation russe pour la formation (*Nacional'nyj fond podgotovki kadrov*). Pour cela, il a fallu numériser l'ensemble du texte à partir de la photocopie des épreuves ; le résultat était imparfait, car le système n'avait pas reconnu certains signes et caractères, et j'ai été obligé de relire et de corriger tout le texte à la main. En outre, il a fallu réactualiser les exemples et remanier le texte en sacrifiant, à mon grand regret, certains éléments (puisque les rapporteurs jugeaient que le texte était trop volumineux) : les chapitres sur la publicité et les bandes dessinées, ainsi que les

5. *Francuzskaja pressa i ee osobennosti. Praktikum - Французская пресса и её особенности. Практикум (La presse française et ses traits particuliers. 2<sup>e</sup> partie : « Pratique »)*. Sankt-Peterburg (Saint-Pétersbourg) : SMIO-Press, 2007, 122 pages. [avec la participation de M. Perepelkina]<sup>1</sup>
6. *VOT ! Votre thème russe : Ce qu'il faut savoir pour le réussir*. Paris : Ellipses, 2007, 192 pages [en collaboration avec Ch. Hénault]
7. *Les Sept péchés du russe. Guide des erreurs à éviter en phonétique, en grammaire et en vocabulaire en 7 chapitres*, 2008, Paris : Ellipses, 128 pages
8. *Zabavno : Apprendre et réviser la grammaire russe en s'amusant*. Paris : Ellipses, 2009, 144 pages.

Lorsque ces ouvrages sont cités dans les notes en bas de page, mon nom (S. Sakhno) n'apparaît pas dans les références. Cela vaut aussi pour les références (notes en bas de page) à mes articles publiés à différents moments : autrement dit, les articles cités sans le nom de l'auteur sont mes articles (dont certains publiés en collaboration avec des collègues dont les noms sont explicitement cités).

#### Abréviations utilisées :

FLE – Français langue étrangère  
 LEA – Langues étrangères appliquées ;  
 LLCE – Langues, littératures et civilisations étrangères.

Les formes russes sont données en translittéré, selon la norme dite « des slavistes », proche de la norme ISO/R 9, exception faite des noms connus (*Tolstoï* au lieu de *Tolstoj*) et des toponymes connus (tels que *Moscou* ; mais dans les bibliographies, on translittère *Moskva*).

---

annexes qui comportaient a) un précis sur la prononciation et la transcription des noms propres étrangers qu'on rencontre dans la presse française ; b) un glossaire des principaux sigles utilisés par la presse. À l'issue de ce long travail, le livre a gagné le concours en obtenant un *grant* pour être publié chez l'un des éditeurs désignés par le Ministère.

Comme ce nouvel éditeur (SMIO-Press) estimait que l'ouvrage était trop volumineux pour être publié en un seul livre, je l'ai scindé en deux. En outre, l'éditeur a exigé, « pour des raisons de marketing », la modification du titre qui éliminait toute référence à la *langue* française : certes, dans la Russie d'aujourd'hui, le français langue étrangère continue à jouir d'un prestige certain, mais l'approche des langues en Russie devient de plus en plus pragmatique (une langue est apprise tout d'abord en tant qu'outil d'information, en vue d'un projet professionnel, etc.). J'ai quand même réussi à faire en sorte que le titre initial *Francuzskij jazyk v zerkale sovremennoj pressy* « La langue française dans le miroir de la presse d'aujourd'hui » apparaisse comme sous-titre. Hélas, ce sous-titre ne figure pas sur la couverture ni sur la page de garde du volume de 2005, mais seulement en page 276, tout à la fin ! Et il est absent de la partie publiée en 2007.

## INTRODUCTION

### Pour une linguistique explicative à visée didactique

Linguiste de formation et linguiste dans mes activités d'enseignement et de recherche, j'ai été amené, tout au long de mon parcours, à m'interroger sur l'utilité didactique de mes recherches. Le souci didactique, qui résulte de mes diverses expériences d'enseignant de langues depuis 1983 : français langue étrangère (FLE) en Russie, allemand langue étrangère en Russie, ensuite russe comme langue étrangère en France, a en partie façonné le contenu de mes recherches ainsi que mes publications majeures, même si je ne me définis pas comme didacticien au sens strict du terme.

Je tiens à préciser que l'explication linguistique est abordée ici comme une activité relevant à la fois de la linguistique à proprement parler et de la didactique des langues. Mais on n'est pas tout à fait éloigné de ce que les spécialistes appellent « explication en linguistique », domaine théorique qui relève de l'épistémologie des sciences du langage<sup>2</sup>.

Le problème est certes délicat, puisque certains linguistes considèrent que le rôle de leur science est de décrire les langues, non de les expliquer. Concernant ce problème, je me place constamment sur une position résolument pragmatique, qui peut être énoncée comme ceci : « Un fait de langue(s) qui constitue une difficulté pédagogique peut recevoir une explication linguistique utile dans le cadre de l'enseignement / de l'apprentissage d'une langue ».

Qu'est-ce qu'une explication linguistique utile ? Pour moi, c'est celle qui déclenche chez l'apprenant des représentations et qui met en place des schémas cognitifs qui lui permettent de dépasser l'altérité de la langue étudiée<sup>3</sup>. C'est celle qui contribue à créer ce que j'appelle l'« événement pédagogique »<sup>4</sup> : une sorte de « déclic » cognitif souvent nécessaire, ce à quoi aspire tout enseignant qui souhaite rendre son cours clair, efficace et vivant.

Plusieurs linguistes soulignent l'importance de l'explication envisagée comme une activité discursive complexe<sup>5</sup>.

<sup>2</sup> L'explication est envisagée dans ce cas comme une méthode de réflexion scientifique pour faire avancer les savoirs et préciser le pouvoir d'anticipation de ceux-ci dans un contexte donné. Cf. *Langue française* 1980, vol. 46, N° 1 ; M. Wilmet, « L'explication en linguistique : induction et déduction » - Actes du XVIII<sup>e</sup> Congrès de linguistique et philologie romanes », t. II, Tübingen, 1991, pp. 19-27 ; O. Soutet, « Le statut de l'explication en linguistique diachronique » – *Modèles linguistiques*, 1996, vol. XVII, N°2, pp.75-92.

<sup>3</sup> Selon S. Auroux, l'explication en grammaire est liée à une « fonctionnalité épistémologique » (*Les parties du discours et leurs critères*, p. 585, – In : S. Auroux (dir.), *Histoire des idées linguistiques*. T. 2. Liège : Mardaga, 1992, pp. 581-585). Par ailleurs, l'épistémologie générale distingue différents types d'explication ; une explication peut être a) déductive b) fonctionnelle c) historique, d) psychologique, e) réductive, f) téléologique.

<sup>4</sup> Cf. les notions d'« événement discursif » et d'« événement linguistique » (D. Charaudeau, D. Maingueneau (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, P. : Seuil, 2002, pp. 244-249), qui sont distinctes de celle que nous utilisons ici, mais on peut y voir un certain rapport épistémologique.

<sup>5</sup> Voir les études réunies dans le volume récent (dirigé par Ch. Hudelot et al.) : *L'explication, enjeux cognitifs et interactionnels*. Leuven, Paris : Peeters, 2008, en particulier l'article de J.-M. Adam « La construction textuelle de l'explication », pp. 23-41.

En analyse du discours, l'explication est abordée dans le cadre du « discours explicatif » (qui peut viser la transmission de connaissances), notamment du point de vue des rapports entre l'explication et l'argumentation, cf. D. Charaudeau, D. Maingueneau (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, P. : Seuil, 2002, pp. 251-256.

Certes, la part de l'explication dans la constitution du savoir linguistique chez l'apprenant doit être bien mesurée : « Trop d'explication tue l'explication »<sup>6</sup>.

Même si, à la base, mon approche se caractérise par une neutralité épistémologique (on ne rejette *a priori* aucun modèle linguistique, aucune théorie), je privilégie cinq principes :

- approche contrastive (comparatisme didactique) : on cherche à comparer systématiquement les langues décrites ;
- approche fonctionnaliste (fonctionnalisme raisonné) : on conçoit la langue comme outil de communication et on s'intéresse à la relation entre langage et contexte<sup>7</sup> ;
- cognitivisme modéré : certains faits de langues décrits peuvent être modélisés comme liés à des opérations mentales ;
- vision dynamique du sens : le texte et les mots rentrent dans un *processus de construction* du sens qui s'effectue au fur et à mesure de l'énonciation<sup>8</sup> ;
- importance de la forme, de la structure : on doit se méfier des modèles linguistiques trop abstraits qui ignorent la forme qui constitue le concret linguistique, autrement dit la matérialité de la langue ; bien au contraire, un linguiste, s'il veut décrire les faits de langue de façon adéquate, doit constamment « naviguer » entre la (les) forme(s) et le(s) sens, tout en tenant compte des rapports fonctionnels complexes qui s'établissent entre ces deux aspects<sup>9</sup>.

À mon avis, l'explication didactique ne doit pas être opposée à l'explication linguistique, puisque ces deux activités sont liées : l'explication didactique se nourrit souvent des modèles élaborés par des linguistes « purs et durs ».

---

<sup>6</sup> Rappelons, à titre de curiosité linguistique (mais qui fait réfléchir), que le verbe latin *explicāre* avait, parmi ses nombreux sens, non seulement 'déployer', 'dégager, libérer, sauver' et 'expliquer, éclairer, interpréter', mais aussi 'abattre, tuer' ! En fait, il devait s'agir, au début, d'un emploi euphémistique, lié au sens d' 'apaiser', ce qui rappelle bien entendu l'origine du verbe *tuer*, du lat. *tutare* 'apaiser, éteindre (le feu)', qui vient de *tutari* 'protéger' (d'où par ailleurs fr. *tuteur, tutelle*).

<sup>7</sup> Selon M. Watorek (« Construction du discours par des apprenants de langues, enfants et adultes », - *AILE*, N° 20, 2004), l'approche fonctionnaliste du langage conçoit la langue comme un instrument de communication et s'intéresse à ce titre à la relation entre langage et contexte. Deux propriétés fondamentales du langage sont au centre de toute approche fonctionnaliste : a) la plurifonctionnalité (une même forme linguistique peut avoir une ou plusieurs fonctions qui servent à effectuer différents types d'opérations dans le discours ; d'autre part, une fonction peut être codée dans la langue de plusieurs façons plus ou moins équivalentes dans un contexte donné ; les systèmes des langues se caractérisent par des relations complexes entre formes et fonctions) et b) l'ancrage dans le contexte d'énonciation (toutes les langues disposent de structures dont la signification dépend du contexte ; les seules connaissances grammaticales ne suffisent pas à définir les emplois de ces structures).

<sup>8</sup> Cette construction se fait à l'aide de mises en relation où les différents niveaux inter-agissent ; on observe une articulation complexe et spécifique entre les unités de sens et le sens de l'énoncé, entre l'épaisseur des mots et la linéarité de l'énoncé (St. Robert, « Variation des représentations linguistiques : Des unités à l'énoncé ». – In : *Diversité des langues et représentations cognitives*. P. : Ophrys, 1997, 25-39). Voir aussi les travaux réunis dans : Galatanu O., Pierrard M., Van Raemdonck (dir.), *Construction du sens et acquisition de la signification linguistique dans l'interaction*. Bruxelles, Berne etc. : P. Lang, 2009.

<sup>9</sup> De ce point de vue, le sens est considéré comme indissociable de la forme linguistique qui l'exprime. Voir la notion de « forme interne » qui réalise cette association d'une façon particulière (3<sup>e</sup> partie, chap. 1 de la présente synthèse).

Rappelons que le terme *didactique* est lui-même complexe. Dans une de ses acceptions (relativement récente), il renvoie, au moins, à une démarche de distanciation et, au plus, à une pleine activité de théorisation : schématiquement, il s'agit dans tous les cas, pour un observateur ou un expérimentateur, de s'abstraire de l'immédiateté pédagogique et d'analyser à travers toutes ses composantes l'objet d'enseignement, les buts poursuivis dans l'acte pédagogique, les stratégies utilisées par l'enseignement, les transformations de compétences et de conduites que cet enseignement induit chez l'étudiant et, par conséquent, les stratégies d'appropriation de l'objet déployées par cet élève lors de son activité d'apprentissage<sup>10</sup>.

Pour moi, la démarche d'un linguiste « non formaliste » est en partie similaire : face à la complexité et à la multitude des données que nous fournissent les innombrables contextes réels des langues analysées, il s'agit de faire un effort de systématisation et théorisation à partir de ces données, pour élaborer un modèle explicatif efficace. Puisqu'il s'agit autant d'observer que d'agir, on peut admettre que l'objet de la didactique et celui de la linguistique explicative relèvent aussi bien de la description que de l'action, tout en restant dans le champ de la praxéologie. Un linguiste qui se veut utile est didacticien malgré lui (par nécessité, *de facto*).

Tant en ce qui concerne les pratiques que la recherche, on se trouve en didactique face à un foisonnement de théories. À propos de l'acquisition des langues, on dénombre plus de 60 théories<sup>11</sup>. Face à l'absence de paradigme dominant, chaque chercheur est amené à trouver sa méthodologie, à se trouver une méthodologie, mais également à définir ses termes.

On doit tenir compte de l'évolution du domaine : en parallèle à l'approche dite communicative, sont apparus plusieurs autres courants. Un de ces courants récents vient de la linguistique, principalement énonciativiste<sup>12</sup>, un autre courant est historique<sup>13</sup>, un autre est centré sur l'analyse des pratiques, en lien avec les recherches en acquisition des langues<sup>14</sup>. Dernièrement, avec les travaux du Conseil de l'Europe, est apparue une didactique qui s'appuie sur une perspective liée au plurilinguisme et qui s'inspire de l'approche actionnelle<sup>15</sup>.

Face à cette diversité, il reste à ce jour difficile de constituer une seule didactique des langues. Une compréhension rigoureuse des processus d'"intervention pédagogique", terme qu'il convient de redéfinir, et d'apprentissage, appréhendés dans leur dialectique, doit permettre à la didactique de jouer un rôle de discipline scientifiquement étayée.

---

<sup>10</sup> Selon D. Bailly, *Didactique de l'anglais : Objectifs et contenus de l'enseignement*. Paris : Nathan, 1997, p. 10.

<sup>11</sup> Selon G. Jordan, *Theory Construction in Second Language Acquisition*. Amsterdam : John Benjamins, 2004, p. 360.

<sup>12</sup> Cf. D. Bailly, *Eléments de didactique des langues : L'activité conceptuelle en classe d'anglais*, 2 vol., Lyon : Les Langues modernes, 1984.

<sup>13</sup> Cf. C. Puren, *La didactique des langues à la croisée des méthodes - Essai sur l'éclectisme*. Paris : Didier, 1994.

<sup>14</sup> Les années 1950-60 ont vu se développer une approche basée sur l'*hypothèse contrastive* (on considérait que l'apprentissage des langues consistait à établir de nouvelles habitudes automatiques), ensuite vient l'approche *innéiste* (on apprendrait une langue seconde grâce à sa compétence linguistique innée). La recherche actuelle sur l'acquisition des langues se situerait entre ces deux pôles (cf. M. Kihlstedt, « La recherche sur l'acquisition des langues étrangères et l'enseignement – quels rapports ? » - *Moderna språk*, 2001, 1).

<sup>15</sup> Cf. M. L. Lions-Olivieri, Ph. Liria (éds), *L'approche actionnelle dans l'enseignement des langues*, P. : Maison des langues, 2010.

Si je dois me situer par rapport aux courants de la didactique des langues, je me place avant tout dans une optique fonctionnaliste : tout comme la description efficace d'un système linguistique suppose la prise en compte des formes (structures) et de leurs fonctions dans différents contextes, l'acquisition doit être étudiée à travers l'utilisation de la langue tout en considérant les relations entre structures, fonctions et contexte.

Un enseignement efficient tient compte des capacités mémorielles et perceptuelles de l'apprenant ainsi que de ses besoins communicatifs ; il prend en considération les lectures des apprenants qui déterminent la « logique acquisitionnelle »<sup>16</sup>. Par ailleurs, il tient compte du contexte culturel<sup>17</sup> et se nourrit des résultats de la science linguistique (ou, de façon plus large, des sciences du langage) dans toute la diversité de ce domaine.

---

<sup>16</sup> A propos de cette notion, voir M. Watorek, « La structure des lectures des apprenants », - *AILE*, N° 11, 1998.

<sup>17</sup> Dans sa thèse *Le dialogue russe spontané : de la pragmatique à l'enseignement*, préparée sous la direction du Professeur J. Breuillard et soutenue à l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV) le 2 juin 2010, Ks. Mouratova-Simonneau souligne la nécessaire relation, dans l'enseignement d'une langue étrangère, entre le matériau linguistique et le contexte culturel.



## Première partie

## À L'ORIGINE DE MES INTERROGATIONS SUR LES FAITS DE LANGUE(S)

Au tout début, rien ne semblait annoncer mon futur penchant pour les questions de langue et d'analyse linguistique.

Né dans une petite ville nommée Tavda, située sur la rivière du même nom (un affluent important de l'Ob), entre l'Oural et la Sibérie occidentale, j'ai eu droit à une enfance tout à fait ordinaire (selon les normes soviétiques du début des années 1960) dans ce qu'on appelle toujours *rossijskaja glubinka*, « la Russie profonde », très loin des grands centres culturels tels que Moscou et Saint-Pétersbourg, villes où l'on pouvait voir et entendre parler des Occidentaux (de « vrais » étrangers<sup>18</sup>). À l'époque, certaines régions de l'Union Soviétique telles que l'Oural était fermées aux Occidentaux, mais aussi aux ressortissants d'autres pays socialistes comme la RDA, exception faite des échanges (bien encadrés) de spécialistes et de « délégations d'amitié ». La grande ville la plus proche était Sverdlovsk, dite « la capitale de l'Oural », qui s'appelle aujourd'hui Ekaterinbourg (Sverdlovsk est redevenue Ekaterinbourg dans les années 1990), mais il fallait tout de même 7 heures de train pour y aller !

Quand j'avais 6 ans, mes parents décidèrent de s'installer dans une autre ville (moyenne à l'échelle soviétique mais plutôt importante à l'échelle occidentale, avec ses 360 mille habitants à l'époque), située un peu plus à l'ouest par rapport à Tavda, tout près de la frontière théorique entre l'Europe et l'Asie, mais du côté asiatique, il est vrai, à 130 km au nord de Sverdlovsk : *Nižnij Tagil* = *Nijni Taguil* (c'est-à-dire « Bas-Taguil », du nom de la rivière sur laquelle la ville est située, et il existe un *Verxnij Tagil* « Haut-Taguil », en amont de la rivière).

Ville industrielle constituée autour du *metallurgičeskij kombinat*, une immense usine sidérurgique très polluante à l'époque : le ciel était souvent rose, à cause des âcres fumées que recrachaient les hauts fourneaux. Si le vent venait du *kombinat*, ça sentait le soufre, qui irritait la gorge. D'autres usines importantes complétaient le tableau et contribuaient chacune à la pollution (dont on parlait peu à l'époque ; au contraire, il fallait se montrer fier d'habiter un centre industriel aussi renommé, et on nous faisait apprendre des poèmes qui glorifiaient l'Oural en tant qu'élément essentiel de la puissance industrielle soviétique : *Ural, opornyj kraj deržavy* ... « L'Oural, ce territoire fleuron de notre puissant État ... »).

L'environnement linguistique semblait à première vue aussi monotone et lourd que l'environnement industriel : le russe y régnait sans partage. Mais ce n'était pas un russe uniforme ni monocorde. Je me rendais parfois compte qu'il était loin d'être monolithique et parfaitement normé, contrairement à ce que nous faisait croire le ton péremptoire de la maîtresse et la rigueur des manuels de grammaire.

Mes grands-parents maternels, qui vivaient dans un petit village du côté de la ville de *Rež*, à environ 60 km de Nijni Taguil, parlaient un russe compréhensible, mais particulier, proche d'un dialecte, qui comportait des formes grammaticales qui me semblaient incorrectes et des mots étranges, comme

*idti k ej* au lieu de *...k nej* « aller chez elle »,

---

<sup>18</sup> Bien entendu, les représentants de peuples soviétiques autres que les Russes n'étaient pas considérés comme des étrangers : c'étaient des « presque Russes » (Ukrainiens, Biélorusses) ou des « non-Russes » (Kazakhs, etc.)

*lonis'*, mot qui voulait dire « l'année dernière » mais que je ne trouvais dans aucun dictionnaire.

[D'ailleurs, je ne savais pas alors que c'était un dialecte et qu'il faisait partie des dialectes russes du Nord.]

Les questions que je posais à mon entourage pour savoir d'où venaient ces particularités restaient sans réponse : mes parents n'étaient pas des philologues et ne s'intéressaient guère aux questions de langue. Par chance, j'avais une jeune tante qui vint un jour habiter chez nous : elle faisait ses études à la faculté de lettres de l'Institut pédagogique local et elle essayait de satisfaire ma curiosité, mais ses explications me paraissaient trop savantes et je n'y comprenais pas grand-chose. Quand je la voyais faire ses devoirs de vieux russe, j'imaginai qu'il s'agissait d'un jeu assez compliqué et fastidieux destiné à occuper les adultes.

La découverte du français fut un épisode formateur et déclencheur. Cela a commencé comme un fait bien banal : quand j'avais 11 ans et que je suis passé en classe de 5<sup>e</sup>, est venu le moment d'apprendre une langue *étrangère* (en russe, on ne dit pas *langue vivante*, les langues *mortes* n'étant pas enseignées dans le secondaire depuis le début de l'époque soviétique). La triade habituelle était l'allemand, l'anglais et le français : ces trois langues étaient enseignées dans le secondaire et dans le supérieur (l'espagnol était rare). Le hasard de la « carte scolaire » voulut que ce fût le français : c'était la seule langue vivante enseignée à l'école (*srednjaja škola*, qui englobe le primaire, le collège et le lycée au sens français) de notre quartier<sup>19</sup>.

Avec une certaine émotion, j'ouvrais mon premier manuel de français, dont je vois encore aujourd'hui la couverture qui représentait un petit bateau à voile avec deux enfants, bateau qui voguait vers la connaissance du *français* (image inspirée sans doute des armoiries de la ville de Paris, avec sa célèbre devise *Fluctuat nec mergitur*).

Le nom de cette langue, *francuzskij*, me faisait rêver : pour moi, dans une vision certes naïve, il semblait concentrer dans sa sonorité<sup>20</sup> tout le génie européen, tout l'attrait de l'Occident, à la différence du nom *nemeckij* « allemand » dont la sonorité était à la fois plus banale et plus négative<sup>21</sup>.

Traditionnellement, le français est pour un Russe cultivé bien plus qu'une « langue étrangère ». On sait que la culture russe est tout imprégnée du français qui jouit d'un extraordinaire prestige dans la société russe depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle (quoiqu'il fût concurrencé d'abord par le hollandais, ensuite par l'allemand et plus tard, par l'anglais). Langue jadis pratiquée par l'élite, le français perdit certes son rôle socio-culturel avec la révolution de 1917. Mais le souvenir de l'ancienne diglossie russe - français marque toujours la conscience collective des russophones. Il suffit de lire quelques pages de grands écrivains russes comme Pouchkine ou Tolstoï pour s'en convaincre : l'admirable roman « Guerre et paix » de Tolstoï ne commence-t-il pas par une tirade en français, avec inclusion de quelques

---

<sup>19</sup> Je précise que c'était une école ordinaire, pas une *specškola* « école spécialisée » (celle qui propose un enseignement renforcé d'une langue étrangère dès 8 ans).

<sup>20</sup> Comme je l'ai appris bien plus tard, aucun mot d'origine slave ne comporte la consonne F. Tous les mots en F viennent d'ailleurs et tendent à incarner, dans l'imaginaire d'un russophone, l'altérité linguo-culturelle.

<sup>21</sup> De plus, le sentiment linguistique, qui fonde une étymologie répandue de ce mot, lui confère une négativité, car on l'associe facilement à *nemoj* « muet » (c'est-à-dire « étranger, celui qui ne parle pas le russe »). A l'époque, le souvenir de la seconde guerre mondiale était bien vivant et douloureux, l'allemand était souvent connoté « langue des ennemis », car il était présent dans les films de guerre, etc.

termes russes (*Eh bien, mon prince, Gênes et Lucques ne sont plus que des apanages, des pomest'ja*<sup>22</sup>, *de la famille Buonaparte...*) ?

Pour moi, la découverte du français a été en partie une redécouverte de ma propre langue maternelle, une sorte de retour aux sources. Ayant appris que plusieurs mots russes courants (tels que *pal'to* « manteau, pardessus », du fr. *paletot*) étaient en réalité des emprunts au français, je me suis mis à m'interroger sur l'origine d'autres mots russes<sup>23</sup>. Ce fut le début d'une réflexion qui se concrétisera des années plus tard par des travaux sur l'étymologie comparée (voir la 3<sup>e</sup> partie de la présente synthèse).

L'orthographe française était à la fois exaspérante et stimulante pour l'esprit : pourquoi toutes ces lettres muettes ? Pourquoi un seul son [e] pouvait-il être noté de six façons différentes ? Pourquoi une même lettre pouvait-elle être lue de différentes façons ? Le système français était à la fois logique (quoique complexe) et illogique, en raison de ses nombreuses irrégularités et exceptions.

Certes, l'orthographe de *fête* permet de distinguer ce mot de *faite* ou de *faites*, me disais-je, mais j'étais incapable d'expliquer son accent circonflexe : pourquoi pas un accent grave, ou le digraphe *ei* comme dans *neige* ? L'absence d'explications me frustrait. Je regrette de n'avoir pas su à l'époque, faute d'éclaircissements, que *fête* était lié au mot russe *festival'*, de *festival*, et que *sauter* ne pouvait pas s'écrire *\*sôter*, à cause de l'étymologie qui était visible dans le terme russe de cirque *sal'to* issu du mot italien apparenté *salto* (rapports que j'ai appris bien des années plus tard et que j'utilise encore dans mes enseignements actuels<sup>24</sup>).

La graphie *oi / oy* pour noter [wa] m'horrifiait et m'amusait. Je ne voyais aucune raison valable à ce phénomène étrange. Pourquoi ne pas écrire *moi* comme *moua* ? « C'est historique », – telle fut la réponse, lapidaire, de mon professeur, – « C'est trop long à expliquer. Il vaut mieux que tu retiennes la règle telle quelle ! »<sup>25</sup>

---

<sup>22</sup> Ce mot russe (sens : 'domaine seigneurial'), lié à *mesto* 'lieu', traduit dans cette phrase le fr. *apanages*.

<sup>23</sup> Un jour, en feuilletant un dictionnaire, j'ai appris avec surprise que le russe *šarf* « écharpe » venait du français *écharpe*, par l'intermédiaire de l'allemand (*Schärpe*). Cette découverte m'a montré que les mots étrangers pouvaient emprunter des itinéraires complexes et subissaient des changements notables de forme. Plus tard, déjà étudiant à la faculté de langue et lecteur assidu de la Bibliothèque de littérature étrangère à Moscou, j'ai été extrêmement étonné en lisant que *écharpe* était d'origine germanique (francique), de *\*skirpja* « panier de jonc », et que ce mot francique était lui-même issu du latin, de *scirpus* « jonc » ! La disparité de sens me paraissait inconcevable, j'avais du mal à comprendre comment de « panier » on pouvait passer à « sacoché porté en bandoulière », ensuite à « bande d'étoffe nouée obliquement ou à la taille ». Mais ce lien est devenu pour moi plus clair lorsque je l'ai mis en rapport avec l'expression *avoir le bras en écharpe* ainsi qu'avec les *écharpes tricolores* que portent les maires français décrits dans des textes de littérature ou de presse. Cela a provoqué un « déclic » que j'aime reproduire de temps en temps dans l'esprit de mes étudiants pour leur montrer l'intérêt d'une approche explicative ancrée dans l'histoire concrète des mots, des choses et des idées.

<sup>24</sup> Lorsque mes étudiants d'aujourd'hui s'étonnent de l'effet acoustique « vocalisation » du J vélaire (dur) en russe, je ne manque pas de leur dire qu'il sonne encore plus « vocalisé » en polonais (Ł) et dans certains dialectes russes où *byl* '(il) était' se prononce pratiquement avec un [l] dur vocalisé en [w], c'est-à-dire comme [byw]. Et j'ajoute à ce commentaire une explication historique en disant que l'ancien français avait connu une tendance similaire avec son [l] vélaire (dur), c'est pourquoi *salter* (du latin *saltare*) se prononçait [sawter], ensuite [sauter] – avec une diphtongue, et enfin, lorsque la diphtongue se contracta, [sote], comme c'est le cas aujourd'hui.

<sup>25</sup> Il est vrai que l'explication aurait été éprouvante non seulement pour un jeune écolier, mais aussi pour un adulte non spécialiste de la phonétique historique. Cependant, elle est amusante : le français écrit exactement ce qui était prononcé en ancien français, c'est-à-dire une diphtongue [oi] accentuée sur le 1<sup>er</sup> élément ; on retrouve cette prononciation dans les mots anglais issus de l'ancien français tels

Le principe « positionnel » de l'orthographe française était enseigné *ex cathedra* : « Les lettres C, G se prononcent respectivement /k/, /g/ devant A, O, U, mais elles seront prononcées /s/, /ž/ devant E, I, Y ». Pourquoi ? Il n'y avait aucune explication à ce phénomène étrange. Mais intuitivement, je cherchais à le comprendre. Et je me rendais vaguement compte que le russe connaissait un principe similaire :

a) d'une part, la consonne Г /g/ pouvait bien se transformer en Ж /ž/, lorsqu'elle se trouvait devant E, comme par exemple dans la conjugaison du verbe russe *moč'* 'pouvoir' : *ja mogu* 'je peux' – *on možet* 'il peut'.

b) d'autre part, une consonne comme T, par exemple, ne se prononçait pas de la même façon selon qu'elle était suivie de la lettre voyelle Э ou de lettre voyelle E (principe dit « syllabique » dont je n'apprendrai le nom que bien des années plus tard, lorsque je commencerais à enseigner le russe en France, dans le secondaire d'abord, ensuite dans le supérieur)<sup>26</sup>.

Cette observation était un rudiment d'explication comparative. En poussant ma réflexion dans ce sens, il m'arrivait de remarquer des faits en partie analogues dans l'orthographe et la morphologie russes, qui m'avaient jusqu'alors échappé.

Mais il faut noter, en revenant un peu en arrière, que la place de l'écrit par rapport à l'oral était particulière. Au tout début, on était censé apprendre des mots et des phrases sans lire ni écrire, en vertu du principe du « devancement de l'écrit par l'oral » (*ustnoe opereženie*). Tout se faisait à l'oral : on devait manier des phrases du type *Je m'appelle...*, des questions telles que *Qu'est-ce que tu fais ?* et savoir y répondre sans savoir comment cela s'écrivait. On n'avait pas le droit de noter ce qu'on entendait.

Cela me gênait beaucoup, ainsi que mes petits camarades. Pour mémoriser la séquence *tu fais* = [tyfɛ], on écrivait en cachette le mot russe qui y ressemblait vaguement : *tjuŋjak* « édredon ». C'était une façon paradoxale de lutter contre l'arbitraire du signe linguistique : on ignorait la transparence de la structure *tu fais* = [tyfɛ] et on était sourd à la ressemblance entre fr. *tu* et russe *ty* 'tu', car on était incapable de décomposer [tyfɛ] en [ty] et [fɛ], dans la mesure où l'on n'avait pas encore appris la structure synonymique avec inversion *Que fais-tu ?*. *De facto*, on inventait un nouvel arbitraire du signe, puisque le signifié 'Qu'est-ce que tu fais ?' n'avait rien à voir avec le signifié 'édredon'.

Mais cet illogisme se trouvait immédiatement compensé par des tentatives de re-motivation. Ainsi, la phrase française *Qu'est-ce que tu fais ?* = [kɛskətyfɛ], prenait pour moi, grâce au rapprochement naïf de sa fin phonétique [tyfɛ] avec *tjuŋjak* 'édredon', une nuance particulière : d'une part, elle invitait au repos, à la détente (on est bien, allongé sur un édredon !); d'autre part, elle apportait un petit côté comique, puisque *tjuŋjak* désigne en russe, par métaphore, un individu paresseux ou lourdaud. Bref, elle devenait tout à coup réconfortante et me faisait sortir de la monotonie du travail scolaire, de l'ambiance contrefaite, artificielle du cours avec ses questions et ses réponses mécaniques (*Qu'est-ce que tu fais ? – Je lis. Je travaille, etc.*)<sup>27</sup>.

Cet épisode m'a profondément marqué, et il a été (parmi tant d'autres) à l'origine de mes réflexions ultérieures à propos des problèmes de motivation (voir la 3<sup>e</sup> partie de la

que *royal* [rojəl]. Cette diphtongue se transforme en [oe], ensuite en [ue] dont l'accent se déplace plus tard sur le 2<sup>nd</sup> élément, ce qui aboutit à [we]. Le problème est de savoir comment didacticiser cette explication savante pour la rendre accessible à la plupart des apprenants. Voir la 4<sup>e</sup> partie de la présente synthèse.

<sup>26</sup> Cette analogie relative a été utilisée dans certains de mes travaux, voir la 4<sup>e</sup> partie de la présente synthèse. Pour l'analogie (a), voir mon ouvrage Sakhno 2009, p. 114.

<sup>27</sup> Certains de mes petits camarades allaient encore plus loin : ils interprétaient [kɛskə], le début phonétique de la phrase *Qu'est-ce que tu fais ?*, comme *kiska* 'petit chat, minou'. Le résultat semblait sympathique et sémantiquement cohérent : « un petit chat sur un édredon ».

présente synthèse), mais aussi à propos de l'importance de l'analyse de la structure, de la forme linguistique, ainsi que concernant la place et le statut des éléments de caractère ludique dans la construction d'un discours didactique efficace (voir la 4<sup>e</sup> partie de la présente synthèse).

Un peu plus tard, l'écrit arriva, avec son cortège de complications, et voilà qu'on tombait dans l'autre extrême : l'écrit devenait primordial, omniprésent, alors que l'oral se limitait à la lecture à haute voix ou à la récitation.

Plusieurs éléments du cours étaient appris par cœur. Je ne suis pas toujours convaincu de l'intérêt cognitif de ce type d'apprentissage, mais je le trouve parfois efficace (certains de ces éléments appris à l'époque, je ne les ai pas oubliés, et ils m'accompagnent toute ma vie, même s'ils peuvent paraître aujourd'hui primitifs et ridicules).

Je me souviens encore de ce petit poème que l'enseignante nous avait fait apprendre, création pédagogique un peu maladroite, mais qui illustrait la discipline à laquelle nous autres, « écoliers soviétiques », étions astreints (la situation du *raport dežurnogo*, rapport que l'élève qui était « de service » faisait au début du cours) :

*C'est moi !  
J'ai déjà préparé  
Le torchon et la craie.  
Je sais qui est présent,  
Je sais qui est absent.  
Les élèves m'obéissent sans caprice,  
Car je suis de service.*

J'éprouvais à la fois du plaisir et une sorte de malaise à le réciter. L'expérience vécue pouvait se dire en français, mais c'était une expérience soviétique inexprimable en dehors du discours russe. Voilà qu'elle se trouvait, par la volonté de l'enseignante qui nous imposait ce poème, déguisée en français. Comment une même réalité pouvait-elle être désignée dans les deux langues tout en restant la même ? Impossible (me disais-je), la réalité devait changer d'apparence et de nature dès lors qu'elle est dite en français. En effet, le rite perdait, grâce à ce déguisement linguistique, une bonne partie de son austérité.

Un autre poème, à contenu moins idéologique, est resté dans ma mémoire :

*Le ciel est bleu,  
Tout est joyeux.  
Vive le printemps,  
Vive la fête du beau temps !  
Le pré est vert,  
Adieu, l'hiver !  
C'est le réveil,  
C'est la fête du soleil.*

La rime *printemps – temps* m'a fait remarquer un jour que le mot *printemps* comportait un élément *temps* qui, avec ses deux sens, créait une transparence que je trouvais extraordinaire par rapport aux mots russes immotivés (hors analyse historique) *vremja* « temps (chronologique) » et *pogoda* « temps (météorologique) ». Certes, je ne savais pas à l'époque que *prin-* était en rapport avec la racine de *premier*, *primeur*, etc. Cependant, la rime *vert – hiver* était de nature différente : il n'y avait aucun lien de sens entre les deux mots, la ressemblance n'était que phonétique et l'orthographe jouait dans ce cas-là un rôle distinctif (le *t* muet de *vert* qui se prononçait au féminin : *verte*).

Dans le domaine du lexique, je me sentais de temps en temps enthousiasmé par telle ou telle correspondance. Ainsi, en découvrant le verbe français *habiter*, je me suis rendu compte que son (presque) équivalent russe *obitat'* 'habiter, demeurer dans un endroit'

présentait, outre l'identité de sens<sup>28</sup>, une quasi identité dans les formes phonétiques, compte tenu, pour le mot russe de sa prononciation standard, qui est caractérisée par le « akanie » : [abitat']. Pouvait-ce être une simple coïncidence, ou était-ce dû à une parenté d'origine ? Qu'en était-il en réalité ? Hélas, je n'avais aucune réponse à ces questions qui m'ont obsédé pendant des années<sup>29</sup> et qui sont à l'origine de certains de mes travaux (voir la 3<sup>e</sup> partie).

Plus j'avancais dans l'étude du français, plus j'avais le sentiment que sa complexité devait être compensée par un effort explicatif. Mais l'explication était insuffisante sinon inexistante. Ainsi, « le passé composé français se construisait avec *avoir* comme verbe auxiliaire, parfois avec *être* pour certains verbes ». C'était enseigné *ex cathedra* et par conséquent appris tel quel, sans aucune tentative d'explication. En y réfléchissant, je me sentais intrigué et émerveillé. Quelle étrangeté par rapport au russe (qui ne présentait rien de similaire<sup>30</sup>) et quelle merveilleuse précision ! On *s'approprie* le résultat de l'action accomplie (qui est dénommé par le participe passé) ou bien on *s'installe* dans ce résultat.

Sous l'influence du français, mon oreille devenait sensible à la grande variété d'accents et d'usages linguistiques : je constatais que les gens autour de moi, dans la rue, ne parlaient pas exactement comme les présentateurs de la radio de Moscou. La prononciation d'un mot comme *moloko* « lait » était différente selon que je l'entendais dans les informations de la chaîne de Moscou ou dans celles de la chaîne locale (radio de Sverdlovsk), dans la bouche de mes parents ou dans celle de la vendeuse de la crèmerie où j'allais chercher le lait. Et c'était encore différent quand j'entendais ce mot prononcé par mes grands-parents.

Plus tard, grâce à l'influence formatrice du français notamment, je commençai à découvrir la réalité d'autres langues. Peu à peu, je me rendis compte que les voisins qui

---

<sup>28</sup> Abstraction faite de différences stylistiques et celles d'emploi ; rappelons que le mot français est courant, le mot russe est rare et livresque.

<sup>29</sup> Certes, j'ai appris beaucoup plus tard qu'il n'y avait aucun lien historique entre ces deux mots : *habiter* remonte au latin *habitare* 'avoir souvent, occuper', l'intensif (le *fréquentatif*, dans une autre terminologie) de *habere* 'tenir ; se tenir' (> 'occuper, posséder' > 'avoir') ; cf. parmi les emplois anciens de ce verbe en français : *habiter la guerre* 'avoir souvent la guerre' (XVI<sup>e</sup> siècle) ; quant à *obitat'*, il est formé avec le préfixe *ob* sur un verbe ancien *vitat'* 'habiter' (cf. lituanien *vietà* 'endroit') et 'tournoyer, voler' (ce dernier sens semble tardif, la contamination avec la racine *vit-* qui est représentée dans *vit'* 'tresser, tordre, boucler' n'est pas exclue).

Mais j'ai su aussi à quel point les choses étaient complexes sur le plan du sens, puisque, dans d'autres langues slaves et dans certains dialectes russes, cette racine a le sens de 'saluer, féliciter'. [Rapport étonnant, mais il rappelle l'histoire du verbe all. *wohnen* 'habiter' qui signifiait à l'origine 'se réjouir, se plaire dans un endroit', avant de prendre le sens de 'rester dans tel endroit, habiter' ; même racine i.-eu., distincte de celle de *vitat'*, dans all. *Wunsch* 'désir', lat. *venus* 'amour physique'].

Cependant, il y a un parallélisme diachronique relatif de sens entre *habitare* et *ob-vitat'*, car les deux renvoient à la situation d'« occupation d'un lieu » : *habitare* insiste sur le premier élément, *ob-vitat'* semble insister sur le second. On est ici dans un modèle « spatial » qui est différent du modèle « biologique », fort répandu par ailleurs (cf. *vivre*, *žit'* 'vivre, habiter'). Par ailleurs, cf. les verbes all. *leben* et angl. *live* qui présenteraient la même racine i.e. que le russe *lipnut* 'coller; adhérer' et dont le sens a pu évoluer de 'coller (à un endroit)' vers 'rester dans un endroit' > 'habiter' > 'vivre' (au sens biologique).

<sup>30</sup> Des années plus tard, j'ai appris que le russe ancien avait connu un temps passé analogue au passé composé français, qui se construisait avec le verbe auxiliaire *byti* « être » + participe passé actif en *-l-*. Le passé russe actuel est le vestige de ce temps verbal composé : l'auxiliaire a disparu, seul le participe s'est maintenu, et cela explique pourquoi le verbe russe au passé ne varie pas en personne, mais varie en genre en nombre ! Derrière l'apparente altérité, se cachait une affinité historique. Cette découverte me bouleversa : ce qui paraît étrange en français ne l'est pas, puisque le russe présente, à sa façon, un phénomène grammaticale proche.

venaient d'Ukraine pratiquaient un savoureux mélange de langues où les mots russes côtoyaient des mots ukrainiens, dont certains étaient proches des mots russes, d'autres étaient différents ou n'avaient pas exactement le même sens. D'autres voisins (c'étaient des Tatars), glissaient dans leur discours des formes incompréhensibles qui semblaient venir d'un système linguistique à la fois inconnu et familier. Oui, familier, puisque leur consonance rappelait celle de nombreux toponymes d'origine turcique qu'on trouve un peu partout dans l'Oural, en particulier sans sa partie méridionale.

D'ailleurs, la toponymie et l'hydronymie locales me fascinaient : certains noms s'expliquaient aisément à partir de mots russes, d'autres étaient opaques, mais révélaient des liens secrets avec des noms connus, comme le nom de la rivière locale *Nejva* si proche du nom célèbre de la *Neva* (le fleuve à l'embouchure duquel se trouve Saint-Pétersbourg) et dont l'élément *-va* rappelait la fin du nom *Moskva* « la Moskova » et « Moscou ». À force d'interroger mes parents (surtout mon père qui avait parcouru l'Oural dans tous les sens quand il était jeune : il connaissait bien la géographie locale), ainsi que mes enseignants, et en consultant des encyclopédies et des ouvrages de *kraevedenie* (histoire et géographie locale), j'ai fini par apprendre qu'il s'agissait de noms d'origine finno-ougrienne et que les peuples finno-ougriens locaux (habitant dans la région voisine, celle de Tumen : *Tjumenskaja oblast'*), les Khanty et les Mansis, étaient les parents linguistiques les plus proches des Hongrois. Cette parenté me paraissait incroyable quand je pensais à la distance qui séparait l'Oural de la plaine danubienne.

Parfois, le contact avec la culture française devenait tangible à travers la toponymie. Ainsi, une *stancija*, petite gare banale proche de notre ville (sur la ligne ferroviaire Sverdlovsk – Serov) se nommait *Anatol'skaja* et non *Anatol'evskaja*, comme on devait s'y attendre à cause du prénom russe *Anatolij*. Oui, *Anatol'skaja*, et alors ? Ce simple détail, auquel je n'attachais au début aucune importance, devint symbolique lorsque j'appris que c'était sans doute lié à la forme française de ce prénom : *Anatole*<sup>31</sup>. En effet, il s'agissait d'un hommage à *Anatolij* (dit *Anatole*) Nikolaevič Demidov (1813-1870), un héritier de la riche famille Demidov à qui avaient appartenu les premières usines et les mines. Il passa la majeure partie de sa vie en France et en Italie et épousa en 1840 Mathilde Bonaparte, la nièce de Napoléon I (fille de Jérôme Bonaparte)<sup>32</sup>. Alors que rien en apparence n'était lié à la France ni à la langue française dans cette matérialité russe et soviétique de la province ouralienne, un élément à première vue anodin pouvait prendre pour moi une signification inattendue du moment qu'il passait par le prisme du français. Le français devenait peu à peu une passion dévorante ; je plongeais dans tout ce que je pouvais trouver en français et sur le français : manuels pour autodidactes, dictionnaires, guides de conversation, ouvrages philologiques, textes littéraires, et je rêvais de m'exprimer un jour aisément dans une langue que tout semblait opposer à ma langue maternelle.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire aujourd'hui, l'idéologie soviétique de l'époque brejnévienne n'était pas hostile à l'enseignement des langues occidentales. On

---

<sup>31</sup> Cela pouvait aussi être une légende, puisque *Anatol'skaja* pouvait représenter une simple contraction de *Anatol'evskaja*. Mais les locuteurs d'une langue sont sensibles aux légendes, à tout ce qui fait partie de l'activité épilinguistique qu'on appelle « étymologie populaire » (voir la 3<sup>e</sup> partie de la présente synthèse).

<sup>32</sup> Le souvenir des anciens maîtres des forges hantait les lieux : une autre petite gare, sur la même ligne, portait (et porte toujours) un nom italien paraissant incongru dans ces contrées ouraliennes : *San Donato*. Comme je l'apprendrai plus tard, Anatole Demidov devint *prince de San Donato* après avoir acheté en Italie le titre princier en 1837, la principauté San Donato était en fait la *villa San Donato*, une propriété à Polverosa, au nord de Florence. On peut certes s'étonner qu'aucun fonctionnaire soviétique n'ait eu l'idée de débaptiser cette gare en lui attribuant un nom plus conforme aux normes idéologiques de l'époque socialiste.

considérait même que la connaissance des langues était utile dans l'optique de la propagation des idées du marxisme-léninisme dans le monde entier, pour développer la coopération économique, scientifique et technique avec l'Occident. On citait souvent Karl Marx : *Eine Fremdsprache ist eine Waffe im Kampf des Lebens* « Une langue étrangère est une arme dans le combat de la vie ». Et bien entendu, on n'oubliait pas l'aspect militaire, celui de la défense face à l'ennemi occidental : on devait connaître les langues de « l'adversaire potentiel », celles de l'OTAN. Officiellement, l'enseignement des langues était conçu et organisé en fonction de ces critères. L'éducation idéologique et politique (*ideologičeskoe i političeskoe vospitanie*) devait se faire à tous les cours, y compris en classe de français. Dans le domaine de la civilisation française, on valorisait tout ce qui correspondait aux normes et aux canons soviétiques. Les textes des manuels étaient choisis et rédigés en conséquence. Les manuels parlaient abondamment de la Révolution française, de la Commune de Paris, du rôle joué par le PCF dans la Résistance, et les « idéologèmes » soviétiques étaient bien présents : la vie de Lénine, la Révolution d'Octobre, les exploits des jeunes pionniers et des Komsomol, la conquête soviétique du cosmos, l'amitié franco-soviétique...

Dans la réalité, la plupart des apprenants d'une langue étrangère occidentale recherchaient dans la maîtrise de cette langue exactement le contraire : la possibilité de découvrir un monde différent, de sortir du carcan de l'idéologie soviétique, d'aller voyager un jour à l'étranger (un rêve qui était quasiment impossible pour la plupart des Soviétiques jusqu'à la *perestroïka*).

Entre 1975 et 1980, j'ai suivi des études universitaires à la faculté des « langues romano-germaniques »<sup>33</sup> de l'Institut pédagogique Lénine de Moscou (devenu plus tard Université pédagogique), ce qui m'a permis d'approfondir ma connaissance de différents aspects du français. J'ai pu m'initier au latin, dans le cadre d'un cours assez austère, mais dense, ainsi qu'à l'espagnol. C'était aussi l'occasion d'apprendre de façon systématique, à partir de la 3<sup>e</sup> année d'études, l'allemand et l'anglais.

[Avant d'entrer à l'Institut Lénine, j'avais essayé, en juillet 1975, d'être admis à l'Institut des pays d'Asie et d'Afrique, dit *Institut des langues orientales*, établissement moscovite très élitiste : je rêvais d'apprendre une langue « exotique » comme l'arabe, le chinois, le mongol ou le japonais. Hélas, on m'a fait comprendre que malgré ma *zolotaja medal'* « médaille d'or » qui récompensait les excellents résultats de mes études secondaires et ma bonne connaissance du français, un petit provincial, sans aucune relation ni parenté dans les hautes sphères moscovites, n'avait aucune chance d'accéder à ce prestigieux établissement. Je n'ai même pas réussi à passer l'audition préliminaire, *sobesedovanie*. Cet épisode m'a contrarié, mais je n'ai pas perdu l'intérêt pour ces langues : plus tard, à l'aide de manuels et de dictionnaire, j'ai pu en acquérir quelques notions dont certaines me serviront pour une partie de mes recherches ; en particulier, cette expérience très fragmentaire d'apprentissage en autodidacte m'a rendu plus perceptif à la diversité des langues<sup>34</sup>.]

---

<sup>33</sup> Cette appellation étrange correspondait à trois diplômes, avec les combinaisons de langues suivantes : français (1<sup>re</sup> langue) – allemand (2<sup>de</sup> langue), espagnol (1<sup>re</sup> langue) – anglais (2<sup>de</sup> langue), allemand (1<sup>re</sup> langue) – anglais (2<sup>de</sup> langue). Il existait en outre une faculté d'anglais (où l'on enseignait le français ou l'allemand comme 2<sup>de</sup> langue). Exceptionnellement, on pouvait ajouter une 3<sup>e</sup> langue, à condition de passer toutes les épreuves et de faire un stage pédagogique dans cette langue. Ce fut mon cas : j'ai pu obtenir en 1980 un diplôme de « professeur du secondaire en 3 langues : français, allemand et anglais ».

<sup>34</sup> En outre, aujourd'hui, grâce à cette expérience, je me rends mieux compte des difficultés qu'éprouvent mes étudiants francophones non spécialistes quand ils abordent une langue relativement difficile comme le russe.



À l'Institut Lénine, les langues étaient enseignées d'une façon sévère (qui paraît démodée et démotivante, voire effrayante à un étudiant français d'aujourd'hui) et efficace : répétition inlassable des structures et des mots, exercices de transformation, exigence de quasi perfection dans la maîtrise grammaticale et orthographique, ainsi que dans la prononciation.

Et surtout, j'ai eu la chance de suivre les enseignements d'excellents professeurs. Je pense en particulier à Vladimir Gak, Professeur à l'Institut pédagogique Lénine, qui était considéré comme l'un des meilleurs spécialistes de linguistique française en U.R.S.S. Je suis grandement redevable à ce grand pédagogue, dont l'érudition et le talent de chercheur me fascinaient et m'incitaient à travailler dans cette direction. Ses travaux dans les domaines de la lexicographie, de la lexicologie, de la grammaire, de la linguistique contrastive (français – russe) et de la typologie comparée<sup>35</sup> sont reconnus et constituent toujours une source d'inspiration pour bon nombre de linguistes en Russie et ailleurs.

J'étais en particulier sensible à son approche fonctionnaliste<sup>36</sup> (inspirée des travaux d'André Martinet) et à tout ce qui reposait sur la confrontation des langues (étude contrastive du français et du russe), tant dans une optique de description théorique que dans une perspective pratique (enseignement, traduction).

Son enseignement m'a fait comprendre notamment qu'en linguistique, rien ne pouvait être affirmé de façon absolue (sinon on arrivait vite à des excès de formalisme et de dogmatisme). Tout devait être nuancé et relativisé dans la mesure où l'on travaillait sur des rapports complexes, qui impliquaient l'interaction de plusieurs facteurs : la forme (la structure), le sens, la fonction, la représentation mentale, l'inscription de tel fait de langue dans un contexte social, politique et économique. C'est un compromis difficile à atteindre, mais on pouvait y arriver à condition d'identifier les marqueurs linguistiques appropriés et d'apprendre un certain nombre de principes méthodologiques.

Par ailleurs, l'enseignement de V. Gak m'a appris qu'une langue n'était pas monolithique, qu'elle se présentait à l'observateur sous ses diverses formes (orale, écrite, + cas intermédiaires : écrit oralisé, etc.), sous ses diverses variantes (dialectes géographiques, sociolectes, idiolectes), avec une palette de niveaux stylistiques. La variation était inhérente au fonctionnement de chaque langue. La grammaire ne devait pas être séparée du lexique : au contraire, il fallait étudier les rapports entre les deux<sup>37</sup>. L'opposition synchronie *versus* diachronie devait être relativisée, lorsque c'était utile pour la description des faits de langue dans une optique fonctionnaliste. L'assise théorique d'une recherche était importante, mais « on devait se méfier des théories fumeuses à noms ronflants » : toute théorie devait être constamment soumise à l'épreuve des faits de langues. La validité d'une théorie pouvait notamment être testée par la possibilité ou l'impossibilité de l'appliquer efficacement à une explication didactique.

L'enseignement des disciplines annexes (*obščestvennye nauki* « sciences sociales ») n'était pas exempt d'un certain dogmatisme idéologique, observable en particulier dans les cours de linguistique générale. On appliquait à la langue une « approche marxiste-léniniste » :

---

<sup>35</sup> *Sopostavitel'naja leksikologija*, Moskva : MO, 1977, *Sravnitel'naja tipologija francuzskogo i russkogo jazykov*, Moskva : Prosveščenie, 1989.

<sup>36</sup> La distinction entre la fonction première d'une catégorie grammaticale et sa fonction secondaire me paraît toujours très stimulante scientifiquement et fructueuse sur le plan pédagogique.

<sup>37</sup> On trouve une idée proche dans le modèle des lexiques-grammaires : la grammaire est en quelque sorte absorbée par le lexique ; l'information qui concerne les relations de dépendance entre les éléments de la phrase est encodée au niveau des entrées lexicales, au lieu de faire l'objet d'une description autonome (D. Le Pesant, « Autour des lexiques-grammaire : Zellig Harris, Maurice Gross, Jean Dubois », - *Les Cahiers de l'Ecole Doctorale*, N° 139. Nanterre : Publications de l'Université Paris 10 Nanterre, 2006).

certaines théories linguistiques étaient taxées de « bourgeoises et/ou « réactionnaires » ; à l'examen, il fallait absolument citer Lénine qui s'était exprimé à telle occasion sur telle question de langue, les travaux de N. Marr et ceux de Staline concernant ce domaine devaient être mentionnées prudemment et de façon critique. De plus, il allait de soi qu'on ne pouvait pas échapper à « l'histoire du PCUS », à la « philosophie marxiste-léniniste (matérialisme dialectique et matérialisme historique) » et au « communisme scientifique », toutes disciplines obligatoires. Cependant, derrière le discours canonique, certains enseignants faisaient transparaître des idées originales qui stimulaient la réflexion et qui nous habitaient à chercher le sens caché, à saisir le non-dit.

Dans ma réflexion linguistique passée et actuelle, dans mes interrogations didactiques d'aujourd'hui, il y a plusieurs éléments qui remontent à cette époque<sup>38</sup>.

Dans le domaine des langues, j'étais souvent insatisfait par certains de mes cours, par les manuels et les ouvrages consultés, en raison de l'absence totale d'explications ou à cause de l'indigence des commentaires sur les points de langue difficiles que je rencontrais.

À l'époque, je m'amusais à chercher moi-même des explications mi-naïves, mi-savantes. Pourquoi le français emploie-t-il régulièrement le verbe *avoir* dans la construction de la possession (comme le font l'anglais, l'allemand, etc.) là où le russe préfère une construction particulière avec le verbe *byt'* « être », même s'il dispose d'un verbe *imet'* « avoir »<sup>39</sup> ? Je m'imaginai une différence de conceptualisation liée à la dévalorisation de la propriété privée par le discours soviétique : le modèle « avoir » relevait du principe consumériste occidental (dénoncé par le discours soviétique), alors que le modèle « être » correspondait au grand principe du matérialisme philosophique marxiste (*Bytie opredeljaet soznanie* 'L'existence matérielle détermine la conscience'). Je me rendais compte que ce schéma explicatif était grossier, mais il m'était utile pour « me mettre dans la peau » d'un francophone. Par ailleurs, je mettais ce phénomène en rapport avec un autre fait de langue (sur lequel mes enseignants avaient souvent insisté) : dans certains cas, les adjectifs possessifs sont plus utilisés en français qu'en russe ; ainsi, pour rendre *Mange ta soupe !*, le russe dira simplement *Eš sup !*, sans insister sur le rapport de la possession.

Certes, je sais maintenant que les explications pseudo-sociologiques de ce type sont discutables et que le rapport entre structure linguistique et structuration mentale de la réalité n'est pas du tout rectiligne. Je sais qu'il suffit d'élargir le spectre des langues pour voir que les choses sont bien plus complexes : le latin avait connu une construction analogue (*Mihi est liber*) et certaines des langues finno-ougriennes l'affectionnent (ce qui a pu influencer le russe), alors que d'autres langues slaves utilisent largement « avoir ». Et le russe marque mieux que le français un des aspects de la possession, car il dispose, à la différence du français, d'un possessif réfléchi (*svoj*) qui indique que le sujet grammatical est le possesseur.

Mais je suis étonné de constater que des linguistes russes d'aujourd'hui n'hésitent pas à parler, à propos de certaines particularités grammaticales et lexicales du russe (comparé au

---

<sup>38</sup> En dehors des cours, à mes moments perdus, je me suis intéressé à d'autres langues : l'italien, le portugais, le grec (ancien et moderne), le néerlandais, le suédois, le hongrois, le polonais, voire le japonais et le mongol ... Hélas, il ne m'en reste aujourd'hui que des savoirs fragmentaires, (à l'exception de l'italien et du grec moderne que je maîtrise un peu), ces fragments appris autrefois m'aident à naviguer dans les autres langues et surtout entre les langues, ce qui est souvent le cas dans certaines de mes recherches actuelles.

<sup>39</sup> Bizarrement, *byt'*, qui est si important pour la phrase russe, ne se conjugue pas vraiment (au présent, sa seule forme finie est *est'*), alors que *être* se conjugue normalement. De plus, *byt'* est parfois omis au présent ! Les paradoxes de ce type ne manquent pas quand on confronte le russe et le français. Étudiant à la faculté de Moscou, j'ai souvent été frappé par ce genre de phénomènes.

français, à l'anglais, etc.), d'une « vision linguistique russe du monde » (*russkaja jazykovaja kartina mira*) qui serait opposée à celle des langues « occidentales »<sup>40</sup>.

Cette idée (qui n'est pas nouvelle, cf. les travaux de W. von Humboldt) ne me paraît pas complètement absurde<sup>41</sup>, mais je trouve que sa théorisation aboutit à une fiction idéologique, et qu'elle a des relents nationalistes. En outre, elle est démentie par les faits linguistiques et les faits comportementaux. Ce n'est pas parce que le russe dispose d'un verbe comme *dobirat'sja do* + Gén. « faire un trajet assez long et assez pénible jusqu'à ... » que l'on affirmera l'existence d'une représentation particulière de l'espace qui serait propre à la mentalité russe et qui serait ancrée dans la culture russe (« grand espace difficile à parcourir à cause des routes impraticables et des moyens de transport défaillants »)<sup>42</sup>.

En effet, cette même réalité peut être exprimée en français, quoique par des moyens linguistiques différents : *My tri časa dobiralis' do aëroporta !* pourrait être notamment rendu par *Nous avons mis trois heures pour aller à l'aéroport, c'est fou / c'est dingue !* Mais personne n'osera soutenir, à partir de ce dernier énoncé, que dans la mentalité française, l'espace est lié à la notion de folie. À mon sens, ce genre de raisonnement serait faux.

Toutes ces interrogations ont contribué à façonner mon parcours ultérieur ; elles se retrouvent, dans telle ou telle mesure, dans la plupart de mes travaux.

---

<sup>40</sup> Sur le plan pédagogique, certains éléments des élaborations de ce type peuvent être stimulants, pour faire sentir aux apprenants la spécificité de certains aspects de la langue étudiée, mais il faut les manier avec précaution. Ainsi, le mot russe *sud'ba* 'destin' correspondrait, selon certains chercheurs, dont A. Wierzbicka (*Understanding cultures through their key words*, New York : Oxford Univ. Pr., 1997), à un « concept linguo-spécifique, un des concepts clés de la mentalité russe » (A. Šmelëv, « Leksičeskij sostav russkogo jazyka kak otaženie "russkoj duši" », - in : A. Zaliznjak, I. Levontina, A. Šmelëv, *Ključevye idei russkoj jazykovoj kartiny mira*, Moskva : Jazyki slavjanskoj kul'tury, 2005, pp. 25-36, p. 30).

J'ai montré, dans un article de 1994, que ce concept s'inscrivait dans un réseau de relations sémantiques qu'on retrouvait dans d'autres langues et cultures européennes (*Uroki roka: Opyt rekonstrukcii "jazyka sud'by"* (Les enseignements du Fatum: Essai de reconstitution du "langage du Destin"). - In : *Ponjatie syd'by v kontekste raznyx kul'tur* (La notion de destin dans le contexte de cultures différentes). Moskva : Nauka, 1994, pp. 238-246).

Par ailleurs, j'ai abordé ces questions, concernant le français, dans mon article *Frančuzy : nacional'nyj xarakter, simvoly, jazyk*. (Les français : l'identité nationale, les symboles, la langue). - *Inostrannye jazyki v škole*, 1992, N 2, pp. 29-36.

<sup>41</sup> J'utilise ce point de vue, d'une façon qui se veut nuancée et ironique, dans *Parlons russe : Une nouvelle approche*, p. 164 : « le verbe *dobrat'sja / dobirat'sja* signifie 'arriver à une destination malgré toutes sortes de difficultés' ; dans l'imaginaire russe, tout déplacement (qu'il s'agisse d'un voyage de plusieurs jours ou d'un simple parcours en métro pour aller voir un parent ou ami) est potentiellement lié à des difficultés, des obstacles à surmonter ». Dans une optique analogue, j'ai commenté (p. 174) le mot russe *avos'* (voir à ce propos la 4<sup>e</sup> partie de la présente synthèse).

Dans un élément pédagogique de mon ouvrage de 2009, j'ai joué, non sans avoir hésité, sur le cliché de l'immensité de l'espace russe, voir le commentaire dans la 4<sup>e</sup> partie de la présente synthèse.

<sup>42</sup> Je fais référence à l'étude de Anna A. Zaliznjak « Preodolenie prostranstva v russkoj jazykovoj kartine mira », (in : A. Zaliznjak, I. Levontina, A. Šmelëv, *Ključevye idei russkoj jazykovoj kartiny mira*, Moskva : Jazyki slavjanskoj kul'tury, 2005, pp. 96-109) qui, par ailleurs, contient des remarques fort pertinentes.

## Deuxième partie

DÉCRIRE ET EXPLIQUER LE FONCTIONNEMENT DES STRUCTURES  
GRAMMATICALES, OBSERVER LE JEU COMPLEXE DES STRUCTURES  
DISCURSIVES

**1. La langue face à la complexité du réel : comment le locuteur modalise son discours**

À la fin de mes études universitaires (1980), j'étais en particulier attiré par les problèmes de linguistique qui répondaient à une partie de mes interrogations sur le rapport non univoque entre la langue (les langues) et la réalité extra-linguistique.

À l'issue des enseignements suivis et sous l'influence de mes lectures, j'ai acquis un certain nombre d'idées (qui seront certes nuancées plus tard) sur le phénomène du langage.

D'une part, je savais (ou croyais savoir) qu'une langue ne décrivait (*refléta*, en suivant la terminologie marxiste) le réel que d'une façon conventionnelle et relative, qu'elle modélisait le réel en le simplifiant et l'adaptant à une grille conceptuelle limitée par le système lexico-grammatical de la langue en question. Ainsi, dans le domaine du verbe et des expressions verbales, le français et le russe s'attachent à décrire le déplacement chacun à sa façon. Alors que le français retient surtout la direction du mouvement, le russe marque assez systématiquement le mode du mouvement. Cela permet d'expliquer pourquoi, en classe de FLE, un russophone francisant a du mal à ne pas confondre *revenir* et *retourner* (il dira *Il faut que je revienne chez mon dentiste* au lieu de *Il faut que je retourne chez mon dentiste*)<sup>43</sup>, alors qu'un francophone russisant hésitera entre *pojti* « aller à pied » et *poexat'* « aller autrement qu'à pied » pour traduire en russe *Je dois aller à Paris*. De plus, le verbe russe exprime l'aspect<sup>44</sup>, catégorie absente du système verbal français – par conséquent, un francophone russisant hésitera entre *poexat'* (perfectif, avec un sens inchoatif en prime !) et *exat'* (imperfectif).

Autrement dit, un verbe de mouvement français et un verbe de mouvement russe ne décrivent que partiellement, de façon sélective, la réalité du mouvement qui présente de nombreuses facettes et apparences. Dans l'enseignement universitaire que j'ai suivi en Russie, on insistait beaucoup sur ce type de divergences entre les deux langues<sup>45</sup>. Il en est de même en ce qui concernait les consignes stéréotypées, correspondant à des situations typiques, telles que *Embarquement immédiat... – Ob"javljaetsja / Načinaetsja posadka...* : j'avais appris que

---

<sup>43</sup> Cette particularité du français peut être justifiée : pour le système verbal français, il importe de savoir si le mouvement s'effectue vers l'endroit où se trouve le locuteur (*venir, revenir*) ou en s'éloignant de l'endroit où se trouve le locuteur (*aller, retourner*). Dans d'autres cas, la différence est plus difficile à expliquer, ce qui constitue un véritable problème pédagogique. Un russophone a souvent des difficultés à distinguer *venir* et *arriver*, il dira *Notre professeur est en retard, il n'est pas encore \*venu*, au lieu de *...arrivé*.

<sup>44</sup> Catégorie complexe dont l'officialisation dans la tradition grammaticale russe a été longue, cf. S. Archaimbault, *Préhistoire de l'aspect verbal. L'émergence de la notion dans les grammaires russes*. Paris : CNRS Éditions, 1999.

<sup>45</sup> Il y avait là un certain schématisme et un dogmatisme (hélas, inévitable). Les faits de nos langues (qui évoluent) sont plus complexes. On m'avait appris que pour un déplacement en avion, *vyletet' / uletet' v + Acc.* ne pouvait jamais être rendu par *s'envoler pour*, et qu'on devait dire *prendre l'avion pour*. Depuis un certain temps, j'entends *Le premier ministre français s'est envolé pour Pékin*.

chacune des nos langues ne retenait qu'un nombre limité d'éléments de la réalité susceptibles d'être dénommés<sup>46</sup>.

Mais d'autre part, j'étais sensible à l'aspect didactique de toutes ces interrogations linguistiques. Parler ou écrire une langue, c'est réussir le compromis entre « ce que je sais dire (exprimer, dénommer) exactement » et « ce que je ne sais pas dire (exprimer, dénommer) ». En effet, un apprenant ne maîtrisant pas tout le vocabulaire de la langue ni toutes les structures grammaticales est souvent dans une position proche de celle d'un locuteur natif qui cherche les mots pour dire les choses qu'il veut exprimer et qui, parfois, a du mal à trouver les mots justes.

Ce double questionnement a alimenté mon intérêt pour certaines séquences modalisées du discours, pour tout ce qui est « dénominations par à peu près » ou dénominations approximatives.

Un locuteur ou un scripteur peut montrer qu'il se rend compte du caractère inexact du mot ou des mots qu'il emploie pour désigner la réalité. Parmi les structures du français qui témoignent de cette activité « épilinguistique » des locuteurs, nombreuses sont celles qui correspondent à ce que les linguistes anglo-saxons appellent *hedges* « haies »<sup>47</sup> : *pour ainsi dire, une sorte de, une espèce de, un genre de, soi-disant, presque, quasiment, dans un certain sens, d'une certaine manière, en quelque sorte, à peu près, environ*.

Ce thème de recherche, situé en dehors des domaines traditionnels tels que la lexicologie, la grammaire et la stylistique (mais on peut aussi le considérer comme étant à cheval entre ces domaines), m'a passionné à cause notamment de ses liens avec la parole spontanée et de ses applications didactiques : le discours réel, celui qui se construit au moment même de l'énonciation, est truffé d'expressions de ce genre. Les étudier permettait d'approcher les schémas discursifs français<sup>48</sup>. Sur le plan pédagogique (optique FLE), pour un apprenant qui veut que son expression « fasse authentique », la maîtrise de ces schémas est importante (on s'approche d'une compétence linguistique partielle, relative, sans connaître la langue dans toute son extension).

Loin de la vision mécanique de la « langue en tant que nomenclature » qui permet au locuteur de « coller » des mots (comme on colle des étiquettes) aux objets dénommés, cet aspect peu étudié et même ignoré de la langue me semblait capital pour comprendre comment fonctionnait la « mise en discours » de la langue.

Le travail de systématisation et de description de ce que j'appelle *les approximateurs* du français (*operatory priblizitel'nosti francuzskogo jazyka*) s'est concrétisé sous la forme d'une thèse de *kandidat* ès lettres<sup>49</sup>, préparée sous la direction du Professeur Vladimir Gak en 1980-1983 et soutenue à l'Institut de linguistique de l'Académie des Sciences de l'URSS en septembre 1983.

Je parlais de l'idée qu'il s'agissait d'une manifestation du phénomène global de modalité linguistique. La modalité était relativement bien décrite au niveau de la phrase (de l'énoncé), mais très peu étudiée au niveau de la dénomination. Les ouvrages et les articles que

---

<sup>46</sup> Ce genre d'exemples m'a profondément marqué, à tel point que j'utilise un cas de ce type comme introduction à la théorie de la traduction dans notre ouvrage *Vot ! Votre thème russe*, P. : Ellipses, 2006, chapitre 1.

<sup>47</sup> G. Lakoff, "Hedges: A study in meaning criteria and the logic of fuzzy concepts". - In: *Contemporary research in philosophical logic and linguistic semantics*. Dordrecht, 1975, pp.221-271.

<sup>48</sup> L'importance des mots discursifs tels que les particules pour les apprenants de langues, du point de vue de la construction du discours, a été soulignée par M. Watorek (« Construction du discours par des apprenants de langues, enfants et adultes », - AILE, N° 20, 2004) .

<sup>49</sup> Ce qui correspond à peu près au doctorat de 3<sup>e</sup> cycle.

j'avais lus<sup>50</sup> ne parlaient que de la modalité classique au niveau de la dénomination. Or dans une langue, la modalité se manifeste partout, à différents niveaux. Dans leur discours réel, les locuteurs et les scripteurs ont souvent tendance à modaliser non seulement leurs énoncés, mais aussi leurs dénominations : *Il était en quelque sorte fasciné par cet homme, mais celui-ci lui inspirait une sorte d'aversion.*

S'y ajoutent les nombreuses structures de type métalinguistique : *ce qu'on peut appeler..., ce que certains appellent..., si on peut dire...* Dans plusieurs situations, le locuteur utilise des mots qu'il ne prend pas complètement en charge en tant qu'énonciateur (*On est allé dans un auberge, si on peut appeler ça une auberge*) ou qu'il commente (*Les conseillers du président l'ont convaincu qu'il fallait à tout prix – c'est le cas de le dire – éviter le recours à l'emprunt*)<sup>51</sup>.

Les faits de langue qui relèvent de ces différents degrés de modalisation s'inscrivent dans un phénomène que j'ai appelé *la modalité dicendi*, ainsi nommé par opposition à la modalité classique qui est *la modalité dicti*<sup>52</sup>. Cette modalité *dicendi* comporte trois aspects, dans la mesure où elle est liée à trois préoccupations qu'a souvent le locuteur ou le scripteur dans des situations réelles de communication :

- I. trouver une désignation (dénomination) qui convienne à tel élément de la réalité décrite (objet, processus, action, qualité, situation entière, etc.) ;
- II. coordonner la désignation (dénomination) choisie pour tel élément de la réalité avec d'autres désignations (virtuelles ou présentes dans le discours) qui pourraient se rapporter au même élément (ou à des éléments analogues) ;
- III. prendre position par rapport à cette désignation (dénomination) en tenant compte de l'attitude d'autres locuteurs (énonciateurs).

Les différences entre le français et le russe dans ce domaine ont attiré toute mon attention. Notamment, je me suis intéressé à la façon dont les modalisateurs *dicendi* sont rendus quand on passe du français au russe et inversement. L'analyse des traductions publiées m'a frappé : des modalisateurs (notamment ceux exprimant l'approximation) d'un texte français pouvaient être modifiés ou en partie effacés dans la traduction russe<sup>53</sup>. En revanche, une séquence du texte russe pouvait recevoir une modalisation inattendue et à première vue injustifiée (du point de vue de l'original) dans la traduction française<sup>54</sup>.

<sup>50</sup> Une partie des travaux de linguistes occidentaux m'était accessible, grâce à l'excellente Bibliothèque de la littérature étrangère (Moscou) dont j'étais un lecteur assidu.

<sup>51</sup> La polyphonie discursive (au sens de M. Bakhtine) n'est qu'un exemple parmi les différents phénomènes relevant de ce domaine. J. Authier-Revuz considère que les formes méta-énonciatives de ce type relèvent d'un vaste champ de l'« hétérogène énonciatif » (« Hétérogénéités et ruptures : quelques repères dans le champ énonciatif », - In : H. Parret (ed.), *Le sens et ses hétérogénéités*, P. : CNRS, 1991 ; *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non coïncidences du dire*. T 1,2. P. : Larousse, 1995) .

<sup>52</sup> Outre la modalité linguistique traditionnelle (*dicti*, celle du *dit*), il y a ce qu'il convient d'appeler la modalité *dicendi* (celle du *dire*), c.-à-d. tout ce qui reflète les attitudes des énonciateurs envers le processus même de la verbalisation des réalités extralinguistiques. Par exemple, dans *Il semble déçu*, on est en présence d'une modalité *dicti* : le locuteur n'est pas tout à fait sûr du **fait** qu'il décrit. Mais dans *Il est en quelque sorte / plutôt / comment dirais-je ? / déçu*, on est en présence d'une modalité *dicendi* : le locuteur hésite sur la **façon de décrire** le fait.

<sup>53</sup> Cf. *Elle y était accourue, poussée par une sorte d'épouvante* (G. Flaubert, *Mme Bovary*) – traduction russe (par N. Ljubimov): *Èmmu zagnal sjuda strax*.

<sup>54</sup> Cf. un exemple du « Nez » de N. Gogol : *On uznał, što ètot nos byl ni čej drugoj, kak kolležskogo assessora Kovaleva, kotorogo on bril každyju seredu i voskresen'e* – traduction fr. : *Il venait de reconnaître le nez de M. Kovalev, assesseur de collègue, qu'il avait l'honneur de raser le mercredi et le dimanche* (traduction de H. Mongault, dans N. Gogol, *Nouvelles de Pétersbourg*, Paris : Gallimard,

Comment pouvait-on expliquer ce phénomène ? Les textes français analysés se caractérisaient, selon mes données, par une présence assez importante de la modalisation *dicendi* explicite, par rapport aux textes russes correspondants, qui comportaient cette modalisation de façon souvent implicite ; cette dernière ne se révélait qu'après une analyse assez fine. Cependant, cela ne permettait pas de conclure à une modalisation *dicendi* plus forte du discours français en général, en comparaison avec le discours russe (pour le démontrer, il aurait fallu réunir un corpus d'exemples bien plus vaste).

J'ai compris aussi que le sens d'une structure linguistique n'était pas figé, qu'il ne découlait pas mécaniquement de la valeur « théorique » de ses composantes, et que le sens constituait une dynamique. C'est dans une approche dynamique que l'on pouvait et on devait décrire les faits de langue. Ainsi, une modalité *dicendi* peut être rendue dans la traduction telle quelle, mais le texte français y ajoute parfois une modalisation *dicti* : *Emu bylo okolo tridcati pjati let – On pouvait lui donner environ trente-cinq ans.*

En travaillant sur ces structures, j'ai vu qu'elles posaient de nombreuses questions, dont certaines ont été explorées dans ma thèse de *kandidat*, d'autres ont pu seulement être abordées (d'autres encore seront développées dans mes travaux ultérieurs).

Ainsi, les marqueurs *presque* et *à peu près* sont souvent considérés comme synonymes par les dictionnaires. Alors, n'y aurait-il aucune différence entre, par exemple, *Ses vêtements sont presque secs* et *Ses vêtements sont à peu près secs* ?

Bien sûr que si : au vu des données textuelles, on doit admettre que le dernier est moins catégorique. Dans un énoncé fortement modalisé (modalité *dicti*) comme *Il faut vite sécher tes vêtements pour qu'ils soient à peu près secs*, on aurait difficilement *presque*. En revanche, ce dernier sera parfait dans un énoncé à élément argumentatif comme *Le soleil a bien séché ses vêtements, ils sont presque secs*, alors que *à peu près* y serait moins naturel.

Une caractérisation sémantique plus fine permet de mieux rendre compte de la différence entre ces deux marqueurs. *Presque X* suppose un énonciateur qui se place à un point de vue P : « ce qui est décrit est très peu différent de X » (on passe de non-X à X). *À peu près X* suppose un énonciateur qui se trouve au point de vue P, mais aussi à un point de vue P' : « il ne manque pas grand-chose à ce qui est décrit pour être X » (on passe de X à non-X). La distinction ainsi définie rappelle celle qui a été postulée pour les marqueurs anglais *almost* et *nearly*<sup>55</sup>.

Les gloses de ce type peuvent donner lieu à des explications sémantiques plus fines qui tiennent compte de la construction du sens (*à peu près* fait partie d'une série de locutions en partie ou entièrement grammaticalisées telles que *à peu de chose près*, *à un euro près*, *à la virgule près*, *à beaucoup près*).

Par une série de tests sémantiques, j'ai relevé d'autres différences entre des marqueurs de sens proche. Si *une espèce de* paraissait similaire à *une sorte de*, il ressortait de l'analyse qu'ils ne sont pas interchangeable dans certains contextes. Les noms abstraits préfèrent la construction avec *une sorte de* : *Il a prononcé ces paroles avec une sorte de désespoir / ??une espèce de désespoir*. Avec les noms concrets, *une espèce de* est potentiellement péjoratif, à la différence de *une sorte* dans, par exemple, *une espèce / une sorte de loft*.

---

1979, p. 202). Cependant, cette modalisation est absente d'une autre traduction (par L. Nivat, dans N. Gogol, *Le Nez. Le Manteau*. Edition bilingue. Paris : Aubier-Flammarion, 1969, p. 38), cf. : *Il venait de s'apercevoir que ce nez n'était autre que celui de l'assesseur de collègue Kovaliov, qu'il rasait les mercredis et les dimanches*. Or justement, il s'agit d'une traduction pour édition bilingue, qui cherche apparemment à « coller » au plus près au texte russe.

<sup>55</sup> A. Wierzbicka, « Precision in vagueness : The semantics of English approximatives », - *Journal of Pragmatics*, Vol. 10, N° 5, 1986, p. 597-613.

Difficulté inévitable dans ce genre d'étude : en dehors des cas nets, il existait une multitude de cas transitoires ; les questions qui se sont posées sur certains points stimuleront ma recherche ultérieure<sup>56</sup>.

Par ailleurs, cette recherche m'a amené à découvrir les domaines linguistiques que je ne connaissais pas ou dont j'avais une idée assez vague : théorie de l'énonciation, analyse du discours, théorie de la référence, théorie des actes du langage, pragmatique linguistique, étymologie, terminologie, sociolinguistique, ainsi que les disciplines annexes : sémiotique, philosophie du langage, logique formelle. Certaines de ces notions acquises à l'époque nourrissent en partie ma recherche actuelle, en particulier ceux de mes travaux qui visent une application didactique.

Des aspects particuliers de la modalité *dicendi* ont été analysés dans une série de mes publications parues en 1985-1986<sup>57</sup>.

Plus tard, à partir de 1992, dans le cadre d'un projet collectif franco-russe<sup>58</sup>, je me suis intéressé à d'autres mots discursifs, notamment aux mots opérateurs russes qui posaient des problèmes similaires de description et d'explication. Il s'agit des mots qui expriment la restriction quantitative et/ou qualitative : *tol'ko*, *liš'*, *vsego*<sup>59</sup>. De plus, ils peuvent se

<sup>56</sup> La construction *une espèce de* +<sub>N</sub> garde-t-elle, du moins en apparence, un lien avec les autres sens du vocable *espèce* ? Pourquoi dit-on *payer en espèces* – en russe *platit' naličnymi* ? Comment la simple omission de l'article indéfini peut-elle aboutir à une modification profonde du sens de la construction qui devient une façon d'introduire des injures ? En effet, dans *Espèce de vaurien !*, ce marqueur discursif renforce l'idée de « vaurien » au lieu de l'affaiblir (comportement paradoxal, si on part du fonctionnement de *espèce* dans les constructions liées à l'approximation).

<sup>57</sup> *Sub'ekt i ob'ekt v strukturax imenovanija* (Le sujet et l'objet dans les structures de la dénomination). In : *Sub'ektno-ob'ektnye otnošenija v predloženii* (Rapports sujet-objet dans la phrase). Ivanovo : IGU, 1985, pp. 117-121.

*Struktury imenovanija vo francuzskom i ruskom jazykax* (Structures de dénomination en français et en russe). – In : *Sopostavitel'noe izučenie grammatičeskix kategorij* (Etude contrastive des catégories grammaticales). Sverdlovsk : SGPI, 1985, pp. 33-38.

*Sledy govorjaščego v tekste* (Les traces de l'énonciateur dans un texte). – In : *Problemy perevoda tekstov raznyx tipov* (Problèmes de traduction des textes de différents types). Moskva : Nauka, 1986, pp. 34-45.

*O sredstvax vvedenija nomivacij v reč.* (Marqueurs de dénominations dans le discours). - In : *Sovremennye problemy romanistiki : Funkcional'naja semanika* (Problèmes actuels de la linguistique romane : Sémantique fonctionnelle). T.2. Kalinin : KGU, 1986, pp.89-91.

<sup>58</sup> « Systématique des mots du discours en russe contemporains », projet coordonné par D. Paillard (U. Paris 7), Ch. Bonnot (INALCO) A. Baranov, V. Plungjan (Institut de linguistique, Académie des sciences de Russie). Le travail avec ces linguistes de renom m'a beaucoup apporté.

<sup>59</sup> *LIŠ'*, ili *Otščepenec* (Le Mot *LIŠ'* 'seulement', ou Le Marginal). - In : *Slovar' diskursivnyx slov russkogo jazyka: Opyt kontekstno-semantičeskogo opisanija* (Dictionnaire des mots du discours en russe contemporain : Essai de description sémantico-contextuelle). / K. Kiseleva, D. Paillard (eds). Moskva : Metatekst, 1998, pp. 55-61.

*VSEGO*, ili *Količestvo kak Kačestvo* (Le mot *VSEGO* 'au total; seulement', ou Quantité prise comme qualité) - In : *Slovar' diskursivnyx slov russkogo jazyka...*, 1998, pp. 61-68.

*VSEGO LIŠ'*, ili *Obmanutye ožidanija* (*VSEGO LIŠ'* 'seulement, en tout et pour tout', ou Espoirs déçus). - In : *Slovar' diskursivnyx slov russkogo jazyka...*, 1998, pp. 68-75.

*VSEGO-NAVSEGO*, ili *Neožidanno malo* (*VSEGO-NAVSEGO* 'en tout et pour tout', ou Trop peu par rapport à ce qui était attendu) – In : *Slovar' diskursivnyx slov russkogo jazyka...*, 1998, pp. 75-82.

*Sopostavitel'naja statja: TOL'KO, LIŠ', VSEGO, VSEGO LIŠ', VSEGO-NAVSEGO* (Analyse comparée des mots discursifs russes exprimant la restriction) / En collaboration avec K. Kiseleva. - In : *Slovar' diskursivnyx slov russkogo jazyka...*, 1998, pp. 61-68.



combiner en formant des unités complexes : *tol'ko liš'*, *liš' tol'ko*, *vsego liš'*, *vsego-navsego*. Ils peuvent être considérés comme des modalisateurs d'un type particulier.

Comment décrire la spécificité de chacun de ces opérateurs ? Parfois, la réponse découle, d'une manière complexe, de son sens littéral, sens souvent décelable en diachronie. Ainsi, *tol'ko X*, qui est en rapport avec *tolika* « telle quantité » et *stol'ko* « autant », marque une restriction plus catégorique, dans la mesure où l'élément *X* ou la quantité *X* est défini(e) comme étant le seul élément de la classe : « *X* est exactement ce qu'il y a dans la classe, ni plus, ni moins ».

En revanche, *liš' X*, qui est en rapport avec *lišit'* « priver » (mais aussi avec *lišnij* « de trop », *izlišek* « excédent »), marque une restriction plus complexe et plus subtile : *X* est séparé de la classe qui apparaît comme vide, comme « privée de *X* », et de ce point de vue, il représente toute la classe.

Ce mécanisme explique la différence entre ces deux opérateurs. Ainsi, on aura *tol'ko* dans *Po vsem voprosam zvonite tol'ko Ivanovu* « Pour toutes les questions, téléphonez à Ivanov seulement », alors que *liš'* y serait impossible. En revanche, on préférera *liš'* dans *Dom zagorelsja, kogda on spal, i emu liš' čudom udalos' spastis'* « La maison a pris feu quand il dormait, et ce n'est que par miracle qu'il est resté en vie » ; *tol'ko* y serait moins bon.

Comme bilan de cette recherche, j'ai pu établir une liste assez complète des distinctions entre *tol'ko* et *liš'*. Synonymes parfaits à première vue, ces deux opérateurs se distinguent dans leur façon de conceptualiser la réalité et dans leur fonctionnement : notamment, le premier est fréquent dans le discours direct, le second affectionne les contextes descriptifs.

Ensuite, je propose une description unitaire du marqueur *vsego* à fonctionnement paradoxal : en fonction de sa position dans l'énoncé, il peut en effet exprimer le chiffrage d'une quantité totale (*Vsego studentov bylo 20* « Au total, il y avait 20 étudiants ») ou le restriction quantitative (*Studentov bylo vsego 20* « Au total, il y avait 20 étudiants »). Ces deux emplois constituent les deux pôles entre lesquels se situent des cas transitoires dont certains sont des contextes de « neutralisation sémantique » (au sens de E. Benveniste).

Par ailleurs, *vsego* fait partie d'unités complexes comme *vsego liš'* (alors que *\*vsego tol'ko* n'existe pas) et *vsego-navsego*, dont la particularité est de se combiner avec des syntagmes à sens quantitatif ou (plus souvent pour le premier) non quantitatif. Il existe d'autres combinaisons dont la description sémantique exacte est loin d'être univoque : *vsego liš'*, *vsego tol'ko*

Cette étude posait cependant un problème épistémologique de taille que j'essaierai d'approfondir dans certains de mes travaux ultérieurs (voir ma monographie de 2010 et la 3<sup>e</sup> partie de la présente synthèse) : la majeure partie des « sens différents » d'un mot ne sont que des variables syntaxiques ; mais le mot ne saurait être réduit à ses variables, car il possède un contenu sémique positif. L'ensemble des emplois de *vsego* (cas génitif de *vsě* « tout »), dans le discours, constitue une série paradigmatisée définie par un élément commun à tous les membres, en l'occurrence un noyau sémique signifiant « de toute la quantité / pris comme toute la quantité » ; cet invariant oriente le mot sur divers sens qui définissent syntagmatiquement les diverses espèces de quantifications. Le mot a donc un contenu sémique, une *signification* constituée par un invariant paradigmatisé et des sens constitués par les relations syntagmatiques du paradigme avec les paradigmes de ses co-taxèmes : le sens de *vsego* change dans la mesure où le paradigme de l'objet quantifié change.

Plus tard, en 1995-1997, je me suis attaché à décrire un groupe de lexèmes russes en partie grammaticalisés, tels que le mot *vrode* qui signifie littéralement « dans le genre (de) » ;

cette recherche a été reprise en 2008-2010<sup>60</sup>. Le sémantisme du marqueur *vrode* est lié à celui du mot *rod* « genre » dont il est dérivé, mais son fonctionnement est assez complexe. Je pars de l'hypothèse que *vrode* aurait un sens de base (qui permet d'expliquer ses différents emplois), que je définis comme « prototypicité contingente » : dans cette modélisation sémantique, *vrode X* définit un élément *X* comme étant prototypique d'une classe, mais il s'agit d'un prototype admis par convention, « sous réserve », « faute de mieux ».

Dans ma monographie de 2010, je montre que les effets de sens induits par *vrode*, unité polyfonctionnelle, peuvent être décrits et expliqués dans le cadre d'un *continuum* qui présente de nombreux cas intermédiaires. Cet opérateur fonctionne

comme approximateur (*čto-to vrode nasmorka* « une sorte de rhume »),

comme exemplificateur (*politiki vrode El'cina* « les hommes politiques tels que Eltsine ») ou

comme modalisateur d'énoncé (*Ty vrode poxudel* « On dirait que tu as maigri »).

*Vrode* s'oppose d'une part à *kak* qui exprime une « comparaison en termes d'identité », et d'autre part, à *tipa* qui marque une « prototypicité pertinente » (*tipa X* définit un élément *X* comme étant véritablement prototypique d'une classe).

La comparaison avec le mot discursif de sens proche *tipa* permet de brosser un « portrait » linguistique de *vrode* et d'expliquer les particularités de chacun de ces opérateurs, notamment le fait que *tipa* ne peut pas toujours être substitué à *vrode*, avec le même effet de sens, cf. :

*Ego vrode otpravili na pensiju* 'On l'a obligé à prendre sa retraite, semble-t-il' (modalité *dicti*),

mais (russe oral ou écrit oralisé, de style très familier ; ce marqueur, très fréquent, est souvent considéré aujourd'hui comme un mot « parasite »<sup>61</sup>) :

*Ego tipa otpravili na pensiju* 'On l'a en quelque sorte obligé à prendre sa retraite / on peut dire, pour résumer, qu'on l'a limogé' (modalité *dicendi*).

Dans d'autres cas, le fonctionnement ne sera pas le même, cf. une locution récente presque figée d'emploi ironique : cf. *Tipa krutoj!* 'Il se prend pour quelqu'un, celui-là !'

Ensuite, je décris les mots grammaticalisés de même racine (*srodni*) ou de sens analogue (*poxož*) ainsi que la combinatoire de *vrode* avec d'autres marqueurs : *vrode by*, *vrode kak*.

L'analyse des quasi-synonymes des unités étudiées (par exemple *vrode* vs. *tipa* ; *vrode* vs. *kak* ; *vrode* vs. *kak budto* ; *vsego* vs. *tol'ko* ; *vsego* vs. *liš*, etc.) et l'observation de la combinatoire typique (*kak vrode*, *vrode kak*, etc.) a permis de tester les hypothèses concernant la spécificité sémantique de chaque lexème en démontrant les points forts et les limites d'une approche cumulant synchronie et diachronie. Comme bilan de cette étude, je montre qu'il existe une interaction complexe entre le sens de base d'une unité lexicale grammaticalisée et ses nombreuses fonctions discursives.

Comme défini *supra*, le type III de la modalité *dicendi* est lié à la polyphonie du discours (manifeste ou implicite). Que l'énoncé renferme des traces des protagonistes de son énonciation est bien connu. La langue naturelle renvoie constamment à son propre emploi : elle est sui-référentielle. Cet aspect a fait l'objet des travaux résumés dans le chapitre qui suit.

<sup>60</sup> Les résultats de cette recherche sont résumés dans ma monographie :

*Les avatars du sens et de la fonction : description du lexème russe vrode comparé à d'autres lexèmes russes grammaticalisés à fonctionnement proche* (2010), ainsi que dans mon article :

« Opyt opisaniya slova VRODE : Uslovnaja prototipičnost' », *Rusistika segodnja*, Moscou, 2002, N 1-4, pp. 45-57.

<sup>61</sup> Il existe même un néologisme familier : *tipat'* 'dire souvent tipa'

## 2. Étude des rapports idéologiques qui sous-tendent le discours ; analyse des concepts et des termes socio-politiques

Mes travaux entre 1984 et 1991 ainsi qu'une partie de mes travaux de 1994 à 2000 ont porté sur l'approfondissement des questions abordées dans la thèse de 1983, ce qui m'a amené à m'intéresser à l'analyse conceptuelle aux aspects idéologiques<sup>62</sup> des structures discursives polyphoniques.

Entre 1981 et 1991, j'ai eu la chance de fréquenter les séminaires de recherche à l'Institut de linguistique de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., sous la direction de N. Arutjunova : officiellement, ces séminaires portaient sur l'analyse logique de la langue, mais leur champ thématique allait bien au-delà. Les interventions d'éminents linguistes tels que Ju. Stepanov, E. Padučeva, E. Vol'f ont eu un impact considérable sur ma réflexion en m'ouvrant l'esprit sur un tas de questions que j'ignorais ou sur lesquelles j'avais une connaissance insuffisante.

Dans les années 1980, en URSS et en Occident, on redécouvre les travaux de M. Bakhtine sur l'analyse polyphonique des textes de F. Dostoïevski (1929). En France, les idées de Bakhtine ont généré, dans ces mêmes années, une littérature scientifique abondante en linguistique : tout d'abord, les travaux de O. Ducrot (dont j'ai eu connaissance en travaillant sur ma thèse de 1983), ensuite ceux de l'école de Genève autour d'E. Roulet<sup>63</sup>.

Par ailleurs, j'ai été influencé par les écrits de l'*École française d'analyse du discours* : le noyau de ces travaux était constitué d'une étude du discours politique menée par des linguistes<sup>64</sup> et des historiens avec une méthodologie qui associait la linguistique structurale et une « théorie de l'idéologie » inspirée à la fois de la relecture de l'œuvre de K. Marx par le philosophe L. Althusser et de la psychanalyse de J. Lacan.

À Moscou, en 1989, j'ai pu suivre des séminaires de M. Epštejn qui développait des idées proches sur l'exemple des termes politiques russes. Dans le même temps, j'ai cherché à appliquer les notions tirées de travaux sur la polyphonie linguistique à certaines questions liées à la modalité *dicendi*.

Dans une série de publications (1989-1991)<sup>65</sup>, j'ai analysé certains cas difficiles (relevés dans le discours journalistique français de l'époque), du genre de ceux qui

<sup>62</sup> Des multiples définitions de l'idéologie, je retiens celle qui me semble la plus adaptée à mon propos : « ensemble de pratiques signifiantes, contradictoires ou non, visant à rendre intelligible ou acceptable le réel » (Sériot 1981 : 11).

<sup>63</sup> Ce n'est pas par hasard si la théorie polyphonique linguistique s'est développée en France où l'on connaît depuis Ch. Bally, en passant par E. Benveniste, jusqu'à nos jours une forte tradition pour une linguistique énonciative.

<sup>64</sup> Le plus connu est M. Pêcheux, professeur à l'U. de Nanterre, mort en 1983. J'ai eu la chance, en arrivant en France en 1992, de rencontrer à Nanterre sa collègue, D. Maldidier qui continuait dans la même voie, et d'assister à une partie de ses séminaires sur l'analyse du discours.

<sup>65</sup> « Akty imenovanija vo fragmente diskursa ». – In : *Diskursivnye strukury i edinicy*. Čeljabinsk : ČGPI, 1988, pp. 86-94.

« O modal'nosti *dicendi* ». – In : *Perspektivy sovremennoj lingvistiki* (Perspectives de la linguistique moderne). Moskva : Institut jazykoznanija AN SSSR, 1987, pp. 77-79.

*Diskurs kak čužoe slovo*. – In : *Semantičeskie i funkcional'nye aspekty romano-germanskix jazykov*. Kursk : KGU, 1990, pp. 162-163.

« Antinomii i paradoksy imenovanija ». – In : *Semantiko-pragmatičeskie i sociolingvističeskie aspekty jazyka*. Moskva : Institut jazykoznanija AN SSSR, 1990, pp. 67-71.

« Diskursivnye modusy i ix sledy v « pamjati » teksta ». In : *Semantika, tipologija, sociolingvistika*. Moskva : Institut jazykoznanija AN SSSR, 1991, pp. 102-104.

« Modal'nost' diskursa ». – In : *Aktual'nye problemy romanskogo jazykoznanija. Semantika, pragmatika, sintaksis*. Moskva, Voronež : Moskva : Institut jazykoznanija AN SSSR, 1991, pp. 40-47.

échappaient à l'attention des chercheurs. Ainsi, je me suis aperçu qu'une modalité *dicendi* particulière se manifestait dans certains énoncés français lus dans la presse, qui me paraissaient anormaux, surtout du point de vue de l'usage discursif russe classique<sup>66</sup> (la séquence en question est soulignée) :

« *N'ayez pas peur de l'unité allemande. Ce n'est pas la création d'un IV<sup>e</sup> Reich qui est à l'ordre du jour* », a déclaré l'ancien chancelier fédéral avant d'affirmer que l'Allemagne unifiée, selon lui, devrait se faire « dans les frontières de 1990 ». Le problème, c'est que le chancelier actuel s'appelle Helmut Kohl et que celui-ci refuse de s'engager sur les frontières (L'Humanité 21.02.1990, p. 12)

L'étrangeté apparente de la séquence (à l'époque, tout le monde connaissait le nom du chancelier fédéral allemand, pourquoi insister dessus ?) tenait à mon avis à un effet discursif de nature polyphonique : l'explicitation du rapport métalinguistique<sup>67</sup>, en principe redondante, souligne une sorte de collision de deux affirmations décrivant le même fait : « Le chancelier allemand actuel doit s'engager sur l'inviolabilité des frontières » (on se place du point de vue de la *fonction* de chancelier fédéral, indépendamment de l'individu) et « H. Kohl ne veut pas s'engager sur l'inviolabilité des frontières » (on se place du point de vue de l'*individu* qui exerce cette fonction). L'analyse est liée aux problèmes classiques de la théorie logique de la référence (les désignations *Napoléon I* et *le vaincu de Waterloo* sont-ils référentiellement équivalentes ?), mais on observe également une tension discursive : l'énonciateur (le journaliste) considère que H. Kohl n'agit pas conformément à ce qu'on attend d'un chancelier qui dirige l'Allemagne à un moment crucial de son histoire.

Le discours politique russe ne manque pas d'exemples (d'un type souvent différent) de modalisation explicite ou cachée. Selon P. Sériot (« Langue russe et analyse des nominalisations » // *Langages*, 1986, N 81, p. 11-42), ce discours est marqué par une tension entre l'homogénéité apparente d'un texte politique « bétonné » et l'hétérogénéité constitutive du phénomène discursif en général. Ainsi, les innombrables constructions avec génitif du type *razvitie sel'skogo xozjajstva* 'développement de l'agriculture', qui sont des résultats de nominalisations de structures verbales, seraient des traces d'énoncés antérieurs que le locuteur attribue à d'autres énonciateurs : 'L'agriculture se développe / s'est développée / va se développer'. Certaines anomalies textuelles sont liées à ce phénomène.

On trouve un exemple caractéristique dans la presse en pleine *perestroïka* : *Nekotorye opaseniya vyzyvaet drugoe : vozmožnost' iz-za ograničennogo vremeni organizovannno i na vysokom urovne provesti do s"ezda otčëtno-vybornoju kampaniju* (*Pravda*, 17.03.1990, p. 2) 'Il y a autre chose qui provoque une certaine inquiétude : la possibilité, à cause du temps limité, de mettre en oeuvre une campagne de bilans et d'élections de façon organisée et à un bon niveau avant le congrès'. L'absurdité tient au terme *vozmožnost'* 'possibilité' alors qu'on s'attendrait à *nevozmožnost'* 'impossibilité'. Cependant, il ne s'agit pas d'un simple lapsus : il s'agit d'une nominalisation « doxologique » typique du discours soviétique qui mettrait à l'ordre du jour d'une réunion du parti : *O vozmožnosti organizovannno i na vysokom urovne provesti ... etc. Nevozmožnost'* serait impossible dans cette « formation discursive » (au sens de M. Pêcheux).

C'est vers 1989 que je me suis intéressé au discours politique de la *perestroïka* (en puisant mes données dans la presse soviétique de l'époque, les débats aux Congrès des députés du peuple, des émissions télévisées et radiophoniques, des interventions de Gorbatchev et d'autres hommes politiques), et je me suis demandé si on pouvait définir une

<sup>66</sup> L'usage russe actuel s'écarte parfois de la norme d'il y a 20 ans, car il est parfois fortement influencé par les langues occidentales. En lisant des textes politiques russes récents sur Internet russe (« Runet »), on peut tomber sur des constructions proches.

<sup>67</sup> Cf. J. Debove, *Le métalangage*, P., Larousse, 1978.

« langue de la *perestroïka* », langue que j'ai appelée *perejaz* « perelangue »<sup>68</sup>. Il s'agissait, dans mon analyse, d'un système instable, transitoire, complexe (puisque les discours devenaient multiples, tout en nuances, entre partisans de la *perestroïka* et opposants à la *perestroïka*) ; ce système était marqué par :

- une indétermination conceptuelle (cf. opposition *pravye* 'la droite' / *levye* 'la gauche' inversée par rapport à la définition classique et celle qui est pratiquée en Occident, *socialističeskij pljuralizm*), l'amour des termes flous (*antiperestroěčnye èlementy*), des lieux communs (*Sejčas sobytija nabrali bol'suju dinamiku, processy idut protivorečivo* 'Actuellement, les événements ont pris du dynamisme, les processus se déroulent de façon contradictoire') ;
- une terminologie démagogique et la création, à côté de termes tels que *glasnost*<sup>69</sup>, de termes « fictifs » (*mexanizm tormoženija* 'mécanisme du freinage', *socialističeskij parlamentarizm* 'parlementarisme socialiste', *radikal'no-demokratičeskij diktat* 'diktat radicalo-démocratique', *destruktivnye antigosudar-stvennye i antinacional'nye sily* 'forces destructrices anti-État et anti-nation') ;
- le recyclage de concepts et de schémas discursifs soviétiques, en utilisant les habits rhétoriques de la « nouvelle pensée » (*novoe myšlenie*) ;
- des séquences tautologiques (*al'ternativnye vybory* 'élections alternatives') ;
- une appropriation parfois maladroite de termes nouveaux et une déformation (à l'oral), en suivant le principe de l'étymologie populaire (cf. *perevatizacija*, au lieu de *privatizacija* 'privatisation', sous l'influence de nombreux mots russes à préfixe *pere-*) ;
- des euphémismes (*naše neprostoe vremja* 'notre époque qui n'est pas simple', *nestabil'nost' v obščestve* 'instabilité dans la société') ;
- des emprunts à la terminologie occidentale, celle des ex-ennemis idéologiques, ; *naši parlamentarii* 'nos parlementaires'), notamment au discours de la social-démocratie occidentale (*demokratičeskij socializm*)<sup>70</sup>.

J'ai montré dans ma publication de 1991<sup>71</sup> que le discours politique en général, et le discours politique russe en particulier (celui de l'époque brejnévienne, ensuite de la *perestroïka*), était marqué par l'opposition *suum* (« ipséité ») – *aliud* (« altérité »), en russe *svoë – čužoe*. On pouvait illustrer cette opposition par les façons dont la ville de Berlin était désignée dans le discours russe avant la réunification allemande. Normalement, dans le discours russe (*suum*), le terme « non marqué » *Berlin* se rapportait à Berlin-Est, et il était concurrencé par la périphrase *stolica GDR* 'la capitale de la RDA' (mais jamais par *Vostočnyj Berlin* !), alors que le terme « marqué » *Zapadnyj Berlin* se rapportait à Berlin-Ouest. Mais lorsqu'on citait ou imitait le discours occidental, celui des « Autres », le rapport devenait

<sup>68</sup> "Jazyk" perestrojki - "Perestrojka" jazyka?: Nabljudenija nad russkim obščestvenno-politiceskim i publicističeskim jazykom načala 1990-x godov (La langue de la *perestroïka* ou la "*perestroïka*" de la langue : Le discours politique russe au début des années 1990). Moskva, 1991. - 82 p. [ouvrage non publié]

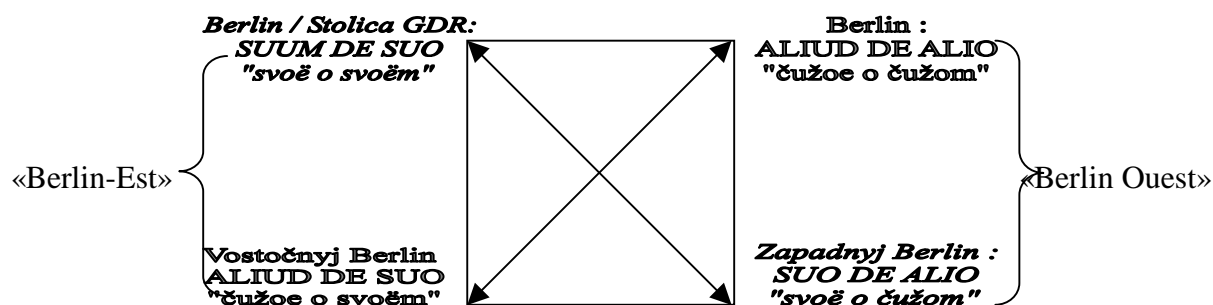
<sup>69</sup> Dans son article « Réforme et culture » (*Politique étrangère*, N° 3, 1987, pp. 585-595), Yves Hamant a montré la complexité des conditions de l'apparition de ce terme (p. 591).

<sup>70</sup> Ce n'est que bien plus tard que j'ai pu prendre connaissance de l'excellent ouvrage collectif *Vocabulaire de la perestroïka* (dir. M. Niqueux), Paris : Editions Universitaires, 1990, ce qui m'a permis de constater que certaines de mes analyses allaient dans le sens des gloses et des commentaires proposés par ce *Vocabulaire*, concernant notamment l'expression *mexanizm tormoženija* (*Vocabulaire* ..., p. 98-99).

<sup>71</sup> « *Svoë – čužoe* » v konceptual'nyx strukturax (Le Moi et l'Autre dans les structures conceptuelles). – In : *Kul'turnye koncepty* (Concepts culturels). Moskva : Nauka, 1991, pp. 95-102.

inversé : la désignation « non marquée » *Berlin* se rapportait souvent à Berlin-Ouest (dans un contexte comme *Berlinskij kinofestival* 'festival du film de Berlin'), alors que Berlin-Est était désignée comme *Vostočnyj Berlin*, terme « marqué ».

Cela donnait lieu à un véritable carré sémiotique :



Ce principe pouvait être appliqué de façon efficace à l'analyse d'autres termes socio-politiques utilisés dans le discours russe, cf.

*Velikaja Oktjabr'skja socialističeskaja revoljucija* (*SUUM DE SUO*, *svoë o svoëm*) ;  
*Oktjabr'skij perevorot* (*ALIUD DE SUO*, *čužoe o svoëm*) – à propos de la révolution russe de novembre 1917 ;  
*Francuzskaja revoljucija 1789 goda* (*ALIUD DE ALIO*, *čužoe o čužom*) ;  
*Francuzskaja buržuazno-demokratičeskaja revoljucija* (*SUUM DE ALIO*, *svoë o čužom*) – à propos de la Révolution française de 1789.

Le problème de la parole envisagée comme « *verbum suum et alium* » a été appliqué à l'analyse des termes comportant le mot *russkij* « russe » dans un autre article de 1992<sup>72</sup>.

Les tensions discursives « cachées » reflètent d'autres oppositions idéologiques et politiques. En approfondissant cette réflexion, j'ai procédé à une étude<sup>73</sup> sur l'analyse sémantique de l'image du Caucase telle qu'elle est véhiculée par le discours et le vocabulaire russes, pour démontrer la fonction sémiotique du thème de "caucasité". Le terme même de *kavkazskij* « caucasien » / *kavkazec* « un Caucasien » est ambigu : dans le discours russe, il est certes souvent ethnicisant (*lica kavkazskoj nacional'nosti*), mais son ethnicité peut être niée. C'est le cas dans le grand *Dictionnaire de l'Académie* (SSRLJa) qui donne *kavkazec*, avec l'acception « personne originaire du Caucase, appartenant à une des ethnies (*narody*) du Caucase », celle qui est liée à l'histoire de la conquête russe du Caucase au XIX<sup>e</sup> s.<sup>74</sup> : « se dit à propos des personnes vivant (ayant vécu) longtemps au Caucase ». Dans un dictionnaire de langue russe de 1972, l'adjectif *kavkazskij* apparaît pour les Avars et les Lezguines (« *kavkazskij narod...* », mais il est absent pour les Tchétchènes, les Ingouches, les Kabardes, les Ossètes et plusieurs autres peuples caucasiens.

Par ailleurs, la langue russe accorde une place particulière au Caucase qui est « le pays de montagnes par excellence » qui s'oppose à la Russie (« pays de plaines ») : un terme

<sup>72</sup> *Čto nazyvajt "russkim" russkie i inostrancy?* (Qu'est-ce qui peut être qualifié de "russe" par les Russes et les étrangers?) - *Russkaja reč'* (Langue russe), 1992, N 2, pp.109-112.

<sup>73</sup> *Le Caucase et les Caucasiens dans le miroir de la langue russe* . - *SLOVO* (revue du CERES, INALCO, Paris), N 18-19, numéro thématique: "Les Slaves et le Caucase", 1997, pp. 309-341.

<sup>74</sup> Dans les « Cosaques », L. Tolstoï ne désigne jamais les autochtones par le terme *kavkazcy* qui se rapporte exclusivement aux militaires russes en tant qu'acteurs de la guerre du Caucase. Les peuples locaux sont nommés *gorcy* 'montagnards', *abreki* 'montagnards résistants, brigands' ou par des ethnonymes plus précis (*čečency* 'Tchétchènes').

comme *gorec* « montagnard » désigne avant tout, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, un montagnard du Caucase.

Cette problématique m'a incité à me pencher plus tard sur l'analyse du discours lexicographique soviétique<sup>75</sup> : en effet, le dictionnaire peut être considéré comme un texte en fonctionnement social. C'est un actant sociologique qui participe à la structuration politique, qui reflète les valeurs et les contre-valeurs morales fondatrices, ne serait-ce que par ses silences pudibonds (les Arméniens sont définis dans les dictionnaires soviétiques de la langue russe comme « peuple constituant la principale population autochtone de la R.S.S. d'Arménie / de l'Arménie », sans mentionner l'importante diaspora arménienne) ou par une image idéalisée et simplificatrice qu'il donne du monde et de la société (ainsi, dans les dictionnaires français, on *mange* toujours *bien*, si on regarde les exemples qui illustrent le verbe *manger*). Les idéologèmes (indices idéologiques) peuvent être

- explicites : la préface d'un dictionnaire de langue de l'époque soviétique se devait de citer Lénine qui, « en pleine guerre civile, se souciait de la culture du peuple en proposant l'idée d'un dictionnaire moderne du russe » (SRJa, 4<sup>e</sup> éd.) ;

- mi-explicites, mi-implicites : la marque stylistique *familier* ou *populaire* est parfois injustifiée linguistiquement, et elle renvoie à l'impossibilité d'employer dans le discours officiel certains termes ou expressions non conformes à l'idéologie, comme c'est le cas des phraséologismes invoquant Dieu (*slava Bogu* « Dieu merci », annoté *familier* ; *Daj Bog pamjat'* « Puisse Dieu me donner / me faire retrouver une bonne mémoire », annoté *populaire*) ;

- implicites : dans les définitions des noms ethniques (ethnonymes), la référence à la langue peut avoir une fonction idéologique et politique cachée. Ainsi, dans SRJa 1972, l'iranité linguistique des Ossètes est passée sous silence, car elle importe peu dans la mosaïque ethnolinguistique du Caucase pour ce peuple de taille modeste, divisé entre la Fédération de Russie et la RSS de Géorgie, alors que celle des Tadjiks est explicitée, parce que cela s'inscrit dans le souci de situer la république fédérée correspondante par rapport aux autres républiques d'Asie Centrale, qui sont türkophones, et de souligner l'identité de l'une des 15 « nations soviétiques socialistes » (dans un deuxième temps, on pointe la proximité entre le tadjik et le persan, langue d'un grand pays à passé prestigieux).

Plus tard, je me suis interrogé sur la façon dont le discours russe actuel traitait le phénomène de migration, ainsi que sur les termes et les concepts correspondants<sup>76</sup>.

A partir des échantillons discursifs que nous avons analysés (textes de presse russe contemporaine, documents officiels, études sociologiques et démographiques disponibles sur Internet), on s'aperçoit que les modes de conceptualisation du phénomène de migration (russe : *migracija*), notamment celui de *migration professionnelle* (en russe : *trudovaja migracija*, litt. « migration de travail ») se caractérisent par une certaine ambivalence.

D'une part, dans les représentations collectives des Russes d'aujourd'hui, on trouve encore l'image traditionnelle d'un pays fermé, replié sur lui-même, d'une population inerte dont les déplacements à l'intérieur même du pays sont rendus difficiles par la *propiska*, permis de résidence (dénommé *registracija* 'enregistrement' depuis la loi du 25 juin 1993), utilisé comme un instrument de répression et de discrimination, qui empoisonne toujours le

---

<sup>75</sup> *La lexicographie russe et l'idéologie soviétique*. – In : *Essais sur le discours de l'Europe Éclatée*. (Revue du Centre d'études slaves contemporaines, Université Stendhal, Grenoble), 1999, N 15, pp. 73-91.

<sup>76</sup> Le discours russe sur la migration professionnelle et les concepts liés à la migration dans la langue russe. – in : K. Morgenroth, P. Vaiss, J. Farré (eds), *Les migrations du travail en Europe*. Bern : Peter Lang, 2003, pp. 193-206.

quotidien de millions de Russes. Curieusement, le terme russe renvoyant à une migration de travail temporaire, qu'elle soit intérieure ou extérieure, pour « gagner de l'argent » (*poexat' na zarabotki*), était annoté comme « vieilli » par les dictionnaires russes (*SRJa 72, TSRJa 92*) il n'y a pas si longtemps.<sup>77</sup>

Mais, d'autre part, suite aux changements socio-économiques des deux dernières décennies, on observe une inversion des représentations stéréotypées héritées du passé soviétique: dans les discours analysés, la Russie actuelle apparaît comme un pays trop perméable, un espace trop ouvert à toutes sortes de flux migratoires (*migracionnyye potoki*) s'effectuant dans tous les sens. Ces flux ne seraient pas suffisamment contrôlés et régulés par l'État; ce dernier devrait prendre des mesures urgentes pour diminuer l'émigration de spécialistes russes vers l'Occident, pour arrêter la « fuite des cerveaux » (*utečka mozgov*); certains agitent le danger à moyen terme d'un déclin démographique de la nation russe, déclin dont l'émigration serait en partie responsable.

Dans les dictionnaires analysés, j'ai noté une asymétrie significative entre *ëmigracija* 'émigration' et *immigracija* 'immigration'. Le premier terme fait l'objet d'une entrée lexicographique à part entière et bénéficie d'une glose détaillée. Le dictionnaire *TSK* reprend la définition de *BTS* en annotant *ëmigracija* comme étant un mot « actualisé » dans le russe d'aujourd'hui. Le second terme (*immigracija*) n'apparaît dans Ožegov-Švedova 1992 que dans l'entrée dédiée au verbe *immigririvat'* 'immigrer', en tant que nominalisation de ce dernier, sans glose (mais *BTS* donne quand même des exemples: *immigracija korejcev* 'immigration des Coréens', *immigracija evreev v Ameriku* 'immigration des Juifs en Amérique'; et il est aussi annoté comme terme « collectif », *russkaja immigracija* 'immigration russe').

Pourquoi cette asymétrie? Une explication serait possible du point de vue de la conceptualisation que le discours russe fait de la migration extérieure: un Russe qui part à l'étranger est considéré du point de vue d'un observateur qui reste en Russie, plutôt que du point de vue d'un observateur extérieur qui se trouve lui-même à l'étranger (cf. l'opposition *Suum / Aliud* dans mon article de 1991). Autrement dit, un *ëmigrant* garde toujours un lien symbolique avec l'espace socio-culturel russe, de telle sorte que son absence même est perçue sur un mode positif, alors qu'un *immigrant* disparaît dans une sorte d'au-delà, devenant un être fantomatique.

L'analyse conceptuelle de certains termes fondamentaux de nos langues, tels que les mots liés à la notion d'« action » ou les termes russes *narod* « peuple », *nacija* « nation », *ëtnos* « ethnos », est un autre aspect important de ma recherche.

Paradoxalement, le concept d'« action »<sup>78</sup>, qui occupe une place de choix dans différents systèmes philosophiques, logiques, psychologiques ou éthiques, ne correspond pas tout à fait au mot *action* (ou à ses équivalents dans nos langues, cf. russe *dejstvie*). L'emploi de ce dernier est assez limité, lorsqu'il s'agit de référer à des actions dans des contextes courants. Quoique *taper à la machine* renvoie, dans le métalangage habituel des linguistes, à une « action », on dirait difficilement *Elle a tapé à la machine pendant des heures, et cette ?action l'a fatiguée*. Dans les cas de ce type (fonction anaphorique), les langues préfèrent des pronoms (*cela*) ou des nominalisations à partir de verbes de sens plus concret (comme *travail*).

L'analyse des lexèmes qui correspondent à « action », ainsi que des mots désignant des concepts proches tels que *activité*, *acte*, *fait*, révèle leur caractère sémantiquement dérivé: lat. *actio* remonte à *agere* dont le sens primitif était « mener, conduire (un troupeau); lat.

<sup>77</sup> Évolution caractéristique: *BTS*, un dictionnaire de 1998, ne le considère plus comme vieilli.

<sup>78</sup> « *Dejstvie v kontekste estestvennogo jazyka* » (Le terme *action* dans le contexte du langage naturel). In: *Logičeskij analiz jazyka. Modeli dejstvija*. Moskva: Nauka, 1992, pp. 90-96.



*factum*, russe *delo, dejstvie*, angl. *deed*, all. *Tat* remontent tous à une racine indo-européenne \*dhe- « mettre, poser ». Le terme *action* ne s'emploie presque jamais comme classificateur : *Le travail est une excellente chose*, mais pas ... *\*action*, en russe *Rabota – delo xorošee* (avec *delo* « affaire » qui a souvent un fonctionnement du type pronominal), non ... *\*dejstvie xorošee*.

Il convient de nuancer la thèse répandue selon laquelle la langue permet toujours de référer par des procédés anaphoriques<sup>79</sup> à des actions comme si c'était des choses (*Jean a beurré son toast. Il l'a fait avec un couteau*). Certains contextes ne vérifient pas cette règle : *J'ai éteint la lumière. Je ?l'ai fait dans le séjour*, mais l'anomalie disparaît dès qu'on introduit une visée, une restriction ou une causalité : *J'ai éteint la lumière. Je l'ai fait partout, sauf dans le séjour, car on aime les longues veillées*. Les actions sont donc différentes des « choses », car elles sont incluses dans des réseaux complexes d'événements (où la visée et la causalité jouent un rôle important).

Une autre étude a été consacrée au concept de « destin » et aux moyens de l'exprimer dans différentes langues<sup>80</sup>. J'y dégageais trois modèles qui permettent de rendre compte d'un grand nombre de termes signifiant 'destin' : a) le destin conceptualisé comme « jugement » ; b) le destin conceptualisé comme « discours » ; c) le destin conceptualisé comme « texte ».

Je me suis attaché à montrer plus tard<sup>81</sup> que le contenu exact des termes *narod* « peuple », *nacija* « nation », *ètnos* « ethnos », qui sont si fréquents dans le discours socio-politique de la Russie d'aujourd'hui, est lié aux présupposés conceptuels et idéologiques qu'ils véhiculent ou qu'ils cachent. L'analyse de l'usage de ces termes dans les discours russes (discours politique, discours scientifique ou quasi-scientifique) permet de comprendre le jeu complexe des idées ethno-politiques qui se profile derrière tel ou tel emploi du terme russe en question. *Nacija, narod* et *ètnos*, se révèlent être des termes faussement synonymiques, car ils sont tiraillés tous les trois entre « demos » et « ethnos », reflétant chacun à sa façon le conflit constant entre ces deux modes de construction discursive de l'identité collective par la société russe (Sériot 1997 : 44).

Ainsi, *narod*, mot hautement polysémique à la différence de *nacija* qui tend davantage vers une monosémie terminologique, désigne souvent dans des contextes concurrentiels une réalité plus concrète et plus proche du scripteur ou du locuteur, alors que *nacija* est marqué par une sorte d'altérité, d'opposition explicite ou très souvent sous-jacente (cette opposition pouvant être perçue négativement ou positivement). Lorsque *narod* est concurrencé par *ètnos*, dont il est plus proche que *nacija*, le terme *ètnos* implique, outre ses présupposés scientifiques et son statut générique, une entité humaine en mouvement, non stabilisée, envisagée dans son évolution historique.

La complexité des structures signifiantes du discours socio-politique se manifeste d'une façon spectaculaire dans la langue de la presse. Ce domaine a été étudié sur le plan linguistique et traité du point de vue de son application didactique dans mes travaux que résume le chapitre qui suit.

<sup>79</sup> La complexité du phénomène anaphorique a été montrée, à propos du français et sur un matériau linguistique diversifié, par D. Le Pesant (« Anaphores associatives et classes d'objets », - *Linguisticae Investigationes*, vol. XX, N° 1, 1996 : p. 87-116 ; « Utilisation des propriétés des anaphores dans la définition des relations lexicales », - *Langages* N° 131, 1998 p. 115-124).

<sup>80</sup> « Uroki roka: Opyt rekonstrukcii "jazyka sud'by" » (Les enseignements du Fatum: Essai de reconstitution du "langage du Destin"). - In: *Ponjatie syd'by v kontekste raznyx kul'tur* (La notion de destin dans le contexte de cultures différentes). Moskva : Nauka, 1994, pp. 238-246.

<sup>81</sup> « *Peuple, nation et ethnos dans le discours russe* ». – *Strates : Matériaux pour la recherche en sciences sociales* (Paris, CNRS), N° 12, 2006, pp. 119-131.

### 3. Décrire et expliquer la complexité de la langue française actuelle à travers la presse

Mon intérêt pour la presse française remonte à mes expériences d'apprenant du français langue étrangère. Le plus souvent, un manuel de langue étrangère nous présente une langue indépendamment de l'expérience, des situations qu'elle structure et dans lesquelles elle trouve tout son sens et sa fonction. Mais le langage structure l'expérience et se fonde en elle, il désigne des réalités, mais s'ignore comme réalité désignante, construit un point de vue sur le monde, mais il « est » le monde lui-même. Ce rapport au langage est totalement dépourvu de sens pour un élève qui cherche à comprendre.

Je sais maintenant à quel point il est difficile de trouver des activités qui fassent sens pour les apprenants, des activités fonctionnelles, c'est-à-dire des activités dans lesquelles les énoncés manipulés remplissent une fonction de communication et non simplement une fonction métalinguistique.

Assez tôt, bien avant mes études universitaires, je m'étais rendu compte que la réalité de la langue devait s'apprendre en diversifiant les sources. Le français de nos manuels était trop livresque, trop axé sur les textes littéraires des auteurs du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Mon professeur me conseilla de lire la presse en français. En effet, des journaux et des revues en français étaient vendus dans presque tous les kiosques d'une ville moyenne (et fermée aux étrangers) comme Nižnij Tagil : c'étaient exclusivement les publications soviétiques comme *Les Nouvelles de Moscou*, *Temps Nouveaux*, ou *l'Humanité*, l'organe du PCF, plus rarement *le Drapeau Rouge*, journal du Parti communiste de Belgique. L'hebdomadaire *Temps Nouveaux* (en russe : *Novoe Vremja*) existait dans plusieurs autres langues : anglais (*New Times*), allemand (*Neue Zeit*), espagnol (*Tempos Nuevos*), italien (*Tempo Nuovo*), polonais, tchèque, etc. C'était un excellent moyen d'aborder les langues : il suffisait d'acheter un numéro russe et la version française du même numéro pour s'entraîner à traduire et retraduire dans les deux sens. Cet exercice était utile en soi, et j'essayais de le « corser » en cherchant des explications à telle différence de structure entre le russe et le français, à telle forme française qui était inattendue.

Certes, je me rendais parfois compte que le texte français était trop calqué sur le texte russe. Du français authentique, il fallait en chercher ailleurs ; je m'obligeais à lire régulièrement *l'Humanité*. Au début, je n'y comprenais presque rien : la langue me confondait par sa richesse, sa complexité discursive, la présence des réalités d'un autre monde que j'ignorais. Face à toutes ces difficultés, j'étais désespéré : les textes de *l'Humanité* étaient destinés à des francophones plongés dans la réalité franco-française, non à un jeune Russe francisant au fin fond de la Russie profonde, *rossijskaja glubinka*.

J'étais frappé par la variation stylistique, par l'enchevêtrement des voix et des points de vue, par les jeux de mots dans les titres, chose dont la presse soviétique d'avant 1987, extrêmement austère et rigide, était peu coutumière.

Peu à peu, je m'appropriais ce discours dont je commençais à percer les secrets. Ce travail d'apprentissage et d'observation continua pendant des années.<sup>82</sup> Il devint une nécessité de perfectionnement linguistique lorsque j'étais enseignant de français en Russie.

---

<sup>82</sup> Ce travail systématique sur la langue de la presse écrite n'était pas suffisant. Il devait être complété par l'écoute de la presse orale. En effet, l'audition, *audirovanie*, me manquait cruellement. Pour entendre le français oral authentique à plusieurs milliers de kilomètres de tout pays francophone, la radio était un moyen efficace. Avec un peu de patience, on pouvait capter RFI, *Radio France International* qui transmettait des émissions en français. Le son était imparfait, le fading constant. Au début, je ne comprenais rien, cela m'exaspérait. Était-ce bien la même langue que j'avais apprise au cours de français ? A force d'écouter, j'arrivais à reconnaître des mots, à comprendre certaines phrases

Plus tard, j'ai constitué un corpus d'exemples à partir des observations collectées (en élargissant mes sources : je pouvais enfin avoir accès à d'autres journaux que *l'Humanité*), ce qui me servira de base pour le travail (mené entre 1991 et 2003, avec des interruptions) sur un ouvrage consacré à la langue de presse française<sup>83</sup>, dans lequel le souci d'explication était un élément constant, publié sous le titre « La presse française et ses traits particuliers », avec un sous-titre : « La langue française dans le miroir de la presse d'aujourd'hui ».

Manuels de FLE et dictionnaires sont souvent en retard face à l'évolution de la langue des médias qui reflète assez fidèlement les tendances et les innovations du français actuel. Un journal typique de la presse écrite française (tel que *Le Monde*) n'a pas la même structure qu'un journal typique russe, les traditions journalistiques sont différentes, certains mots et constructions grammaticales rencontrés posent problème, car les manuels existants ignorent en général les traits réputés difficiles du langage journalistique.

Cet ouvrage, conçu dans une optique FLE, publié à Saint-Pétersbourg en 2005 et en 2007, en deux parties distinctes (*manuel*, partie « théorique » et *praktikum*, partie « pratique ») est le fruit des observations sur la langue de la presse française d'aujourd'hui. Il y est proposé une description à la fois systématique et pédagogique de plusieurs aspects du français moderne, dont certains sont encore mal connus et peu enseignés en Russie.

Nous avons cherché à montrer que, contrairement à ce qu'on pourrait penser, que les savoirs linguistiques liés à la lecture de la presse dans une langue étrangère sont toujours d'actualité à l'époque des nouvelles technologies : non seulement plusieurs grands périodiques français ont mis en place des sites Internet permettant de consulter les dernières éditions électroniques des journaux, mais encore faut-il souligner que le discours des informations publiées sur Internet présente sensiblement les mêmes particularités que celui de la presse écrite française de nos jours.

Le livre a été conçu pour être utilisé comme manuel ou comme ouvrage de référence : cette souplesse tient à sa structure qui donne aux lecteurs (apprenants et enseignants du FLE) la liberté de naviguer entre les cinq chapitres en y recherchant les informations et les éléments pédagogiques nécessaires au moment voulu.

Le chapitre I (« Le monde lit les nouvelles en français ») du *Manuel* présente les grandes lignes de l'histoire de la presse française et donne un aperçu de l'organisation, de la diffusion de la presse en caractérisant les principaux titres publiés en France et dans d'autres pays francophones. Nous y décrivons la situation actuelle de la presse francophone dans le monde.

Le chapitre II (« Une cuillère à nouvelles dans le tonneau des *MEDIA*<sup>84</sup> : Pour aborder le discours journalistique français ») décrit les spécificités des textes journalistiques de différents types, afin de permettre à l'étudiant de mieux s'orienter dans le labyrinthe de

et à fixer peu à peu dans ma tête la musique intonative et le rythme du « vrai » français. RFI m'accompagna pendant plusieurs années.

<sup>83</sup> *Francuzskaja pressa i ee osobennosti. Učebnik - Французская пресса и её особенности. Учебник (La presse française et ses traits particuliers. 1<sup>re</sup> partie: « Manuel »)*. Sankt-Peterburg (Saint-Pétersbourg) : SMIO-Press, 2005, 276 pages. [avec la participation de M. Perepelkina]

*Francuzskaja pressa i ee osobennosti. Praktikum - Французская пресса и её особенности. Практикум (La presse française et ses traits particuliers. 2<sup>e</sup> partie : « Pratique »)*. Sankt-Peterburg (Saint-Pétersbourg) : SMIO-Press, 2007, 122 pages. [avec la participation de M. Perepelkina]

<sup>84</sup> En russe : *Ložka dlja novostej v bočke MEDIA* – le jeu de mots est basé sur l'expression russe *ložka dëgtja v bočke mēda* 'une cuillerée de goudron dans un tonneau de miel' (= un peu de fiel gâte beaucoup de miel), avec une allusion au sens étymologique du mot *scoop* et un jeu graphique entre *MEDIA* (le génitif de *mēd* 'miel') et *MEDIA* 'les media'.

l'objectif et du subjectif, de l'explicite et de l'implicite, du sérieux et du futile, de l'essentiel et du banal, du nouveau et du connu, du certain et de l'hypothétique, du vrai et du faux.

Le chapitre III (« Le miroir de l'époque, le miroir de la langue : Les difficultés de la langue de la presse ») est consacré aux difficultés (lexicales et grammaticales) de la langue française d'aujourd'hui, telle qu'elle apparaît dans les textes des journaux et magazines. Une attention particulière est réservée aux néologismes, tant dérivationnels que sémantiques, ainsi qu'aux emprunts. Parmi les phénomènes grammaticaux, nous traitons en priorité ceux qui sont spécifiques aux textes français du point de vue de l'analyse contrastive entre le français et le russe (par exemple, temps verbaux, modalités).

Les *Annexes* comportent a) un aperçu pédagogique sur les mots croisés dans la presse française ; b) un glossaire des principaux sigles utilisés par la presse.

On décrit plusieurs aspects linguistiques de la presse française, y compris ceux qui sont pratiquement ignorés dans l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur : il s'agit notamment des particularités grammaticales et lexicales des titres, des spécificités des articles consacrés aux faits divers, de la langue des mots croisés publiés dans la presse française, etc. Ces aspects sont injustement considérés comme marginaux, mais en réalité ils sont fort utiles, voire nécessaires pour comprendre la langue et la civilisation françaises contemporaines dans leur diversité. Ainsi, concernant le phénomène des mots croisés, l'apprenant est amené à réfléchir à la fonction métalinguistique du langage qui se profile derrière plusieurs définitions posant problème à un « cruciverbiste » débutant.

Pour un étudiant russophone, les grandes difficultés du discours journalistique français, qui ont besoin d'être expliquées et commentées de façon systématique, sont les suivantes :

- la variation discursive, l'existence de plusieurs façons de dire la réalité, cf. phénomène du style français dit « hexagonal » : *Il faut réajuster les structures tarifaires* au lieu de *Il faut augmenter les prix* (en français courant), *L'espace mondial est en voie d'élargissement* au lieu de *Il se crée de nouveaux États un peu partout* (en français courant) ;
- les figures discursives inhabituelles pour un russophone, liées à l'insertion de la parole d'autrui, comme le verbe *s'énerver* dans « *M. Delanoë n'est pas le roi du monde. Il ne peut pas lancer les travaux du tramway sans prévenir personne et nous demander ensuite de lui fournir de l'argent* », *s'énerve Bernard Lehideux*. Un équivalent russe qui rendrait compte du sens serait *razdražënno zjavljaet* 'déclare avec irritation' ;
- le style indirect libre, la juxtaposition de plans énonciatifs, comme dans *Une enseignante en fac de médecine s'est fait arrêter un jour dans la rue par le père d'un étudiant redoublant. « Combien voulait-elle ? »*. Un russophone aurait du mal à comprendre qu'on a affaire à une construction hybride qui correspond à la fois à *Il lui a demandé : « Combien (d'argent) voulez-vous ? »* et à *Il lui a demandé combien (d'argent) elle voulait* ;
- l'identification de l'énonciateur, comme dans *Jacques Chirac était non seulement serein, mais très satisfait du projet...* : est-ce Chirac lui-même qui a dit qu'il était très satisfait ou s'agit-il de l'interprétation du journaliste ?
- une utilisation des guillemets inhabituelle pour un russophone, cf. Le président de la République a « souhaité », hier, que le projet de réforme déposé sur le bureau du Sénat soit soumis « dès que possible » à l'approbation du Parlement – du point de vue des traditions discursives russes, la mise de *souhaité* entre guillemets incite à y voir un sens ironique ;
- l'usage de la cataphore : parfois, le pronom précède dans le texte français le groupe nominal auquel il se rapporte, ce qui est quasiment impossible dans un texte russe ;
- les titres comportant des jeux de mots et de sens, ainsi que des allusions à des réalités françaises ou celles d'autres pays francophones, comme *Le patronat patronne l'ouverture à*

*droite* ; *La chaufferie de la Défense enflamme la justice* (scandale autour d'une explosion suivie d'un incendie à la grande chaufferie à La Défense) ; *Soignez vos bleus !* (à propos d'une défaite de l'équipe de France de football, des « bleus ») ; *Le Pen sans peine. La gauche décroche* (résultat d'une élection) ; *De bons becs du Québec* (les Canadiens francophones disent bons becs au sens de « bons baisers »)

- des occasionnalismes tels que *projet élyséo-compatible*, *europolyglotte*, *consommaverti* (et autres mots-valises de ce type) ;

- des « faux amis » potentiels : dans *nos ambitions pour la France et l'Europe*, le sens du mot *ambitions* ne correspond pas à celui du russe *ambicii*, mais il sera rendu par *celi* « objectifs », *stremlenija* « aspirations ».

- les nombreux anglicismes et emprunts à d'autres langues (angl. *gentlemen's agreement*, *scoop*, *snacking*, *fooding*, *lobbying*, all. *Land*, pl. *Länder*, lat. *ex æquo*, *manu militari*, etc.).

En particulier, nous insistons sur l'idée qu'un élément difficile de la langue de la presse, s'il est bien expliqué et commenté par l'enseignant, peut devenir un moyen efficace grâce auquel l'apprenant va approfondir sa connaissance de la langue. Ainsi, à l'époque de la construction du palais omnisports de Bercy (un chantier qui posait de nombreux problèmes techniques et des problèmes de coût), un journal avait titré *Bercy beaucoup*. Pour comprendre ce titre, il faut savoir que les francophones représentent la prononciation d'une personne enrhumée en substituant [b] à [m] : *merci* se prononce alors *berci*. De façon analogue, un russophone dira *dasbork* au lieu de *nasmork* « rhume de cerveau ». Cette observation peut servir de base à un commentaire qui rappelle aux étudiants la classification articulatoire des consonnes. Par ailleurs, une explication sémantique est nécessaire : l'idée de « rhume » est souvent liée, dans le discours français, à celle de « mauvaise passe ; échec », cf. *Quand l'immobilier s'enrhume, toute l'économie éternue*, ou l'expression *en prendre pour son rhume* (au lieu de *en prendre pour son grade*) (Sakhno, Perepelkina 2005, p. 133).

Nous montrons que sur le plan grammatical, la langue de la presse est un excellent moyen d'attirer l'attention des apprenants sur le fonctionnement inhabituel, du point de vue d'un russophone, des parties du discours et des catégories grammaticales. C'est notamment le cas de l'adjectif de relation français dans, par exemple, *la justice délinquante*, *la croissance française* : ces syntagmes doivent être compris comme *la justice qui s'occupe des délinquants*, *la croissance de l'économie française*.

Quant à la différence entre l'adjectif antéposé et l'adjectif postposé, l'analyse des contextes de la presse explique bien les différences et les possibles effets de sens : cf. *Nouvelle manifestation demain à Paris* (= encore une manifestation, une manifestation de plus), mais *la stratégie nouvelle de l'Association des myopathes français particuliers* (= stratégie véritablement nouvelle, innovante). En postposition, l'adjectif a généralement son sens « plein », alors que l'antéposition entraîne souvent un changement de sens, cf. *l'impossible accord entre Israéliens et Palestiniens* : *impossible* n'y sera pas traduit par *nevozmožnoe* mais plutôt par *trudnodostižimoe*.

Pour un apprenant russophone, les tournures infinitives sont difficiles à interpréter lorsqu'il y a « collision » de deux constructions : *La crise écologique est devenue un enjeu pour l'ensemble de la planète, et la France a tout à perdre à l'ignorer* = *la France peut tout perdre si elle l'ignore*.

Dans la partie *Praktikum*, on propose aux apprenants toute une série d'exercices variés et des jeux, conçus autour de la langue de la presse française et de la structure des textes de presse. Cette partie, qui est destinée non seulement aux apprenants, mais aussi aux enseignants du français langue étrangère, invite le lecteur à prendre conscience des nombreuses possibilités de l'utilisation pédagogique qu'offrent les divers documents que chacun peut choisir dans la presse en fonction de ses intérêts et de son niveau (ainsi qu'en

fonction des intérêts et du niveau des étudiants). Sachant qu'un cours de français peut faire intervenir des éléments puisés dans la presse et qu'il peut être efficacement construit autour d'un document de presse, on propose une grande variété d'exercices, sujets de devoirs, tests, jeux pédagogiques qui sauront être utilisés en classe ou en situation d'apprentissage individuel (tutoré ou non) et qui serviront de modèles à l'élaboration par l'enseignant lui-même d'activités orales ou écrites inspirées par l'étude de la presse française.

La plupart des exercices ont été élaborés dans un esprit créatif et ludique. Le *Praktikum* est organisé en 7 chapitres qui correspondent métaphoriquement aux « sept merveilles cachées de la presse ». Pour agrémenter la présentation, chacun des chapitres répond à une couleur du spectre (rouge, orange, jaune, vert, bleu clair, bleu foncé, violet). Chaque couleur est associée, d'une façon amusante (selon le principe du jeu linguistique), à l'un des domaines didactiques liés à la presse française et à sa langue : a) premiers contacts avec la presse, techniques de lecture réfléchie et de lecture rapide ; b) travail sur le vocabulaire : la forme des mots et leurs sens ; c) mise en évidence des structures textuelles ; d) résumé et autres types de compression textuelle ; e) travail sur la grammaire ; f) se perfectionner en expression orale ; g) jeux de rôles autour de la presse.

Au cours de la préparation de cet ouvrage, j'ai pu faire de nombreuses autres observations sur les différences morpho-syntaxiques entre le français et le russe, dont certaines ont été exploitées dans mon ouvrage de 2007 sur la traduction (voir la 2<sup>e</sup> partie de la présente synthèse). Dans l'ensemble de cet ouvrage, nous avons cherché à rendre nos analyses et explications attrayantes et accessibles au lecteur, en fournissant un effort considérable dans l'écriture pour y apporter des éléments non traditionnels. Il s'agissait de rompre avec les représentations stéréotypées sur le caractère « ennuyeux » d'un discours pédagogique sur la langue de la presse. Cette préoccupation (comment intégrer les éléments expliquant des faits de langues dans un discours didactique ?) sera développée et accentuée dans mes ouvrages de 2008 et de 2009 consacrés au russe.

#### **4. Vers la description systématique des éléments structurels d'une langue : prépositions et préfixes russes, syntaxe de l'adjectif russe**

Les prépositions constituent un domaine important de ma recherche : en effet, elles font partie d'éléments purement structurels (entièrement grammaticalisés) qui sont souvent réputés inexplicables. Dans certains de mes travaux, j'ai cherché à prouver le contraire. Le point de départ était, comme c'est souvent le cas dans mes recherches, le souci d'explication didactique. Il est bien connu que les prépositions font partie des mots qui résistent le plus à une analyse sémantique. Cela tient à la nature des mots dits « grammaticaux » : signes très abstraits et très généraux, caractérisés par leur très grande latitude combinatoire, par la variété des effets de sens auxquels ils contribuent, par la subtilité de leur substance notionnelle.

Travaillant sur des exercices de grammaire et des textes russes avec mes élèves de lycée, et plus tard avec mes étudiants de l'Université de Nanterre, je constatais à quel point il était difficile de justifier l'emploi de telle préposition dans telle structure. Un étudiant m'a demandé : « Pourquoi dit-on *èkzamen po russkomu jazyku*, non *èkzamen russkogo jazyka* ? » J'étais désarmé par cette question qui m'obligea à réfléchir et à chercher des solutions. Le problème était loin d'être simple.

En effet, parmi les prépositions russes, la préposition *po* apparaît comme étant la plus abstraite et n'ayant pas de valeur propre, sauf peut-être dans son emploi spatial (*idti po ulice* 'marcher dans la rue, suivre la rue'). Elle ressemble de ce point de vue aux prépositions françaises dites « incolores » comme *de* et *à*. La diversité des emplois de *po* est déroutante non seulement pour un apprenant débutant, mais aussi pour un russisant expérimenté,

notamment pour un enseignant. On note un "fantastique développement des constructions avec *po*" dans le russe moderne (Comtet 1993 : 75). S'y ajoute la diversité casuelle: les compléments introduits par *po* peuvent être au datif, à l'accusatif et au locatif. Les linguistes se limitent à répertorier les emplois de *po* sans expliquer s'il existe un lien entre toutes ces valeurs extrêmement diverses<sup>85</sup>.

Comment rendre compte de cette complexité? Doit-on considérer que *po* a plusieurs valeurs dissociées dont le rattachement à la forme unique *po* est le vestige d'un état ancien ou un caprice de la langue? On pourrait certes alléguer la polysémie allant jusqu'à l'homonymie, ou peut-être la manifestation de la tendance propre aux prépositions fréquemment utilisées à prendre des significations vagues et générales, en devenant des mots en quelque sorte « sémantiquement vides ». J'ai essayé de démontrer<sup>86</sup> que *po* n'est jamais (ou presque jamais) « vide », et que chacun de ses emplois peut être justifié à partir de son sens de base, compte tenu du cas régi par *po*.

Derrière la diversité des valeurs de *po* dans le russe moderne se profile un sens de base, une signification générale, que l'on peut appeler "valeur invariante", et que nous proposons de définir comme "contact dynamique". Cette valeur est manifeste dans *provesti rukoј po stolu* 'glisser sa main sur la surface de la table', *pogladit' po spine* 'caresser qqn sur le dos'<sup>87</sup>. En effet, *pogladit' (rukoј) po spine* suppose que la main est en contact avec telle partie du dos à tel instant, et qu'à l'instant suivant, la main, qui se déplace sur la surface du dos, est en contact avec une autre partie du dos, mais que cette autre partie est en fait la continuation de la précédente. Le contact dynamique (*po stolu*) est à distinguer du contact simple, statique, accompagné ou non d'un mouvement aboutissant à ce contact (*byt' NA stole, klast' NA stol*).

Ce prototype sémantique permet de rendre compte de la diversité des emplois de *po*, en suivant le principe de métaphore cognitive. Plusieurs linguistes ont insisté sur le rôle des représentations métaphoriques dans les mécanismes cognitifs en rapport avec le langage (Lakoff, Johnson 1985; MacCormac 1985).

La valeur invariante de *po* définie comme « contact dynamique » comporte deux composantes sémantiques (qui n'ont pas de statut théorique strict, car il s'agit d'un modèle explicatif simplifié) : « contact » et « dynamisme » (ou « mouvement »). En fonction du mode de présence de ces composantes (présence forte / faible), on peut dégager 3 grands groupes d'emplois de *po* (classes sémantico-syntaxiques) qui correspondent aux trois principaux types casuels des constructions avec *po*:

- a) contact dynamique : *po* avec le datif ;
- b) [contact] dynamique : *po* avec l'accusatif ;
- c) contact [dynamique]: *po* avec le locatif.

<sup>85</sup> Les tentatives d'explicitier les rapports entre les différents emplois de *po* sont rares et se résument à des remarques fragmentaires que l'on trouve dans certains ouvrages. G. Zolotova qui, en dressant un inventaire presque exhaustif et extrêmement précis des constructions syntaxiques élémentaires ("syntaxèmes") présentant *po* avec le datif, essaie d'établir un rapport entre le *po* lié à l'expression de la voie, de l'itinéraire du mouvement (*po strane*: syntaxème appelé *Tranzitiv*), et le *po* dans les cas du type *lekcija po istorii* (syntaxème appelé *Rubrikativ*). G. Zolotova note que le *Rubrikativ* doit être sémantiquement dérivé du *Tranzitiv*: l'idée de "voie à suivre" aurait donné lieu aux valeurs de "direction", "orientation choisie", ensuite, "rubrique, domaine" (Zolotova 1988:146).

<sup>86</sup> *La préposition russe PO: «contact dynamique»*. - *La Revue des études slaves* (Paris), t. 72, fasc. 1-2, 2000, pp. 313-230.

<sup>87</sup> Au vu des données des langues indo-européennes, une notion proche se dégage: l'étymon indo-européen \*po /\*pos exprime l'idée de "proximité", de "contact immédiat" (au sens temporel ou spatial).

Ce modèle explicatif permet de réduire l'extrême complexité des emplois de *po* à un schéma relativement simple et pédagogiquement efficace.

Plus tard, je me suis intéressé à la distinction entre des prépositions russes d'emploi proche.

Un problème difficile de la linguistique russe est lié à la distinction entre la préposition *o*, *ob*<sup>88</sup> [+ locatif] et la préposition *pro* [+ accusatif] au sens de 'à propos de, au sujet de', avec les verbes tels que *govorit* 'parler', *dumat* 'penser', *uslyxat* 'entendre', *uznat* 'apprendre', (*verba dicendi, declarandi, putandi, setiendi, cognoscendi*) et les substantifs tels que *razgovor* 'conversation' est. Selon une opinion répandue, *o(b)* y aurait le même sens que *pro*. Nous avons montré<sup>89</sup>, sur la base d'un corpus d'exemples, l'existence de différences sémantico-syntaxiques entre les prépositions russes *o(b)* et *pro* 'au sujet de'. *Pro* apparaît comme le « terme marqué » : si *o(b)* peut y remplacer *pro* sans trop de difficultés, l'inverse n'est pas toujours vrai, indépendamment des considérations stylistiques.

Par exemple, *reportaž o matče* 'retransmission (télévisée) d'un match, retransmission commentée d'un match, m. à m. reportage sur un match' est meilleur que *reportaž pro matč*, car le match est *la raison d'être* de l'émission (inversement, le match n'existe pour un téléspectateur qu'au travers de l'émission). Le match est l'objet précis du reportage qui ne trouve sa réalisation que dans le match retransmis et s'identifie en quelque sorte au match en question (le reportage *couvre* le match, au sens journalistique mais aussi au sens métalinguistique).

Pour résumer mon analyse :

*o(b)* indique qu'un élément *N* est fortement caractérisé en tant qu'*objet véritable* du discours ou de la pensée : ( est conçu comme qqch. qui *s'impose* au discours / à la pensée, avec un haut degré de *causalité*, c'est-à-dire comme qqch. qui *justifie* le discours / la pensée ;

*pro* indique que l'action discursive ou mentale est effectuée *à propos de N*, de telle sorte que *N* est assez faiblement caractérisé comme étant l'objet de cette action<sup>90</sup>.

Les particularités sémantiques de *o(b)* et *pro* signifiant 'au sujet de' s'accordent, du moins en partie, avec l'ensemble des valeurs ou emplois de chacune de ces prépositions polysémiques (cf. la valeur « contre » dans *udarit'sja ob ugol* 'se cogner contre l'angle').

Une extension de cette recherche portait sur la comparaison entre le russe et le latin<sup>91</sup>. La parfaite coïncidence des formes est frappante : on a *ob*, *pro* en russe et *ob*, *pro* en latin. Ancrée dans l'histoire, elle n'est pas fortuite, mais demande une étude approfondie. En diachronie et en synchronie, les prépositions russes *o(b)* / *pro* présentent des parallèles sémantiques intéressants avec leurs lointains « cousins » latins. Dans les deux langues, l'évolution sémantique va des sens concrets (spatiaux) vers des sens moins concrets, plus abstraits pour aboutir soit à l'un des sens les plus abstraits (de nature purement mentale et discursive) : « au sujet de, concernant » (russe : *o(b)*, *pro*, latin : *prō*), soit à l'ultime stade de

<sup>88</sup> *Ob* devant une voyelle, *obo* devant un groupe de consonnes dans certains mots.

<sup>89</sup> Les prépositions russes *o(b)* et *pro* : Entre « objet » et « propos ». – *Revue des études slaves*, t. 74, fasc. 2-3, 2002-2003, pp. 453-468

<sup>90</sup> C'est à dessein que nous utilisons ici les lexèmes français *objet* et *propos* (présentant dans leurs structures des formes apparentées au niveau indo-européen : *ob-* et *pro-*). Il serait certes naïf d'associer directement, par une sorte de raccourci étymologique et sémantique, le russe *o(b)* et *ob-* dans le mot français *objet*, le russe *pro* et *pro-* dans *propos*. Néanmoins, il n'est pas impossible de suggérer, que la différence entre *o(b)* et *pro* (au sens de « au sujet de ») en russe est, *mutatis mutandis*, du même ordre que celle existant entre ce qu'on appelle en français *l'objet d'un discours* et le *propos* (au sens de « sujet ») *d'un discours*.

<sup>91</sup> *Autour des prépositions russes O(B) et PRO : Problème des parallèles lexico-sémantiques slavo – latins*. – In : *Slavica Occitania* (Toulouse), 2002, N 15 (numéro thématique "Les Russes et la Méditerranée"), pp. 157-178.



la grammaticalisation, c'est-à-dire à l'effacement de la préposition évincée par ses concurrents (russe *pro* 'pour', latin *ob*).

D'autres parallèles peuvent plaider en faveur d'une « mémoire » sémantique ancrée dans le passé indo-européen de nos langues, mémoire qui, malgré toutes les vicissitudes de leur histoire, se manifeste dans des particularités sémantiques qui sont communes d'une part au russe *o(b)* et au latin *ob*, et d'autre part, dans des particularités sémantiques qui sont partagées par le russe *pro* et le latin *prō*. Par exemple, les valeurs spatiales dynamiques de *o(b)* / *ob* résistent mieux à l'usure du temps que leurs valeurs statiques. La valeur de « substitution » caractérise le vieux-russe *pro* tout comme le latin *prō*. Le parallélisme sémantique entre les deux langues est bien réel, quoique relatif<sup>92</sup>.

Les préfixes russes constituent un domaine inépuisable pour un linguiste attaché à présenter le fonctionnement du système grammatical russe dans une optique d'explication.

Le préfixe *raz-* (fonctionnant comme préverbe), l'un des plus productifs dans le système dérivationnel russe, constitue un cas particulièrement intéressant<sup>93</sup>. D'une part, à la différence des préverbes « abstraits » tels que *po-*, son sens semble se dégager clairement et peut être défini comme « mouvement centrifuge, dispersion, extension, décomposition ». Dans plusieurs cas, les valeurs des verbes préfixés en *raz-* sont intuitivement prédictibles, compte tenu du sens de la base verbale et du contexte immédiat. Si *bit'* signifie 'battre, donner des coups, combattre' (*bit' vraga* 'combattre l'ennemi') et 'casser, briser' (cf. *bit' posudu* 'casser la vaisselle'), on peut s'attendre à ce que *RAZbit'* signifie quelque chose comme 'battre en détruisant, en dispersant' (*razbit' vraga*) ou 'casser en faisant éclater, briser en plusieurs morceaux' (*razbit' posudu*).

Si l'on admet que *raz-* ait une identité sémantique, un sens invariant (quelque chose comme « mouvement centrifuge »), comment articuler cette identité sémantique avec la diversité de valeurs des verbes en *raz-*? Y a-t-il un mécanisme qui permette d'expliquer, sinon de prévoir, qu'avec telle base verbale dans tel contexte, *raz-* donne tel sens? Comment rendre compte des impossibles? Puisque *RAStolstet'* 'grossir, devenir obèse' existe, pourquoi n'a-t-on pas quelque chose comme *\*RASxudet'* 'maigrir, devenir maigre'?

Dans certains cas, la valeur du verbe en *raz-* « va dans le même sens » que la valeur de la base verbale, cf. *bombit' / RAZbombit' (gorod)* 'bombarder (une ville) / détruire (une ville) en bombardant'; *tolstet' / RAStolstet'* 'grossir' / 'devenir obèse à force de grossir'. Très souvent, dans les cas de ce type, on peut admettre que le sens lexical reste pratiquement le même, et le verbe en *raz-* n'est rien d'autre que le perfectif du verbe simple, cf. *budit' / RAZbudit'* 'réveiller'. Dans d'autres cas, la valeur du verbe en *raz-* est contraire à la valeur du verbe simple, et *raz-* a un fonctionnement « négatif »: *minirovat' / RAZminirovat' (most)* 'miner / déminer (un pont)'; *ljubit' / RAZljubit'* 'aimer / cesser d'aimer'. Par souci de simplification terminologique, on parle de verbes à *raz-1*, ou *raz-* « positif » et de verbes à *raz-2*, ou *raz-* « négatif ».

Les verbes à *raz-1* présentent des bases verbales susceptibles d'être interprétées comme renvoyant, au sens propre ou au niveau métaphorique, au « mouvement centrifuge » (extension, dispersion, division, éloignement, le fait de détailler, analyse, etc.). Les verbes à *raz-2* présentent des bases verbales susceptibles d'être interprétées comme renvoyant au « mouvement centripète » (fixation, lien, mise en forme, formatage, entrée dans un espace clos / étroit, etc.). Nous montrons ensuite que ce modèle explicatif peut être appliqué à d'autres

<sup>92</sup> Le vieux-russe *pro* se trouve déjà à une étape bien avancée de la grammaticalisation, et nous ne pouvons que supposer ses anciennes valeurs spatiales (par exemple, au travers du préverbe *pro-*).

<sup>93</sup> *A propos du préverbe russe RAZ-*. - In: *Essais sur le discours de l'Europe Éclatée*. (Revue du Centre d'études slaves contemporaines, Université Stendhal, Grenoble), 1998, N 14, pp. 149-182.

verbe avec *raz-*. Ainsi, pour *RASxotet'*, la base verbale *xotet'* s'interprète naturellement comme 'fixer ses désirs sur qqch.' ou 'avoir l'intention de faire qqch., se fixer un objectif'. (cf. fr. *idée fixe; avoir la ferme intention de faire qqch. ; Je vais le fixer sur mes intentions*).

L'adjectif russe pose le problème de l'emploi en fonction prédicative de la forme courte (FC) ou de la forme longue (FL). Ce problème est l'un des plus classiques de la grammaire russe. Le phénomène est propre, avec des traits spécifiques, à d'autres langues slaves, notamment au tchèque. Malgré l'existence de nombreux travaux proposant des théories plus ou moins plausibles dont plusieurs sont basées sur des descriptions très détaillées, le mécanisme général de cette catégorie morpho-syntaxique en russe semble nous échapper. Les russisants (apprenants et enseignants) ont souvent la pénible impression qu'il s'agit d'une des bizarreries de la langue russe, d'un phénomène obscur, voire inexplicable, où l'on est confronté à une multitude de facteurs, à de nombreuses règles contradictoires et difficiles à maîtriser.

Mon approche dans l'explication du fonctionnement des FC / FL de l'adjectif attribut russe s'appuie sur deux considérations :

- ce fonctionnement peut être décrit comme un résultat, un aboutissement logique de l'évolution du système de l'adjectif du russe ancien vers l'état moderne ;
- on doit tenir compte du mécanisme même de la prédication, de sa nature linguistique et sémiotique profonde et de ses variations dans la langue.

J'ai cherché à montrer qu'il existait une continuité historique qui aboutit à une logique profonde liée à la nature du rapport prédicatif, c'est-à-dire du rapport entre l'objet désigné par le sujet grammatical et la propriété désignée par le prédicat adjectival. On peut rendre compte du fonctionnement de la FC et la FL de l'adjectif russe dans un modèle explicatif en termes d'opposition entre prédication *effectuée* (ce qui correspond à la FC) et prédication *mentionnée* (ce qui correspond à la FL).

Dans la prédication *effectuée*, le rapport prédicatif est présenté comme étant posé au moment même de l'énonciation. Par conséquent, le rapport prédicatif est construit dans l'énoncé même par l'énonciateur. Il est affirmé comme s'il était dit pour la première fois ; il est considéré comme non établi à l'avance, comme « nouveau ». L'énoncé ne s'appuie pas sur un rapport prédicatif présupposé.<sup>94</sup>

Dans la prédication *mentionnée*, le rapport entre le sujet et la propriété est présenté comme présupposé, comme étant déjà établi avant le moment de l'énonciation. Par conséquent, l'énoncé s'appuie sur un rapport prédicatif déjà construit, et il ne fait qu'actualiser ce rapport. On ajuste un rapport prédicatif « tout prêt » à la situation décrite.<sup>95</sup>

En parfaite conformité avec ce mécanisme, les énoncés à l'adjectif FC sont souvent «subjectifs» (émotionnels, emphatiques), alors que les énoncés à l'adjectif FL ont un caractère plutôt «objectif», cf. :

*Ivan - silën!* 'Ivan est vraiment costaud!' : énoncé emphatique, prononcé avec une intonation bien particulière (intonation neutre impossible), pouvant avoir un sens figuré (du type 'Ivan est intelligent, c'est un cerveau, un fort en thème!').

*Ivan - sil'nyj* 'Ivan est fort' : énoncé objectif, correspondant à une simple constatation, prononcé sur une intonation neutre, non susceptible d'interprétations de type figuré.

<sup>94</sup> Par conséquent, la FC marque une prédication qui est fortement prise en charge par l'énonciateur, comme le montrent à juste titre St. Viellard (« Le traitement énonciatif de l'adjectif attribut en russe contemporain ». – In : R. Roudet, Ch. Zaremba (eds), *Questions de linguistique slave. Études offertes à M. Guiraud-Weber*, Aix en Provence : PUP, 2008, pp. 351-366) ; cf. aussi R. Roudet, « Predikativnoe prilagatel'noe i tipy predloženij v russkom jazyke », - *Voprosy jazykoznanija*, Moskva, 2005, N° 3, pp. 80-101.

<sup>95</sup> Par conséquent, la FL marque une prédication dont la prise en charge par l'énonciateur est minimale (cf. Viellard, op. cit.).

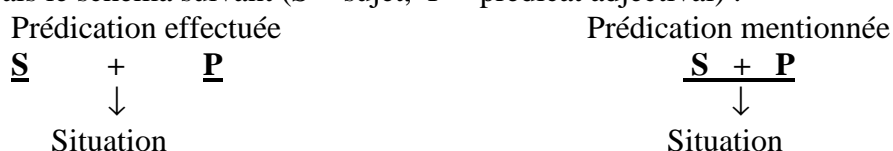
Quant à expliquer la FL dans *Pogoda (segodnja) prekrasnaja*, nous notions que cet énoncé s'interprète comme ceci : «Étant donné plusieurs rapports prédicatifs possibles pré-supposés (*temps - mauvais, temps - pluvieux, temps - médiocre, temps - beau... etc.*), on actualise à propos du temps qu'il fait aujourd'hui un de ces rapports pré-construits, à savoir *temps - beau*». En d'autres termes, la FL suppose ici une classification préalable (déjà existante) des états météorologiques typiques, et l'acte de prédication consiste à sélectionner dans cette «grille» un rapport prédicatif qui corresponde le mieux au temps qu'il fait aujourd'hui, en actualisant ce rapport prédicatif.

On notera l'impossibilité de *Pogoda - \*prekrasna* : le temps météorologique est par définition «relatif» : on le décrit par rapport à une classification habituelle, à une certaine norme. L'adjectif *prekrasnyj* 'magnifique, superbe' est rattaché au mécanisme de la description, de la classification (et par conséquent, à l'actualisation d'un rapport prédicatif pré-construit). *Prekrasnaja pogoda* a l'allure d'un cliché, d'un «prêt à penser», de l'image toute prête du temps «idéal».

Lorsqu'on s'éloigne du cliché et du modèle purement descriptif, la FC devient possible. Ainsi, l'adjectif *xorošij*, qui a un sémantisme plus complexe, peut, à la différence de *prekrasnyj*, non seulement décrire le temps, mais aussi exprimer l'attitude personnelle du locuteur envers le temps. À côté de l'énoncé normal *Pogoda - xorošaja* (FL), on peut avoir, sous certaines conditions, - *Pogoda - xoroša!* (FC). Ce dernier énoncé déborde évidemment le cadre de la description météorologique. Il s'interprète comme 'Le temps qu'il fait, je le trouve beau, indépendamment des idées reçues, de ses caractéristiques objectives, de ce qu'on a l'habitude de dire à propos du temps, de ce qu'en pensent les autres... etc.'. Cet énoncé est tout à fait possible dans une situation quand il fait un temps exécrationnel, mais le locuteur le trouve à son goût.

L'explication courante qui consiste à paraphraser l'adjectif FL attribut par un groupe nominal faisant apparaître un substantif «sous-entendu» (par exemple, *Oni - svobodnye* 'Ils sont libres' > *Oni - svobodnye ljudi* 'Ils sont des hommes libres') se trouve ainsi justifiée. Elle s'inscrit dans ce modèle, en explicitant à sa façon la présupposition du rapport entre les êtres désignés par le sujet («ils» = «les hommes en question») et la propriété «libre».

En admettant que chaque prédication décrit un état de choses, une situation, je proposais le schéma suivant (S = sujet, P = prédicat adjectival) :



Le modèle proposé peut être étendu pour y inclure l'adjectif FL à l'Instrumental (FLinstr). Ce dernier correspond à mon avis à la troisième phase de la construction du rapport prédicatif, tandis que la FC et la FL au Nominatif correspondent respectivement à la 1re et à la 2e phases :

Phase 1 : Prédication *effectuée* ou « première » (FC)

Phase 2 : Prédication *mentionnée* ou « seconde » (FL Nominatif)

Phase 3 : Remise en question de la prédication *mentionnée* (FL Instrumental).

Si dans la phase 2, le rapport prédicatif, qui est pré-construit, se présente comme bien établi, comme stabilisé, la phase 3 remet en cause la stabilité de ce rapport d'un certain point de vue. Le rapport prédicatif n'est plus considéré comme pré-existant au moment de l'énonciation, et il a besoin d'être ré-affirmé, re-construit. C'est en quelque sorte le retour à la phase 1 (prédication *effectuée*), mais à un autre niveau. On peut parler aussi d'une prédication « renouvelée ». La marque casuelle de l'Instrumental est tout à fait justifiée : l'Instrumental dit «prédicatif» insiste sur le caractère transitoire, problématique ou non stabilisé de la qualité attribuée.

Ce mécanisme permettait d'expliquer les principales régularités et contraintes liées au fonctionnement de la FLinstr.

## Troisième partie

ANALYSER LES RAPPORTS ENTRE LA FORME ET LE SENS, ÉTUDIER LA  
CONSTRUCTION DU SENS À DIFFÉRENTS NIVEAUX**1. « Forme interne » des mots en français et en russe en comparaison avec d'autres  
langues européennes : comment se construit le sens**

Étudiant à la faculté de langues de Moscou à la fin des années 1970, je fus frappé un jour par la différence entre le mot français *événement*, à allure dynamique, et son correspondant russe событие *sobytie* que je rapprochais de быт *byt* 'existence matérielle, vie quotidienne' et qui me paraissait lourd, immobile (je ne savais pas encore qu'il fallait le rapprocher plutôt de *sbyt'sja* 'se réaliser'), tout à l'opposé du dynamisme suggéré par le mot français avec ses quatre *e* graphiques (dont deux *é*) qui semblaient courir vers une destination. Apparemment, l'origine latine du mot français *événement* expliquerait cet effet : dans *ex-venire*, il y a *venir*. Est-ce à dire que le russe conceptualise toujours l'événement de façon statique ? Non, pas du tout, puisqu'il existe un terme *proisšestvie* 'événement accidentel, un fait divers' qui est en rapport avec le verbe *proizojti* = *pro-iz-ojti*, basé sur *idti* 'marcher'.

Cette observation me laissa songeur et alimenta ma première réflexion, un peu inexperte au début, sur la « forme interne » des mots dans les langues (envisagées notamment dans une perspective contrastive et FLE).

Par la suite, lorsque j'enseignais le français (FLE) en Russie, j'ai souvent réfléchi à cette correspondance (qui était en même temps une non-correspondance !) et à d'autres faits de ce type. J'essayais d'appliquer certains éléments de ce type pour expliquer le vocabulaire du français (plus tard, celui de l'allemand) à mes étudiants. Parmi les autres mots qui ont attiré mon attention : je notais que dans le verbe *devenir*, il y avait du mouvement puisqu'il est basé sur *venir* ! En revanche, son équivalent russe *stat'* est un verbe en quelque sorte *statique* (et c'est le cas de le dire, puisqu'il s'agit bien d'une racine \*stat- 'se tenir debout, dans telle position') !<sup>96</sup> Mais je me rendais compte que c'était bien plus complexe : en effet, ce verbe russe peut signifier « s'arrêter » mais aussi « se lever » (sens dynamique). L'allemand dispose d'un verbe *werden* 'devenir' qui véhicule une autre image : historiquement, sa racine signifie « tourner » (et il est apparenté au latin *vertere* et au russe *vertet'* 'tourner').

Les observations de ce type sont à l'origine de mes recherches qui ont donné lieu à une série de travaux publiés depuis 1998<sup>97</sup>. Je ne dirai jamais assez ma reconnaissance à mes

<sup>96</sup> C'était en contradiction avec ce j'avais appris dans mes cours universitaires sur le « dynamisme » de la phrase russe par rapport au caractère parfois « statique » de la phrase française, ce qui correspond aux cas du type *Mir izmenilsja* – *Le monde n'est plus ce qu'il était*.

<sup>97</sup> *La Mémoire des mots: Problèmes de sémantique historique comparée* – *SLOVO* (Revue du CERES, INALCO, Paris), Vol. 20-21, 1998-99, pp. 327-352.

*Typologie des parallèles lexicaux russes-français dans une perspective sémantico-historique*. – *SLOVO* (revue du CERES, INALCO, Paris), 1999, Vol. 22-23, pp. 287-314.

*Typologie des langues et sémantique diachronique : le problème des universaux* (en collaboration avec Ch. Hénault-Sakhno). – *LINX* (Revue des Linguistes de l'U. Paris 10 Nanterre), numéro spécial, 2001 : *Actes du 2<sup>ème</sup> Colloque de typologie (Paris, novembre 2000)*. – pp. 219-231.

*Semantičeskoe opisanie russkoj leksiki i problema sootnošenija sinxronii i diaxronii* (Description sémantique du lexique russe : Problème du rapport entre synchronie et diachronie) – In : Guiraud-Weber M. (ed.), *Russkij jazyk : peresekaja granicy*. Dubna : Meždunarodnyj universitet, 2001 (*Actes du colloque international de linguistique russe (Aix-en-Provence, mai 2000)*). – pp. 189-200.

*Dictionnaire russe – français d'étymologie comparée : Correspondances lexicales historiques*. P. : L'Harmattan, 2001. – 367 p.

collègues de l'Université Paris 10 (désormais Université Paris Ouest Nanterre La Défense), dont l'attention bienveillante à mes premiers essais m'a encouragé à avancer dans cette voie, et à mes étudiants pour leurs questions stimulantes.

Parmi les principes d'une explication sémantique efficace, la motivation lexicale est en tête de liste. Ce critère est lié à une notion traditionnellement développée par la linguistique russe : la *forme interne du mot*. La « forme interne » se laisse définir comme une sorte de motivation immanente du mot, cette motivation pouvant être aisément décelable en synchronie (*motivation* au sens linguistique strict du terme) ou non (*motivation* au sens large, analysable en diachronie, à partir de données étymologiques). Elle se situe donc entre les deux pôles constitués par l'étymologie (plan diachronique) et la motivation dérivationnelle ou sémantique (plan synchronique). L'intérêt de cette notion est d'opérer à la fois en synchronie et en diachronie.

La notion de « forme interne » est également en rapport avec celle d'étymologie dite naïve ou populaire, qui est un phénomène complexe jouant un rôle important dans notre activité langagière (Gobert 2000): tout comme l'étymologie savante, l'étymologie populaire répond au besoin de lutter contre l'arbitraire du signe<sup>98</sup>.

Un locuteur moyen a tendance à chercher la motivation cachée des mots (qu'il s'agisse de la langue maternelle ou d'une langue étrangère) en inventant, à défaut d'explications scientifiques plus ou moins rigoureuses, des motivations intuitives et des rapprochements hasardeux, souvent dictés par la seule ressemblance phonique entre les formes (phénomène appelé *étymologie « naïve »* ou « populaire »). Ce souci n'a rien de ridicule ni de méprisable : bien au contraire, il peut contribuer, si on se base sur les connaissances acquises par les linguistes et les historiens, à mieux maîtriser les langues. L'étymologie naïve peut être pragmatiquement efficace et se croiser en partie avec les données étymologiques scientifiques, comme le montre l'exemple suivant, tiré de mon expérience pédagogique, où il s'agit du terme linguistique *dérivation*.

Depuis plusieurs années, je fais un cours sur la dérivation lexicale russe dans le cadre de la licence LLCE Russe. Un jour, expliquant la notion de dérivation à mes étudiants, j'ai décidé d'attirer leur attention sur le terme de *dérivation*. Comme ce terme se laissait associer assez naturellement au verbe *dériver* 'être déporté par le courant ou par le vent (à propos d'un bateau, d'un corps flottant)', j'ai dit : « Vous voyez, la forme même du terme rend compte de ce qui se passe lors de la *dérivation* = *dé-riv-ation* : à partir d'un mot servant de base, on obtient par préfixation, suffixation, etc., un mot *dérivé* = *dé-riv-é*, mot dont la forme et le sens peuvent s'éloigner considérablement de ceux du mot source. C'est comme une barque qui *dérive* en s'éloignant de la *rive*, du *rivage*, de la berge. Mais attention, les règles que nous

Pour un *Trésor des racines européennes du français*. – *Le Français dans le monde*, N° 335, sept.-oct. 2004, pp. 30-39.

Typologie sémantique lexicale : problèmes de systématisation. – in : G. Lazard, C. Moyse-Faurie (éds), *Linguistique typologique*. Villeneuve-d'Ascq : Septentrion, 2005, pp. 71-90 (chapitre dans ouvrage collectif ; en collaboration avec Ch. Hénault-Sakhno)

Is a « friend » an « enemy » ? Between “proximity” and “opposition” – M. Vanhove (ed.) *From Polysemy to Semantic Change. Towards a typology of lexical semantic associations*, Amsterdam, Philadelphia: J. Benjamins, 2008, pp. 317-340 (en collaboration avec N. Tersis).

<sup>98</sup> Parfois, l'étymologie naïve d'un mot façonne son étymologie objective : le lat. *amicus* 'ami', mot remontant selon certains étymologistes (Pisani 1967 : 143) à la préposition-préfixe *am(b)-*, *ambi-* 'à côté de ; autour de' fut rapproché à date ancienne de *amare* 'aimer' en subissant l'influence sémantique de ce dernier (voir pour plus de détails Sakhno, Tersis 2008 : 325). Ainsi *amicus* signifiait 'ami' et 'amant, maîtresse', ce qui explique par ailleurs le sens ancien ('amant'), jusqu'au XVII<sup>e</sup> s., du fr. *ami*. Mais ce sens ancien se manifeste de nouveau dans les emplois contemporains des mots *ami*, *amie* (*avoir un petit ami, une petite amie*).

allons apprendre vont nous guider, nous servir de gouvernail, de telle sorte que nous ne soyons pas à la *dérive* dans l’océan du vocabulaire russe ! »

Cet élément du cours, qui était improvisé, me paraissait réussi, car les étudiants semblaient avoir bien compris le principe. Ayant consulté *a posteriori* un dictionnaire étymologique, j’ai constaté, à ma grande honte, que mon explication était doublement, sinon triplement, inexacte. En réalité, l’étymologie de *dérivation* comme terme de linguistique était distincte de celle du verbe *dériver* ‘être déporté par le courant ou par le vent’ ! Le premier mot est lié au verbe *dériver* (homonyme de *dériver* ‘être déporté par le courant’), issu du latin *derivare* (formé de *de-* et *rivus* ‘ruisseau’) ‘détourner un cours d’eau de son lit’ et en grammaire ‘former un mot à partir d’un autre’<sup>99</sup>. Le second mot (*dériver*) est un emprunt ancien à l’anglais *to drive* ‘être poussé par le vent, le courant’ (même racine germanique dans all. *treiben* ‘flotter, aller à la dérive ; pousser, chasser, mener ; faire, exercer, pratiquer, etc.’)<sup>100</sup>. De plus, ni l’un ni l’autre n’étaient liés à *rive* ou *rivage*, car ces derniers proviennent du latin *ripa* ‘bande de terre bordant un cours d’eau’, et il n’y aurait aucun rapport entre *ripa* et *rivus* (Rey 1994 : 1814). À partir de *rive*, le français avait formé au XIII<sup>e</sup> s. un verbe (aujourd’hui archaïque) *dériver* ‘écarter du bois flottant d’une rive’, ce qui constitue un troisième homonyme (qui s’ajoute à *dériver* < *derivare* et *dériver* < *to drive*).

Tout de même, j’apprenais que mon explication n’était pas complètement fautive, puisque *dériver* (< angl. *to drive*) avait subi au cours de son histoire l’attraction de *dériver* (< lat. *derivare*) et qu’il y avait eu au XVI<sup>e</sup> s. des emprunts mutuels entre l’anglais et le français. En effet, l’anglais emprunta au français le sens transitif de *to drive* ‘détourner de son cours’, lui-même altération de *to derive*, emprunt au français *dériver* (< lat. *derivare*). Par ailleurs, je constatais avec une certaine satisfaction que le lien que j’avais fait avec *rive* n’était pas totalement faux non plus : si *dériver* (< angl. *to drive*) a pu développer le sens de ‘s’écarter de sa direction en déviant (pour un navire)’, c’était bien par rapprochement avec *dériver* ‘quitter la rive’ (issu de *rive*), conçu comme antonyme de *arriver* (< *rive*).

Plus tard, dans le cadre du même cours, j’ai modifié mon explication du terme *dérivation* pour être au plus près de la vérité historique tout en simplifiant les faits diachroniques. Hélas, mon explication s’est avérée moins efficace sur le plan pédagogique : mon idée (qui consistait à démontrer que les résultats morphologiques et sémantiques de la dérivation lexicales étaient souvent imprévisibles, éloignés ou déviés par rapport au mot source) ne « passait » pas. Je me suis demandé alors quelle devait être la part de l’explication diachronique dans une présentation pédagogique de la terminologie et comment adapter les faits diachroniques lorsqu’ils sont complexes.

La « forme interne » des unités lexicales devrait être prise en compte dans l’élaboration d’un modèle linguistique global (intégratif), car elle peut déterminer leurs changements historiques, leurs comportements morphologiques et syntaxiques en synchronie, les métaphorisations et divers usages poétiques du mot, de même que les jeux de langage. Ainsi, la description du lexème fr. *nuage*, défini comme ‘grand amas de substance blanche’, nécessite l’introduction d’une composante potentielle ‘qui cache (partiellement) le ciel’. Cela aide à mettre en évidence, suivant le principe de « pont sémantique », le lien entre *nuage* au sens propre et *nuage* dans un de ses emplois figurés, comme dans *Mais quelques nuages troublèrent leur lune de miel*. Ce dernier sens se laisse décrire comme « sentiment ou événement déplaisant qui obscurcit le fait X, comme un *nuage* cache (partiellement) le ciel ».

<sup>99</sup> En français, ce *dériver* était d’abord employé avec son sens figuré de ‘prendre son origine dans, provenir de’.

<sup>100</sup> Cf. également russe *drejff* ‘dérive d’un bateau’, terme de marine emprunté au néerlandais *drijven* ‘dériver’.

Or l'étymologie de *nuage* (<i.-eu. \*nebh- 'voile du ciel') et celle du russe *oblako* 'nuage' (< *ob-vlako* 'chose qui enveloppe, recouvre', cf. *obvolakivat* 'envelopper', *oboločka* 'enveloppe') montrent à leur façon le bien-fondé de cette démarche : le concept de « voile qui cache, obscurcit » se manifeste dans la « forme interne » de ces lexèmes.

Certains linguistes d'aujourd'hui nient la pertinence de l'étymologie pour la connaissance d'une langue dans son état actuel. Selon J. Rey-Debove (1998 : 8), la parenté entre *rompre* et *route*, du latin *rumpere*, n'est pas intéressante du point de vue du français moderne: il ne s'agirait plus que d'une anecdote historique, les routes étant destinées à relier les villes. Cependant, l'étymologie de *route* (< latin *via rupta* 'voie ouverte, pratiquée') n'est pas sans importance si l'on veut comprendre son sémantisme : elle semble expliquer le fait que ce mot implique davantage 'voie bien tracée, aménagée' par rapport à son synonyme relatif *chemin* (cf. *route nationale* mais *chemin rural*). Dans plusieurs courants de la linguistique contemporaine, l'étymologie des mots et des morphèmes est considérée comme pertinente en *synchronie*: sémantique cognitive (Sweetser 1990), grammaticalisation (Heine, Kuteva 2002), typologie sémantique et étude des universaux (Traugott, Dasher 2001), linguistique de l'énonciation inspirée des travaux d'A. Culioli (Robert 1997).

Selon S. Robert (1997 : 28, 2008 : 70-74), les mots seraient des déclencheurs de représentations qui rentrent dans un réseau d'associations pouvant être décrit comme une troisième dimension du langage par rapport aux dimensions syntagmatique et paradigmatique : « l'épaisseur du langage »<sup>101</sup> (« depth dimension of language »). L'« épaisseur » d'un mot comprend d'abord les valeurs référentielles d'un terme qui sont codées culturellement et relèvent d'une connaissance commune aux usagers (*hyperlangue*), mais aussi les relations entre différents termes qui sont entretenues soit par le sens (synonymes, antonymes...), soit par la forme. Il s'agit de diverses « résonances » et relations liées au contexte physico-culturel auquel le mot est associé, qui permettent de capter les représentations cognitives à travers les représentations linguistiques. Ainsi, dans le fr. *pardonner* (< lat. tardif *perdonare*), il y a du *don*, avec derrière tout un ensemble de valeurs liées à la culture judéo-chrétienne. L'anglais *forgive* et l'allemand *vergeben* y ressemblent, alors que le « pardon » du grec évoque le partage d'un savoir (*syggignôskein* 'pardoner' < 'savoir avec') ou le fait d'aller ensemble, la convergence, l'accord (*sygkhôrein* 'pardoner' < 'céder, laisser' < 'aller ensemble').

Ajoutons que le « pardon » russe est différent, car *prostit'* est en rapport (en synchronie) avec *prostit'sja* 'faire ses adieux' et (en diachronie) avec *prostoj* 'simple'. *Proščaj!* signifie selon les contextes 'adieu !' ou 'pardonne !'. L'adjectif *prostŭ* signifiait en vieux russe 'simple', mais aussi 'qui se tient debout, bien droit' (< i.-eu. \*pro-sta 'qui se tient devant'), 'ferme', 'libre', 'non chargé', 'pur'. *Prostiti* signifiait 'pardoner', 'laisser, permettre' et 'guérir' ('libérer d'une maladie'). Le russe dit par ailleurs *otpusit' grexi* 'pardoner, absoudre les péchés' où le verbe préfixé *ot-pusit'* s'interprète comme 'laisser, libérer' (cf. vieux slave *otŭ-pustiti* 'laisser' > 'pardoner'). Ces faits russes sont similaires au grec *aph-ienai* 'laisser' > 'pardoner', au gotique *af-letan* (mêmes sens), au roumain *ierta* 'pardoner' (du lat. tardif *libertare* 'libérer') (Buck 1949 : 1174). Or, all. *verzeihen* 'pardoner' se rattache en diachronie à *verzichten* 'renoncer' : historiquement, c'est 'renoncer à la vengeance, la punition' (cf. ancien haut-allemand *zīhan* 'accuser') ; et son préverbe *ver-* est étymologiquement identique au lat. *per-* (> fr. *par-*). Cf. polonais *przebaczyc* 'ne pas remarquer' > 'pardoner'. Le fr. *pardonner* est dans une certaine mesure analogue à *remettre* dont le sens peut être 'donner' (*remettre de l'argent à qqn*) ou 'pardoner' (cf. *rémission des*

<sup>101</sup> S. Archaimbault utilise la notion d'« épaisseur » à propos du terme grammatical russe *vid* ('aspect < espèce', cf. grec *eidos*) et parle de l'« épaisseur » historique de ce terme en insistant sur son ambiguïté fondamentale (*Préhistoire de l'aspect verbal. L'émergence de la notion dans les grammaires russes*. Paris : CNRS Éditions, 1999, p. 228).



*péchés, remise d'une peine*), du lat. *remittere* 'renvoyer, laisser, relâcher ; rendre, rétribuer ; céder' (cf. *dimittere*, avec des sens proches). Cela établit par ailleurs un lien entre *par-donner*, *re-mettre* et *per-mettre* (cf. *permissif* 'enclin à pardonner').

Des idées similaires, en partie proches des miennes, sont développées, avec des applications pédagogiques importantes, dans (Muller 2007).

Cet aspect n'est pas sans importance pour la terminologie. Ainsi, il existe en français au moins quatre unités terminologiques référentiellement équivalentes : *pesticides*<sup>102</sup>, *insecticides* d'une part et d'autre part, *produits antiparasites* et *produits phytosanitaires*. Les deux premiers termes, à cause de leur « forme interne » (-*cide* « tuer »), peuvent faire peur à un auditeur ou un lecteur sensible aux problèmes environnementaux (« en tuant les parasites des cultures, ces substances nous tuent aussi »), et dans un discours démagogique qui cherche à justifier l'usage massif des pesticides dans l'agriculture, on leur préférera les deux derniers : le troisième est neutre, le quatrième est rassurant (« c'est pour la santé des plantes, des végétaux », cf. *phyto-* < grec *phyton* 'plante')<sup>103</sup>.

Dans mon ouvrage de 2001, j'ai cherché à me baser sur la conception moderne de l'étymologie qui englobe l'*étymologie-origine* et l'*étymologie-histoire*, conception qui tient compte notamment du caractère systémique du *vocabulaire* (quand un élément de la structure change, le système évolue) et des faits socio-culturels (en faisant l'histoire d'un mot, on écrit aussi celle de l'homme, celle de la société). La complexité de la tâche nécessite la distinction entre l'*histoire sémantique* d'un mot et son *étymologie* au sens strict du terme ; l'étude historico-étymologique du vocabulaire, ne saurait être identifiée à une étude historico-sémantique ni confondue avec cette dernière.

Si on explique que les mots fr. *dîner* et *déjeuner* descendent du latin *dis-jejunare* 'rompre le jeûne', en indiquant qu'ils s'appliquaient à l'origine au repas du matin (cf. anglais *breakfast* 'petit déjeuner', de *break* 'rompre' et *fast* 'jeûne') on est dans l'étymologie-origine. Mais pourquoi *dîner* a-t-il pris le sens de 'repas du soir', et *déjeuner*, celui de 'repas de midi' ? En posant une question de ce type, on se place dans l'étymologie-histoire : les hommes ont tendance (pour différentes raisons, y compris des raisons socio-économiques et, semble-t-il, physiologiques) à repousser l'heure des repas. C'est pourquoi *dîner* a d'abord « glissé » du matin à midi avant de nommer, dans plusieurs régions françaises, notamment à Paris, le repas du soir en supplantant *souper* (sens premier : 'repas du soir'). Ce dernier a connu une évolution de sens analogue : évincé par *dîner*, il se dit aujourd'hui en France du repas ou de la collation qu'on prend à une heure avancée de la nuit. Comme *déjeuner* est devenu à son tour le « repas de midi », on a dû désigner le repas du matin comme *petit déjeuner*. À titre de parallèle, citons le latin *prandium* 'repas du matin' qui est devenu *pranzo* en italien avec d'abord le sens de 'repas de midi', ensuite celui de 'repas du soir'.

On observe un glissement similaire dans l'histoire des mots russes correspondants. Le russe *užin* 'repas du soir' vient du vieux-russe *užŭ* 'sud, midi' (correspondant au russe moderne *jug* 'sud', qui est d'origine slavonne) : au début, *užin* désignait le repas de midi. Plus tard, *užin* s'est déplacé de midi aux alentours de 16 heures. Sa place a été occupée par le mot *poldnik* (issu de *pol-den* 'midi, 12 heures') qui signifiait alors 'repas de midi'. Par la suite, *užin* a de nouveau glissé de 16 heures à une heure plus tardive et s'est mis à désigner le repas

<sup>102</sup> Emprunt à l'anglais *pesticide* (1939), de *pest* 'parasite nuisible' (< fr. *peste*, XVI<sup>e</sup> s.) et *-cide* (< lat. *caedere* 'tuer'). Selon (Rey 2005 : 3, 1603), ce terme est motivé de façon ambiguë, à cause du sens de *peste* en français, et il peut être remplacé par *insecticide* et *antiparasite*.

<sup>103</sup> En utilisant les concepts de G. Frege, on peut dire que ces termes ont la même dénotation (*Bedeutung*) mais diffèrent par leur signification (*Sinn*). Notons cependant que *phytosanitaire* a potentiellement un emploi plus large, car il peut désigner tout ce qui est relatif aux soins à donner aux végétaux.

du soir. Du coup, le mot *poldnik* s'est décalé vers la place restée vacante et a pris le sens de 'goûter'. Alors, pour désigner le repas de midi, on a commencé à utiliser le mot *obed*, dont le sens originel était, à ce qu'il paraît, 'repas' tout court, 'festin' et même 'repas du matin'.

L'une des questions essentielles est la question de savoir comment tel mot, tout en gardant son identité sémantique, peut subir au cours de son histoire de multiples changements et glissements de sens. Par ailleurs, il y a une contradiction essentielle (une antinomie) entre la richesse et la complexité des liens sémantiques vivants qu'un mot entretient avec d'autres mots à différentes périodes de son histoire, et la façon trop « rectiligne » (mais habituelle et souvent nécessaire) de reconstruire l'évolution sémantique du mot. La tâche d'un linguiste est de trouver du systémique dans le foisonnement des données souvent hétérogènes et qui semblent résister à toute systématisation.

On doit aborder avec précaution certaines données des dictionnaires étymologiques et des ouvrages de linguistique historique. Par exemple, il est tentant d'établir un lien entre le russe *ščëgol'* 'un élégant'<sup>104</sup> et le mot *ščëgól* 'chardonneret, *Carduelis carduelis*', sous l'influence de la ressemblance phonétique<sup>105</sup>, mais aussi pour des raisons sémantiques paraissant évidentes, puisque le second terme, qui désigne un bel oiseau coloré, pouvait être transféré, par métaphore, sur un individu habillé élégamment<sup>106</sup>. Ce lien est proposé par le dictionnaire de P. Černyx (1993 : 2, 430) et, d'une façon plus nuancée, par celui de M. Vasmer (1987 : 4, 498). Or, ce dernier suggère un autre rapprochement envisageable, avec le polonais *szczegół* 'particularité, détail', *szczególny* 'particulier, unique', ainsi qu'avec le serbo-croate *cigli* 'seul ; seulement', le tchèque *štíhly* 'mince, fin, subtil', en supposant comme premier sens ' (jeune) homme célibataire'.

Mais une explication sémantique différente paraît à mon avis possible : 'particulier' est en rapport avec 'isolé, choisi, distingué (d'un ensemble)', d'où le sens 'élégant'. On observe un parallèle sémantique parfait avec le fr. *élégant*, qui vient du latin *elegans* 'sachant choisir, ayant bon goût ; exigeant, difficile ; raffiné, recherché, beau, impeccable', ce dernier étant un participe présent actif du verbe *eligo, electum, eligere* 'extraire, éradiquer, élire, agir avec discernement' (issu de \**ex-legere* 'cueillir hors de', 'choisir'). Le sens 'choisi, distingué' est encore ressenti dans les expressions *restaurant élégant*, *public élégant* (quoique l'interprétation que l'on en donne aujourd'hui tend à se rapprocher d'« élégance au sens vestimentaire »).

Par ailleurs, on retrouve la même forme interne dans l'adjectif russe *izjaščnyj* 'élégant, gracieux, fin' (sens ancien 'exceptionnel, extraordinaire'), lié au verbe *iz"jat'* 'extraire, soustraire, confisquer', formé avec le préfixe *iz-* + verbe ancien *jati* 'prendre, saisir' (< slave commun \**iz-eti*, cf. la racine correspondante en latin : *emo, emere, emptum* 'prendre, saisir', avec le préfixe *ex-* : *ex-emere* 'extraire', d'où lat. *eximius* 'excellent, exceptionnel' et fr.

<sup>104</sup> Voir l'éclairante analyse de ce terme russe dans l'étude de Jean Breuillard « Karamzin et la France » (Deuxième partie), - *Slovo*, N° 18-19, 1997, pp. 387-482. J. Breuillard y indique (p. 389-392) que *ščëgol'* désigne à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle un type social particulier : il s'agit d'un « élégant », mais qui ne se confond pas avec le « petit-maître » (dont il est héritier direct et avec lequel il coexiste) ni avec le « frant » (qui apparaît dès cette époque et qui annonce l'époque romantique) ; chez M. Karamzin, *ščëgol'* ne désigne pas simplement un homme soucieux de son élégance vestimentaire (premier sens), mais celui qui se détermine par un « parler élégant », et ce terme traduit le sens du fr. *précieux* (référant au mouvement littéraire et esthétique du XVII<sup>e</sup> siècle français). Quant au style littéraire *élégant*, Karamzin désigne cette notion d'abord par *izjaščnyj*, mais il lui préfère plus tard le terme *prijatnyj* 'agréable' (ibid., p. 462).

<sup>105</sup> Mais on ne peut pas parler d'identité : l'accent n'est pas le même ; le premier se caractérise par un L dur, le second, par un L mou.

<sup>106</sup> Cette explication semble étayée par le fait que *ščëgol'* 'un élégant' puisse désigner un autre oiseau, genre bécassine, de la famille des limicoles (Černyx, ibid.).

*exemple*). Ce rapprochement est commenté dans mon ouvrage de 2001. Cela nous montre l'importance des parallèles historico-sémantiques dans l'analyse étymologique et dans la description de la forme interne de tel ou tel mot.

## 2. Derrière les différences entre nos langues, régularités de forme, de sémantique et de construction du sens

La prise en compte des parallèles historico-sémantiques avec d'autres langues peut être utile pour comprendre l'étymologie d'un mot par rapport à son sens actuel. Le problème qui se pose alors est celui du caractère souvent hétérogène des données. Serait-il correct de recourir à la fois à des reconstructions étymologiques de caractère hypothétique (remontant à l'antiquité indo-européenne) et à des faits de polysémie synchronique non institutionnalisés proches d'effets de sens ? Ainsi, il est tentant de mettre en parallèle l'emploi du fr. *partant* dans *Il était partant* 'Il était prêt à faire telle chose' avec le lien étymologique, existant dans d'autres langues i.-eu., entre 'se déplacer' et 'être prêt' : cf. allemand *fertig* 'prêt', mot apparenté à *fahren* 'se déplacer avec un moyen de transport', anglais *ready* 'prêt', lié au verbe *ride* 'aller à cheval', russe *gotovyj* 'prêt' issu hypothétiquement de la racine i.-eu. \*gwa- 'aller, se déplacer' (> anglais *go*, allemand *gehen*). Or ces faits sont parfois trop hétérogènes : certains des sens considérés risquent d'être définis inexactement ou trop sommairement ; par ailleurs, la majeure partie des « sens différents » d'un mot seraient en réalité des variables syntaxiques (cf. Guiraud 1986 : 230). Toutefois, je pense qu'un lexème a une identité sémantique propre : la difficulté est de la décrire d'une façon adéquate (voir ma monographie de 2010).

Dans les langues, indépendamment de leur parenté, il y a d'autres régularités lexico-sémantiques communes observées en diachronie et en synchronie compte tenu de l'aptitude des langues aux parcours sémantiques multiples et du fait que la construction du sens passe par des rapports cognitifs récurrents. Il s'agit de régularités dans les façons dont telle(s) forme(s) exprime(nt) tel(s) sens et inversement, tel(s) sens est (sont) rendu(s) par telle(s) forme(s), ainsi que d'analogies constatées dans l'évolution sémantique des mots aboutissant à des modèles similaires de polysémie. Ces questions restent peu étudiées dans une optique typologique, en particulier au niveau de la désignation (niveau onomasiologique, celui de la dénomination).

Dans mon article de 2004<sup>107</sup>, j'ai abordé ce problème par rapport au vocabulaire français. Un francophone osera rarement chercher le mot français dont la racine pourrait correspondre à tel mot difficile dans la langue étrangère qu'il aborde. L'enseignement traditionnel des langues y est pour quelque chose : ne nous a-t-on pas souvent recommandé d'oublier les mots de notre langue maternelle pour mieux « s'immerger » dans le système d'une langue étrangère, sans se poser trop de questions inutiles ?

Cependant, plusieurs de ces mots étrangers, fréquents et typiques, qui surprennent le francophone, présentent des racines qui peuvent être aisément mises en relation avec des mots français comportant des racines identiques ou proches, car les racines en question remontent à une même source linguistique (langue mère, emprunt ancien ou récent). On peut redécouvrir le français d'une façon originale, en le comparant avec certaines autres langues européennes « occidentales » du point de vue des liens historiques (génétiques ou non) existant entre les mots de leurs vocabulaires.

Pourquoi cette démarche qui semble anachronique à l'époque de l'Internet ? Pourquoi s'intéresser aujourd'hui à la lexicologie historique et en particulier à l'étymologie, science

---

<sup>107</sup> Pour un *Trésor des racines européennes du français*. – *Le Français dans le monde*, N° 335, sept.-oct. 2004, pp. 30-39.

traitant de l'origine des mots ? À la fois banalisée par les dictionnaires et méconnue du grand public, souvent ridiculisée et considérée comme une discipline désuète et inutile, réservée à quelques érudits, ou au contraire, comme futile et superficielle, voire dangereuse (car obscurcissant le véritable sens des mots dans les langues)<sup>108</sup>, l'étymologie est la « parente pauvre » de la linguistique moderne. Mais pour un esprit curieux, l'étymologie (et de façon plus générale, l'étude historique des langues) peut être, si on l'aborde avec précaution et méthode, en y ajoutant bien sûr quelques connaissances de linguistique historique, un moyen puissant d'explorer les richesses lexicales et sémantiques des langues, de mieux comprendre les sources de leur déroutante diversité et les raisons de leurs secrètes ressemblances.

À l'époque de l'accroissement des échanges et des communications à l'échelle européenne et planétaire, la question du plurilinguisme doit se poser en termes de « transparence » des langues entre elles par opposition à leur « opacité » relative. La transparence entre les principales langues européennes dites « occidentales » est assez importante : elle est assurée par leur « matière expressive » (lexique, modèles syntaxiques, discursifs, rhétoriques), - autrement dit leur *corpus* - matière qui est unifiée et standardisée en profondeur<sup>109</sup>. Ainsi, un francophone n'est jamais complètement dépaysé au contact de l'italien, langue romane assez proche du français. On peut penser aussi aux nombreuses similitudes existant entre le français et l'anglais, seraient-elles dues au double héritage linguistique gréco-latin - sans oublier l'héritage culturel judéo-chrétien - ou aux contacts intenses au cours des siècles (aboutissant notamment à de nombreux emprunts directs ou indirects). Il est bien connu notamment que l'anglais, langue germanique, a emprunté la moitié de son vocabulaire au français, langue romane. Ces ressemblances et analogies, voire identités, facilitent l'apprentissage des deux langues et la communication entre les francophones et les anglophones.

Mais la transparence n'est jamais absolue (pensons aux mots anglais ne ressemblant en rien à leurs équivalents français, ainsi qu'aux nombreux « faux amis »), et elle est même assez problématique pour certaines langues (polonais, lituanien, finnois) du point de vue des Français. Même une langue très proche du français comme l'italien peut nous poser des énigmes. Quand on séjourne en Italie, on voit partout des enseignes affichant NOLEGGIO. On finit par apprendre que cela signifie 'location (de voitures)'. Mais la forme du mot paraît bizarre : pourquoi *location* se dit en italien *noleggio* ?

On pourrait penser, en suivant le principe de l'« étymologie populaire », que dans le mot italien *noleggio* 'location d'un moyen de transport', *no-* est une négation est que *-leggio* est à rattacher au mot italien *legge* 'loi'. L'imagination aidant, on arrive à la conclusion : les loueurs de voitures en Italie sont malhonnêtes, ils agissent en dehors de la loi. Il y a de quoi devenir paranoïaque ! Malheureusement (ou contraire, heureusement), ce raisonnement un peu naïf est complètement faux : le mot en question a une origine différente.

En réalité, ce mot italien, qui paraît si étrange, correspond exactement, du point de vue de sa racine, au verbe français *noliser* qui signifie 'affréter, louer' (en parlant d'un bateau). Ce terme de marine est relativement peu connu. *Noleggio* et *noliser* remontent tous deux au mot latin *naulum* 'fret' qui est lui-même d'origine grecque, du grec *naulon* 'prix du transport en bateau ; fret'. Plusieurs mots français font partie de la même famille étymologique : *naval*, *naviguer*, *nef*, *nauffrage*, *nausée*. Il existe un autre emploi technique de *noliser* : un avion *nolisé* est ce qu'on appelle couramment un *charter*.

Par ailleurs, l'étymologie gréco-latine de *noleggio* / *noliser* est révélatrice d'un trait historique important de la civilisation du monde méditerranéen : les Romains, qui étaient au

<sup>108</sup> On trouve ce point de vue par exemple dans l'essai de J. Paulhan *La preuve par l'étymologie* (Cognac, 1988), mais il est plus ou moins partagé par certains linguistes, comme J. Rey-Debove (dans *La linguistique du signe : Une approche sémiotique du langage*. P., 1998, p.199).

<sup>109</sup> Cf. D. Baggioni. *Langues et nations en Europe*. P., 1997.

début de mauvais navigateurs, ont appris des Grecs l'art de la navigation en assimilant des termes grecs correspondants. L'utilité du rapprochement entre it. *noleggio* et fr. *noliser* est certaine : on comprend mieux le mot italien et on mémorise mieux le mot français qui est relativement rare et technique.

N'importe qui peut mettre en rapport *banc* 'siège' et *banquette* : même si ce dernier mot (issu de l'ancien provençal *banqueta* 'petit banc', 'siège à plusieurs places') ne peut pas désigner par exemple un petit banc de jardin public, il est tout naturellement perçu par un Français comme renvoyant à une sorte de banc. Le rapprochement avec l'adjectif *bancal* est plus difficile, mais non impossible (d'après la divergence des pieds d'un banc, on pense à une personne boîteuse ou à un objet mal équilibré : *meuble bancal*). Quant au rapport entre *banc* et *banque* ou *banquet*, il est encore moins évident pour un Français. Mais ce rapport peut être réactivé, réactualisé au contact d'autres langues :

- sur le plan à la fois de la forme et du sens (italien *banco*, espagnol *banca*, *banco*, allemand *Bank* 'banc, banquette' et 'banque') ;

- ou seulement du point de vue du sens (grec moderne *τραπέζι trapezi* 'table ; repas', *τράπεζα trapeza* 'banque', cf. le mot russe d'origine grecque *trapeza* 'repas').

À ce propos, on doit rappeler que le mot *banc* garde une trace de son ancien rapport avec le domaine du commerce et de la finance, puisque certaines variantes du français régional connaissent l'emploi de *banc* au sens de 'étal d'un marchand'. De ce point de vue, les données des autres langues européennes nous aident à mieux comprendre les particularités du mot français en question.

D'un autre côté, l'étymologie dite *naïve* ou *populaire* (terme injustement ressenti comme péjoratif) joue un rôle très important dans notre façon de percevoir les mots du français et dans notre activité langagière quotidienne. Ainsi, le mot français *banquise*, dont l'origine est distincte de celle de *banc* (car il vient du scandinave, cf. suédois *packis*, danois *pakis* ou norvégien *pakkis* 'amas de glace'), a été rapproché par les locuteurs francophones de *banc* au sens de 'amas (de sable, de neige, de poissons)', mot historiquement lié à *banc* 'siège'. La « forme interne » de *banquise* est donc ressentie comme se trouvant en rapport avec *banc* dans tous ses sens. L'anglais peut conforter notre locuteur dans cette possibilité de rapprochement (cf. *bank* 'talus ; bord, rive, berge ; amoncellement ; banc de sable', *snow bank* 'congère' et *bank* 'banque').

L'élaboration d'une typologie sémantique est un moyen efficace pour rendre compte des spécificités des langues. Cette possibilité a été insuffisamment élaborée jusqu'à présent. Limitons-nous à indiquer quelques aspects qui nous paraissent importants.

La *perspective diachronique* y est souvent nécessaire : une typologie sémantique des langues devrait se baser sur des critères relevant à la fois de la diachronie et de la synchronie, tels que la fréquence relative des mots opaques et des mots transparents et la fréquence de différents types de motivation (onomatopée, dérivation, composition, etc.). Le recours systématique à des données diachroniques est l'une des tendances actuelles des recherches typologiques et de celles des universaux, et c'est aussi le cas des linguistes travaillant dans le cadre de la théorie de grammaticalisation.

Parmi les tendances communes à plusieurs langues, la *polysémie régulière*, due notamment à la *métaphorisation*, offre des cas particulièrement intéressants. Ainsi, une métaphore universelle associe des valeurs positives aux lexèmes signifiant 'haut', 'en haut' et des valeurs négatives aux lexèmes signifiant 'bas', 'en bas'. Il existe par ailleurs des *métonymies* régulières (comme celle qui relie 'langue' au sens anatomique et 'langue' au sens linguistique). On peut se poser la question de savoir si un certain nombre de signifiés sont exprimés (lexicalement ou grammaticalement) dans toutes les langues du monde. Plusieurs linguistes sont assez sceptiques à l'égard du principe d'universalisme sémantique (ou tout au

moins, à ses formes radicales, comme la théorie des primitifs sémantiques de A. Wierzbicka (1996).

L'étude des universaux sémantiques soulève d'ailleurs un problème épistémologique, car on peut distinguer les universaux proprement linguistiques de ceux qui sont dus à l'universalité de l'esprit humain et à l'expérience commune du monde partagée par tous les peuples. Le premier type peut être illustré par la tendance (à la fois diachronique et synchronique) qu'ont les langues à démotiver les mots d'une part et à les re-motiver d'autre part (cf. le phénomène de l'étymologie populaire). Cette tendance relève en effet de la nature même du signe linguistique qui oscille entre l'arbitraire et la motivation<sup>110</sup>. Les types d'universaux sémantiques peuvent par ailleurs être définis en fonction de leur nature (par exemple, universaux absolus *versus* universaux « statistiques », ou tendances universelles), ainsi que selon leur source : universaux physiques (liés aux réalités du monde), universaux cognitifs (ou de perception), universaux neurophysiologiques, universaux liés à l'acquisition du langage, universaux diachroniques, universaux interactionnels (Gass, Ard 1984<sup>111</sup>).

Dans mes travaux<sup>112</sup>, j'abordais, à partir de quelques exemples empruntés à diverses langues (principalement indo-européennes), deux phénomènes, étroitement liés entre eux, qui concernent la sémantique lexicale diachronique : a) *parallèles sémantiques* (faits d'*isosémie*) et b) *polysémie régulière*.

a) Si les universaux sémantiques existent, ils sont à rechercher tout d'abord parmi les parallèles sémantiques, qui sont liés à l'*isosémie*, c'est-à-dire à une sorte d'harmonie qui s'établit entre tel sème et les visions conceptuelles retenues par le locuteur dans différentes langues. Ainsi, concernant les « postures » (positions *debout, assis, couché*, etc.), on constate qu'en russe, un criminel incarcéré *est assis en prison (sidit v tjur'me)*, et l'on observe la même chose en allemand (*gefangen sitzen*, mot à mot « être assis emprisonné »). D'autres langues présentent des analogies sémantiques : cf. lat. *domi sedere* 'rester (cloîtré) à la maison' (souvent avec une idée d'inactivité), *carina vado sedet* 'la carène est immobilisée sur un banc de sable' (en regard du russe ... *sidit na meli*, même sens) ; en français, l'idée d'immobilité ou d'inactivité se retrouve dans un mot issu de *sedere, sédentaire* ('casanier' et 'non nomade'), et, avec moins d'évidence, dans *prison ferme*; en grec : *hedos* 'siège ; fait d'être assis' et 'inaction', *hedraios* 'sédentaire, permanent' et 'solide, immuable, ferme'. Par ailleurs, le russe *beseda* 'conversation' est lié en diachronie à *sidet'* (sens premier : 'conversation entre personnes assises en plein air'). Or, le fr. *séance* réalise à sa façon le lien entre 'être assis' et 'discuter, converser'.

<sup>110</sup> J. Rey-Debove (1998 : 199) parle d'un souci de "désopacification" propre à l'activité langagière. S. Robert (1997 : 28) attire l'attention sur l'importance de la motivation immanente du signe linguistique dans différentes langues, sur ce qu'elle appelle « l'épaisseur du langage ».

<sup>111</sup> Gass S., Ard J. « Second language acquisition and the ontology of language universals », in W.E. Rutherford (ed.) *Language universals and second language acquisition*. Amsterdam-Philadelphia, Benjamins, (1984) pp. 33-67.

<sup>112</sup> « Typologie des langues et sémantique diachronique : le problème des universaux » – *LINX* (Revue des Linguistes de l'U. Paris 10 Nanterre), numéro spécial, 2001, pp. 219-231 (en collaboration avec Ch. Hénault-Sakhno).

« Typologie sémantique lexicale : problèmes de systématisation ». – in : G. Lazard, C. Moyse-Faurie (éds), *Linguistique typologique*. Villeneuve-d'Ascq : Septentrion, 2005, pp. 71-90 (chapitre dans ouvrage collectif ; en collaboration avec Ch. Hénault-Sakhno).

L'étude des faits d'isosémie est essentielle pour vérifier la validité de telle ou telle hypothèse étymologique. Par exemple, le fr. *coûter* (< lat. *con-stare*<sup>113</sup> 'se tenir ferme, fixé', 'être composé, consister en', 'être vendu à un prix fixe, valoir') est analogue au russe *stoit* 'coûter', car ce dernier verbe peut être aisément mis en rapport avec le russe *stojat* 'être debout, se trouver dans telle position'. La coïncidence entre les deux verbes russes est parfaite à toutes les personnes du présent, sauf pour la place de l'accent (qui est à la première syllabe pour le verbe dont le sens est 'coûter', mais à la deuxième syllabe pour le verbe signifiant 'être debout'): *stoju, stoiš', stoit...*, etc. En latin, le verbe *stare* non préfixé pouvait avoir le sens de 'être vendu ; coûter, valoir', p.ex. *magno pretio stare* 'coûter cher (à qqn)'. Or, il est intéressant de relever que le russe connaît un emploi analogue de (*v*)*stat* 'se mettre debout' (même racine i.-eu.) : *Pal'to mne stalo (vstalo) v kruglen'kuju summu* 'Le manteau m'a coûté assez cher'. Il ne faut pas conclure nécessairement à un calque ancien que le slave aurait fait sur le latin. En effet, l'idée de « coûter » suppose la *fixation* d'un prix (pour que la vente ait lieu, il faut que le prix soit fixé, ou, en d'autres termes, le coût ne peut être établi qu'une fois le prix fixé). Cf. par ailleurs en latin : *pretia jacent* 'les prix baissent', littéralement 'les prix sont couchés'. Cela s'inscrit dans un même parcours mental, celui du prix fixe qui « est debout » et qui peut « se coucher » quand il baisse..

**b)** Les régularités sémantiques sont souvent moins rectilignes qu'on ne le croit<sup>114</sup>. S'il est bien connu que dans plusieurs langues, 'doux, sucré' évolue vers 'agréable, plaisant', il ne faut pas oublier que 'doux' n'est pas un concept élémentaire du point de vue diachronique. C'est le cas du russe *sladkij* 'doux, sucré' qui est paradoxalement apparenté à des mots signifiant 'salé'. Le sens initial du slave commun \**soldükü* était sans doute 'salé' et 'ayant du goût, non fade', ensuite 'de goût agréable' et 'doux'<sup>115</sup>. Quant à la racine i.-e. signifiant 'amer' (\**h2em-ro-*), elle a donné non seulement le lat. *amarus* 'amer, âpre, rude, désagréable, pénible, haineux' (> fr. *amer*), mais aussi l'albanais *ëmbël* 'doux' (cf. pourtant en tosqe : *tëmbël* 'fiel, amertume') et l'arménien *amok* 'doux'. Le développement sémantique fut analogue à celui observé ailleurs ('amer' > 'non fade' > 'doux'). Cela semble expliquer un fait sémantique important en synchronie : cet adjectif russe ne peut pas s'appliquer à l'*eau douce* (cf. lat. *aqua dulcis*) qui s'oppose à l'*eau de mer*, *eau salée*. En revanche, l'*eau douce* s'appelle en russe *presnaja voda*, l'adjectif *presnyj* signifiant par ailleurs 'fade', 'sans goût prononcé, non fermenté' et étant apparenté au fr. *frais*, angl. *fresh* (cf. *freshwater* 'eau douce').

La métaphorisation offre d'autres exemples de parallélismes dont plusieurs restent peu décrits et insuffisamment systématisés. Ainsi, dans les langues du monde, le mot signifiant 'cœur' est souvent lié à la valeur 'courage' (ce lien se confirme en français étymologiquement, cf. *courage*) et à 'amour, sympathie' (cf. *cordial*, le sanskrit *hrdya* 'se

<sup>113</sup> Verbe dont sont issus, par emprunt savant au latin, les mots fr. *constant*, *constat*. Rappelons la même origine latine de l'angl. *cost*, de l'all. *kosten* 'coûter'. Il est bien évident que le lat. *stare* et les russes *stoit* et *stojat* présentent des racines apparentées (i.-e. \**sta-* 'être debout, se tenir').

<sup>114</sup> Cf. *Théories contemporaines du changement sémantique*, Louvain : Peeters, 2000 (Mémoires de la Société de linguistique de Paris, t. IX).

<sup>115</sup> C. Noyau (U. Paris 10) nous a signalé un fait analogue observé en éwé. Par ailleurs, dans un registre différent, je me permets un souvenir de mes jeunes années : après avoir découvert le mot français *sel* (proche formellement du russe *sol* 'sel' et apparenté au niveau i.-eu.), j'ai établi, dans mon esprit, un lien, complètement faux, entre *sel / sol* et le russe *selëdka* 'hareng' (diminutif de *sel'd*), puisqu'à l'époque, je connaissais surtout le hareng fumé et/ou salé (car le hareng frais ou congelé n'étais jamais vendu dans les magasins de ma ville). En réalité, comme je l'ai appris beaucoup plus tard, *sel'd* est très probablement un emprunt à l'ancien scandinave *sild* (cf. norvégien *sil*). Néanmoins, lorsqu'il m'arrive aujourd'hui de manger un filet de hareng fumé et salé (souvent trop salé !), je ne peux m'empêcher de penser au lien *sel'd* ~ *sel, sol*, dont je sais pourtant qu'il est faux.

rapportant au cœur ; intérieur ; aimé ; agréable, beau'). À cet égard, il peut paraître surprenant que le russe *serdce* 'cœur' soit en relation avec *serdityj* 'fâché'. À propos de ce dernier, notons que le nom du cœur avait en vieux russe le sens métaphorique de 'colère'. À première vue, ce sémantisme est bizarre du point de vue du français, où le cœur est conçu comme le siège de la bonté, de la générosité (*avoir le cœur sur la main*, etc.). Or, en diachronie, le fr. *cœur* révèle la possibilité d'un développement sémantique analogue. En effet, le fr. *cœur* peut avoir les valeurs de 'ardeur, désir', 'courage' (et le subst. *courage* y est apparenté). La distance sémantique entre 'courage' et 'colère' n'est pas énorme. D'ailleurs, en français classique, *courage* pouvait signifier 'fierté, orgueil' et même 'dureté de cœur' (sens subsistant dans les emplois modernes de type *Je n'ai pas le courage de l'abandonner*).

La systématisation des parallèles sémantiques sur la base des données de plusieurs langues est une tâche importante. J'ai essayé de rendre compte de plusieurs parallèles sémantico-historiques entre le russe et certaines autres langues indo-européennes dans (Sakhno 2001). Les faits sémantiques diachroniques (dont certains sont connus et considérés souvent comme banals) ont besoin d'être ré-interrogés sur la base d'enjeux de typologie linguistique.

Dans notre article de 2008<sup>116</sup>, nous avons cherché à décrire et à systématiser un certain nombre d'associations sémantiques présentes dans différentes familles linguistiques, à partir des termes signifiant 'ami' et 'compagnon'. Il nous est apparu possible de distinguer plusieurs réseaux sémantiques qui peuvent se chevaucher partiellement et dans lesquels le terme 'ami' est relié à celui désignant l'autre' conçu alors comme étant différent ou semblable. Un type de rapprochement associe plus précisément l'« ami » à un « autre » dans une relation de dualité qui implique des relations de proximité ou encore de partage.

La question essentielle qu'on est amené à se poser à face à la variété des données offertes par différentes langues dans le champ lexico-sémantique s'organisant autour de « ami » est de savoir à quel niveau on doit situer des rapprochements pour être méthodologiquement crédible (Sakhno, Tersis 2008) :

1) au niveau des faits immédiatement observables à la fois en synchronie et en diachronie, avec un minimum de théorisation, à base de liens postulés qui paraissent « naturels », du genre « Il est clair que russe *drug* 'ami' vient de *drugoj* 'autre' » ; on dira ensuite que cet « autrui » correspondant à *drug* est celui qu'on doit aimer et respecter, tendanciellement l'ami le plus proche, fidèle (cf. lat. *alter ego* ou *alter idem* 'autre soi-même')<sup>117</sup> ;

2) au niveau de relations sémantiques un peu plus théorisées « intermédiaires » : dans ce cas, on ne part pas de *drugoj* 'autre' mais de 'suivant'<sup>118</sup>, en s'inspirant de l'étymologie

<sup>116</sup> « Is a « friend » an « enemy » ? Between “proximity” and “opposition” » – In: M. Vanhove (ed.) *From Polysemy to Semantic Change. Towards a typology of lexical semantic associations*, Amsterdam, Philadelphia: J. Benjamins, 2008, pp. 317-340 [en collaboration avec N. Tersis].

<sup>117</sup> En synchronie, le russe *drug* 'ami' semble établir des rapports manifestes avec *drugoj* 'autre, différent', ainsi qu'avec le marqueur du réciproque *drug druga*. *Drug* 'ami' a son propre paradigme dérivationnel : *podruga* 'amie', *družba* 'amitié', *družiti* 'être lié d'amitié', *družeskij* 'amical', *družina* 'truste, garde personnelle d'un prince', dialectal *družka* 'garçon d'honneur (à la noce)', *sodružestvo* 'communauté, vieilli *sam-drug* 'à deux, ensemble'.

L'un des termes désignant le compagnon au Groenland oriental fait clairement référence à l'autre d'une paire : *aappaq* « compagnon, autre (entre deux), second, partenaire, époux », *nutia-ata aappa-a* /épouse-de+leur/seconde-sa/ « sa seconde femme » (Sakhno, Tersis 2008).

<sup>118</sup> 'Autre' est manifestement lié dans le domaine slave à 'suivant', cf. russe *na drugoj den* 'le lendemain' en regard de *na vtoroj den* 'le surlendemain' (où l'on observe russe *vtoroj* 'deuxième'



indo-européenne supposée [i.-eu. \*dhroughos ‘compagnon’ < \*dh(e)reugh- ‘aider ; suivre’], ce qui donne ‘autre’ ou ‘second’, ou ‘ami’. Une tentative de synthétiser à ce niveau, dans un format lisible, les données pour la racine russe *drug* ‘ami’ est faite dans mon ouvrage (Sakhno 2005 : 88-89) ;

3) au niveau de relations sémantiques théorisées très abstraites : on peut partir de ‘dualité’ et / ou de ‘complémentarité’, ce qui donne ‘autre’, ‘second’, ‘ami’, ‘opposé’ mais aussi ‘mensonge’ ; on a ici un modèle de binarité exclusive dans une relation intersubjective).

La « granularité » des rapprochements sémantiques sera différente dans chaque cas. L’orientation du rapport sémantique peut en dépendre. Chaque niveau a ses avantages et ses inconvénients.

Dans certains cas, on doit préciser les conditions socio-historiques des changements qui pourraient faire émerger les processus de démotivation ou de remotivation sémantique. Pour plusieurs langues, l’« ami » semble se situer entre la dualité et la complémentarité. La dualité (existence de paires symétriques ou opposées) et la complémentarité (conception de la société comme un tout, avec l’addition de différentes parties, chaque partie étant reliée à l’ensemble), sont deux concepts particulièrement présents dans plusieurs sociétés, notamment dans la société inuit.

La dualité est liée d’une part à l’association et d’autre part à l’opposition, ce qui ressort bien des données austronésiennes (mota *val* ‘to match, to set one against another; one, one of a pair; in all places, to every one; to stand opposite’; *valu-i* ‘a fellow, match, mate’ < proto-austronésien \*baliw ‘oppose, opposite part’ ; mwotlap *iplu~* ‘ami, camarade, compagnon’, *vel* ‘chaque’, *vulu* ‘répondre’ < proto-austronésien \*baliw ‘dual division, answer, oppose, opposite part; friend, partner; answer, friend, enemy, repay, revenge, mourn’).

Les termes pour « ami » et « compagnon » sont exprimés par différents noms qui font référence, de façon souvent explicite, à des notions telles que « dualité », « altérité », « complémentarité », ou « partage (d’activités, d’un lieu d’habitation) ». La plupart des données relèvent d’un continuum sémantique où telle notion est souvent difficilement distinguable d’une telle autre notion contiguë. Dès lors, toute classification sémantique dans une perspective typologique devient délicate.

Toutefois, dans certaines langues, comme c’est le cas du domaine inuit (cf. l’analyse de N. Tersis dans Sakhno, Tersis 2008), ces liens sémantiques apparaissent avec une plus grande clarté. L’analyse semble favorisée par la nature fortement dérivationnelle de la langue inuit et par sa structure polysynthétique qui permet d’isoler, dans bien des cas, la base lexicale unique de sens plutôt global qui sera précisé par l’adjonction de différents affixes. Un même

< \*wi-ter-os ‘divisé en deux > ‘séparément’, ou \*h<sub>1</sub>on-ter-os, cf. angl. *other*). L’adverbe russe *vdrug* ‘tout à coup’ évoque la succession immédiate de deux événements (le second événement étant considéré comme soudain, inopiné). Ce mot remonte à la locution vieux russe *vŭ drugŭ* ‘d’un seul coup, à la fois’ (< ‘en passant immédiatement à la phase suivante, à l’événement suivant ; tous les deux à la fois, d’un seul coup’). Les données d’autres langues slaves confirment ces rapports de sens.

Mais en latin, il existe des faits sémantiquement analogues : lat. *sequi* ‘suivre’ donne par dérivation *secundus* ‘suivant ; autre ; deuxième’, *secundum* (préposition) ‘immédiatement après, à la suite de’, *sectator* ‘compagnon (de route), accompagnateur, partisan, ami’ (cf. *sectator domi* ‘ami de la maison’), *secus* ‘autrement, d’une façon différente’ ~ *socius* ‘camarade, compagnon, complice, parent, frère, allié’, cf. sanskrit *sakhā-*, avestique *haxā-* ‘ami’, vieil anglais *secg* ‘celui qui suit, partisan’ (< i.-eu. \*sekw- ‘suivre’). Le latin *sequi* et sa famille sont à l’origine des mots français *second m* ‘ami, compagnon’, *suivante f* ‘dame de compagnie’, *second* ‘deuxième’, ‘autre’ ; cf. aussi ancien français *suiant* ‘tout de suite’.

radical servira donc de dénominateur commun à toute une série d'unités lexicales désignant des réalités variées. Cette forte motivation du lexique entraîne une conséquence importante pour l'évolution du lexique : elle semble ralentir les glissements de sens dans la mesure où le changement de sens s'accompagne souvent d'un changement formel. Mais en dehors des séries dérivationnelles, il n'est pas toujours aisé de déterminer dans quel sens s'est fait le changement sémantique d'un terme : 'compagnon' > 'autre d'une paire' > 'époux' ou bien 'autre d'une paire' > 'partenaire' > 'compagnon', ou encore 'partie de qqch.' > 'parent' > 'compagnon'. Dans le domaine inuit, dans le couple formé par une paire, l''autre' exprime soit le 'second', le 'semblable', le 'compagnon', soit l''opposant', celui que l'on affronte, celui qui 'répondait' à l'adversaire dans les jeux de duel oratoire. Deux des trois proto-formes désignent « autre (d'une paire) » et la troisième « (chose) opposée, réponse ».

Ces différents faits permettent de rendre compte d'un lien possible entre 'ami', 'opposé' et 'mensonge', même si le « pas » sémantique paraît trop important. Cf. i.-eu. \*dhroughos 'compagnon' et \*dhreugh- 'tromper' : avestique *družaiti* 'il ment, trompe', vieux scandinave *draugr* 'fantôme', vieux-haut-allemand *triogan* 'tromper', allemand *betrügen*, même sens, angl. *dream*, allemand *Traum* 'songe, rêve'.

### **3. Vers une présentation systématiquement désopacifiante et explicative du vocabulaire russe, avec éléments de comparaison avec le français et d'autres langues européennes, en rapport avec les problèmes de la construction du sens**

Lorsque j'ai commencé à enseigner la linguistique russe (notamment, la linguistique historique) à l'Université de Paris 10 Nanterre en 1994, en collaborant dès le début avec des collègues du Département des Sciences du langage et ceux du Département FLE de U. Paris 10, j'ai eu la chance de me trouver dans un contexte pédagogique riche et stimulant pour ma réflexion sur l'explication linguo-didactique. Mes collègues nanterrois m'ont encouragé dans cette voie, en corrigeant avec beaucoup de tact mes erreurs et mes excès dus à mon manque d'expérience ou à mon impatience, et je leur en suis profondément reconnaissant. J'avais en face de moi un public varié et exigeant, de niveau inégal : certains étudiants n'avaient suivi aucun cours de linguistique, d'autres avaient étudié ailleurs des aspects de la linguistique, mais pas de façon systématique ; la plupart d'entre eux percevaient ce cours comme une contrainte fastidieuse.

J'ai dû procéder à un aperçu (analytique et critique) des principaux modèles, des théories et des approches qui reconnaissent l'utilité d'une prise en compte systématique de données sémantiques diachroniques et de l'étymologie (sémantique cognitive<sup>119</sup>, théorie de la grammaticalisation<sup>120</sup>, typologie linguistique, théorie du prototype, etc.), avant de définir mes propres positions : chercher une harmonisation entre la diachronie et la synchronie.

Est-ce qu'un mot, considéré dans l'état actuel d'une langue, est entièrement libéré de son étymologie ? La polysémie d'un mot comme dynamique historique n'a-t-elle pas un trajet largement prédictible ?

Les interrogations de ce type ont été longtemps négligées, voire proscrites, à l'intérieur du paradigme épistémologique se réclamant de la célèbre dichotomie saussurienne qui a dominé la linguistique du XX<sup>ème</sup> siècle. Dans le foisonnement des théories structuralistes et des modèles formalisés du sens, d'allure mathématique, qui impliquaient une perspective exclusivement synchronique, la dimension historique des langues, notamment l'étude diachronique des mots, ne trouvait guère de place et tendait à être exclue de la sémantique

<sup>119</sup> Cf. Sweetser E. *From etymology to pragmatics : Metaphorical and cultural aspects of semantic structure*. Cambridge, University Press, 1990.

<sup>120</sup> Cf. Heine B., Claudi F., Hünnemeyer F. *Grammaticalization: a conceptual framework*. Chicago, London, Univ. of Chicago Pr., 1991.

linguistique. Même lorsqu'elle abordait la question des changements du sens, l'analyse structurale, située en dehors de l'univers du discours, ne pouvait guère rendre compte de l'histoire sémantique des mots dans toute sa complexité. Par ailleurs, le lexique est longtemps resté le parent pauvre de la linguistique moderne : si la phonologie, puis la morphosyntaxe ont été saisies comme les régularités fondamentales du langage, les mots d'une langue ont souvent été dénoncés comme la liste de ses irrégularités.

La réhabilitation de la sémantique diachronique et son application à des analyses du sens en synchronie sont à l'ordre du jour. Plusieurs linguistes d'aujourd'hui (notamment, certains spécialistes de la linguistique russe) se prononcent en faveur d'une réconciliation nécessaire, au-delà des dichotomies fondatrices de la scientificité linguistique, de la « synchronie » et de la « diachronie ».

L'harmonisation entre la diachronie et la synchronie (que Saussure lui-même avait, selon certains historiens de la linguistique<sup>121</sup>, considérée comme souhaitable) est liée à une autre position fondamentale : il faut chercher à intégrer les données « philologiques » – inépuisables, en tout cas immenses et souvent déconcertantes – dans une perspective systématique, c'est-à-dire à dégager des structures fonctionnelles (productrices de discours, de messages) et même génétiques (productrices de « langue », c'est-à-dire de matériel systémique, de code) sans appauvrir la richesse des faits fournis par l'observation. Ainsi, la prise en compte de la diachronie paraît indispensable dans la perspective d'une présentation systématique du vocabulaire russe dont la complexité et l'hétérogénéité du point de vue étymologique sont notoires.<sup>122</sup>

Cependant, cet important aspect de l'analyse sémantique est rarement explicité et théorisé, à quelques exceptions près<sup>123</sup>. Le domaine reste peu étudié, et plusieurs problèmes d'ordre théorique et pratique se posent, dont voici quelques-uns, à titre d'exemples :

Si l'on admet qu'une confusion pure et simple de l'étymologie et de la morphosémantique synchronique soit théoriquement inacceptable, jusqu'où peut-on aller en relativisant la dichotomie *synchronie* / *diachronie* ? Quelles sont les limites des rationalisations lexico-sémantiques à base d'étymologie<sup>124</sup> ? La lexicographie du russe

<sup>121</sup> Wunderli P. « Saussure et la diachronie ». – In : A. Joly (éd.) *La linguistique génétique : Histoire et théories*, Lille, 1988, pp.143-199.

<sup>122</sup> Gak V. *Jazykovye preobrazovanija*. M : JaRK, 1998, p. 691-701.

<sup>123</sup> Parmi les travaux qui échappent à cette règle, citons ceux de E. Jakovleva, notamment *Fragments russkoj jazykovej kartiny mira. Modeli prostranstva, vremeni i vosprijatija*. Moskva, Gnozis, 1994 et « O ponjatii kul'turnaja pamjat' v primenenii k semantike slova ». – *Voprosy jazykoznanija*, 1998, N 3, pp. 43-73.

<sup>124</sup> Ainsi, P. Lerat note à propos des verbes fr. *savoir* (qui reflète le contenu notionnel) et *connaître* (qui reflète l'expérience existentielle) que leurs étymons latins présentent un rapport inverse : *sapere*, c'est 'sentir' et 's'y connaître', *cognoscere* (< i.eu. \*g'no-), c'est 'connaître' en général (« L'offre en sémantique lexicale ». – *Cahiers de lexicologie*, N 75, 1999, 2, 5-22, p.7). Il y a un fait analogue en russe : *znat'* est le mot russe courant pour « savoir », à la différence de son synonyme livresque *vedat'*, qui renvoie à une connaissance spirituelle (*Ja ne vedal, čto tvorilos' v eë duše* 'Je ne savais pas ce qui se passait dans son âme'). Voir la description de ces racines dans mon ouvrage de 2005 (pp. 34-37, 108-111). Or autrefois, le rapport entre ces verbes était inverse : le premier impliquait un savoir sacré, le second, un savoir ordinaire. Mais dans une perspective historique longue, c'est plus complexe : *znat'* remonte à i.eu. \*g'no- qui semble lié à \*g'en- 'naître, procréer' ; il s'agirait donc d'une connaissance sociale en termes de parenté familiale

contemporain peut-elle opérer à partir d'éléments d'étymologie et de sémantique diachronique<sup>125</sup> ?

Ces problèmes (et les questions annexes) ont été abordés dans nos ouvrages et articles<sup>126</sup>.

Mon ouvrage de 2001 (*Dictionnaire d'étymologie comparée...*) a été conçu dans une perspective scientifique et pédagogique à la fois : il s'agissait d'un dictionnaire de type nouveau, basé sur les données de linguistique historique comparée, destiné à un large public de russisants et à tous ceux qui s'intéressent à la comparaison des langues européennes. Le but était d'aider les utilisateurs à dépasser, du moins en partie, l'altérité du russe dans le domaine lexical.

Par ailleurs, l'objectif était de sensibiliser les russisants aux problèmes de la construction du sens dans les mots russes sémantiquement analogues aux mots français (anglais, allemands, etc.) et de l'aider à mieux maîtriser les mots russes en question. Les difficultés grammaticales sont abordées dans la mesure où la forme grammaticale est liée à une variante du radical du mot telle qu'on retrouve un radical analogue en français du point de vue historique. Je plaçais au centre un souci d'explication pédagogique, parfois ludique : il s'agissait de jouer sur les paradoxes, les rapprochements inattendus et paraissant *a priori* impossibles.

Dans l'ouvrage de 2005 (*100 racines essentielles du russe*), je cherche à mettre en évidence la formation des mots (*dérivation lexicale*) en russe, dans une optique à la fois scientifique (description des rapports de dérivation avec tous les problèmes qui sont associés à ce phénomène complexe) et pédagogique (faciliter l'accès aux richesses du vocabulaire russe à des apprenants en leur expliquant le système lexical du russe)<sup>127</sup>.

J'insistais en particulier sur l'idée que la clarté de rapports de dérivation est relative : ainsi, pour un Russe d'aujourd'hui, le lien entre la racine *vert-* 'tourner' et sa variante *vre-* dans le mot *vremja* 'temps' est loin d'être évident ; cela vaut aussi pour un étranger apprenant le russe. Ce lien ne s'établit que dans l'histoire de la langue. Or, il permet de comprendre certains faits du russe, comme l'expression *kruglyj god* 'pendant toute l'année', mot à mot *année ronde*. Pensons aussi au nom de *Vertumnus*, divinité romaine de l'alternance des saisons et des échanges commerciaux. De ce point de vue, l'expression lat. *anno vertente* 'au cours de l'année' (m. à m. *année tournante*), qui explique également le mot fr. *anniversaire* (< latin *annus* + *versum*, participe passé de *vertere* 'tourner': « année revenue, mot à mot

---

<sup>125</sup> On constate que les pratiques lexicographiques existantes sont variées, complexes et souvent contradictoires (cf. à ce propos mon article *Semantičeskoe opisanie russkoj leksiki i problema sootnošenija sinxronii i diaxronii* (Description sémantique du lexique russe : Problème du rapport entre synchronie et diachronie) ....

<sup>126</sup> *Dictionnaire russe – français d'étymologie comparée : Correspondances lexicales historiques*. P. : L'Harmattan, 2001. - 367 p.

*100 racines essentielles du russe : Découvrir les trésors des mots*, Paris : Ellipses, 2005, 240 p.

*La Mémoire des mots: Problèmes de sémantique historique comparée - SLOVO* (Revue du CERES, INALCO, Paris), Vol. 20-21, 1998-99, pp. 327-352.

*Typologie des parallèles lexicaux russes-français dans une perspective sémantico-historique*. – *SLOVO* (revue du CERES, INALCO, Paris), 1999, Vol. 22-23, pp. 287-314.

<sup>127</sup> Des objectifs proches sont poursuivis dans une étude qui porte sur la description de la dérivation lexicale dans une perspective lexicographique : T. Boukreeva, *Vers un dictionnaire bilingue d'initiation aux mécanismes de création lexicale (russe-français)*, Thèse de doctorat soutenue en 1999 à l'U. Lyon 3 sous la dir du Prof. J. Breuillard.

ournée »), rappelle étonnamment la logique de *vremja*. Cf. aussi fr. *période*, russe *period*, du grec *peri-hodos* « marche circulaire ».

Inversement, la clarté de certains rapports est trompeuse. On est tenté d'établir un lien paraissant évident entre par exemple *skupat* 'acheter en grande quantité' et *skupoj* 'avare' : on penserait à un homme cupide qui achète des stocks de marchandises afin de les revendre plus cher. Or il est bien connu que les gens cupides sont souvent avarés. On dirait même que ce rapport se confirme par le double sens d'un mot comme *žadnyj* (lié à *žažda* 'soif' mais pas à *ždat* 'attendre, espérer') qui signifie à la fois 'avide, cupide' et 'avare'.

En réalité, ce lien supposé est faux sur le plan de la dérivation actuelle : la racine est *kup-* 'acheter', précédé » d'un préfixe *s-* dans le premier cas, mais *skup-* dans le second, et il est également faux du point de vue de l'histoire des racines : il s'agit de deux racines sans aucun lien historique). *Kup-* est un emprunt ancien au germanique (cf. allemand *kaufen* 'acheter'), alors que *skup-* se décompose en réalité en *sku-p-*, car elle cache une base ancienne \*skom-p-, avec une racine hypothétique \*skom- / \*skem- et un élément suffixal \*-p-.

Cette dernière racine se retrouve d'une part dans le mot *oskomina f* 'goût âpre dans la bouche (après avoir mangé un fruit âpre ou acide)' et d'autre part, dans le verbe *ščemit* 'serrer, comprimer'. On comprend le lien de sens entre « serrer » et « avarice », mais quel est le rapport de sens entre « âpre » et « avare » ? Ce rapport est pourtant bien visible dans l'expression française *âpre au gain* qui qualifie un homme cupide ; par ailleurs, « avarice » et « cupidité » sont liées.

Ma position est la suivante : dans une présentation pédagogique du vocabulaire russe, il est inutile de séparer systématiquement dérivation synchronique et dérivation diachronique. Les deux sont complémentaires.

La racine dans l'intitulé de chaque article correspond le plus souvent à sa variante principale présente dans un grand nombre de mots. Dans la plupart des cas, cette variante de référence est proche de la forme non altérée de la racine (mais il ne s'agit pas forcément de la variante la plus ancienne). Le sens attribué à la racine de base est celui qui aide le mieux à comprendre la famille lexicale en question, mon souci premier étant la clarté pédagogique de la présentation.

La racine n'est pas toujours facile à reconnaître, à cause notamment des variantes. Elle subit des altérations à cause de contacts avec certains préfixes et suffixes. Par exemple, après le préfixe *ob-*, le *v* initial de la racine *vert-* disparaît : ainsi, \**ob-vratit*' se simplifie en *obratit*'. Une variante de racine peut être parfois allongée d'éléments venant d'anciens suffixes : ainsi, la racine *pek-* 'chauffer' a une variante *pot* issue d'un radical proto-slave \*pok-t- (avec une alternance de voyelles \*e / \*o).

Pour des raisons d'utilité pédagogique, certaines variantes allongées sont présentées à part, ainsi *stav-* 'mettre debout' dont le rattachement à *sta-* 'être debout' est indéniable, puisque le premier est le causatif du second. Mais son inclusion sous *sta-* alourdirait cette entrée (déjà assez longue).

La racine, élément lexical ultime, ne se décèle qu'à l'analyse : en général, elle est incluse dans le radical qui, comprenant des préfixes et des suffixes, porte la signification. Nous mettons en garde les apprenants contre les confusions dues à un faux découpage du mot. Par exemple, on peut être tenté de voir la racine *dox-* 'souffler', variante de *dux-*, dans le mot *doxod* 'revenu' si on considère à tort que le préfixe *do-* fait partie d'une racine \*dox-, alors que ce mot se découpe comme *do-xod* (racine *xod-*).

La démarche de « décroisement radical » (c'est le cas de le dire !<sup>128</sup>) m'a souvent placé devant des problèmes d'ordre théorique et pratique à la fois. Ainsi, il n'est pas toujours

<sup>128</sup> Je remercie St. Viellard (MCF, U. Paris IV) de m'avoir suggéré cette formule (communication personnelle).

facile de décider si on a affaire à un seul suffixe ou à une série de suffixes. Par exemple, *poklonnik* ‘admirateur’ (< ‘celui qui s’incline devant qqn ou qqch.’), pourrait être découpé comme *po-klon-nik* (avec un suffixe *-nik*) ou *po-klon-n-ik* (avec deux suffixes : *-n-* et *-ik*). Nous optons pour la deuxième solution, car il existe un adjectif (vieilli) *po-klon-n-yj* ‘relatif à l’inclinaison’ : on peut donc considérer que *poklonnik* est formé à partir de cet adjectif en y ajoutant le suffixe *-ik*. En cas d’hésitation (lorsque ce critère n’est pas applicable), on adopte la solution la plus simple et pédagogiquement efficace.

Les entrées de mon ouvrage de 2005 correspondent à cent racines représentatives, qui ont sélectionnées parmi les racines les plus fréquentes du russe<sup>129</sup>. J’ai cherché, dans une logique de description synthétique et pédagogique, à donner un maximum d’informations historiques, grammaticales, sémantiques et stylistiques<sup>130</sup>.

Présentées de cette façon, les unités lexicales dérivées des racines traitées ont pour but faire comprendre aux apprenants, par analogie, l’organisation d’autres familles de mots basées sur d’autres racines importantes (mais non décrites dans cet ouvrage).

En particulier, je me suis efforcé de faire en sorte que les mots « prennent du corps » et cessent d’être des entités abstraites, isolées les unes des autres et vaguement menaçantes. Or pour un apprenant, il est souvent difficile de comprendre qu’une racine ayant tel sens puisse donner lieu à des mots ayant des sens tout à fait différents par rapport au sens premier (sens dérivés). Les mots sont regroupés dans des rubriques signalées par des numéros en gras. L’intitulé de chaque rubrique indique de façon concise qu’une notion « A » évolue vers une notion « B », ensuite vers une notion « C », etc. Lorsque c’est nécessaire, on donne entre crochets [ ] une brève explication du sens dérivé ainsi qu’un fait analogique d’une autre langue (français, anglais).

Dans une démarche explicative, il est important de faire observer à l’apprenant les nombreuses analogies entre la structure des mots russes et ceux du français. Par le biais du vocabulaire russe, un francophone a l’occasion de réfléchir sur certaines particularités importantes du vocabulaire français. La particularité importante du russe est d’avoir un grand nombre de mots construits à partir de morphèmes facilement reconnaissables. Assez souvent, cette construction du mot (et, corollairement, de son sens) s’effectue selon le même modèle que celui qui existe, mais sous une forme quelquefois cachée dans nos langues « occidentales ».

Par exemple, le substantif russe *razgovor* ‘conversation’ (correspondant au verbe *razgovarivat* ‘converser, parler’) s’analyse, avec suffisamment de clarté, en préfixe *raz-* dont le sens est ‘dispersion, division’, et en racine *govor-* ‘parler’. Or le fr. *dialogue* est, du point de vue historique, construit de la même façon : ce mot vient du grec *dialogos* ‘conversation, échange de propos’, composé du préfixe *dia-* ayant un sens originel analogue à celui de *raz-* (‘séparation, division’), et du radical *-logos* signifiant ‘parole’.

J’ai cherché à montrer que le russe avait une valeur heuristique et pédagogique tout à fait remarquable, presque au même titre que celle du latin ou du grec, pour faire comprendre à

<sup>129</sup> Il s’agit de racines qui se rapportent à des notions de base (telles que « être », « donner », « beauté », etc.) et qui entrent dans un grand nombre de mots parmi les plus usités de la langue russe. Certes, le choix était difficile. Il fallait trouver un juste équilibre entre « grandes » et « petites » racines tout en respectant le format éditorial. La priorité était donnée à ce qui serait le plus utile à un apprenant francophone, dans sa pratique orale ou écrite de la langue.

<sup>130</sup> Certes, il était impossible de proposer, dans le cadre de cet ouvrage, une présentation exhaustive et parfaitement explicite des unités lexicales choisies pour illustrer chacune des racines traitées. A propos du français, D. Le Pesant a montré la difficulté de construire un dictionnaire sous une forme entièrement explicite et a souligné l’importance d’offrir à l’utilisateur une description *intégrée* des unités lexicales (« Principes d’organisation des données lexicales dans un dictionnaire électronique », - *Sémiotiques* N° 14, Paris : INALF et Didier-Erudition, 1996, p. 35-54).

un francophone la formation et le fonctionnement de sa propre langue, le français. En effet, le russe a conservé le plus grand nombre de traits originels hérités d'un état linguistique fort ancien, là où certaines langues indo-européennes d'aujourd'hui (le français, l'espagnol, l'anglais, etc.) ont davantage évolué et présentent des modifications qui obscurcissent la structure des mots et opacifient leurs racines. Ainsi, le lien ancien entre les idées de « faire » et de « mettre » (racine indo-européenne \*dhe-) est visible en russe, où le verbe *delat'* 'faire' est proche de *det'* 'mettre', alors qu'il est bien moins évident en français, où le rapport étymologique entre *faire* (lat. *facere* < \*dhe) et l'élément d'origine grecque *-thèque* est opaque.

#### 4. Re-construction du sens dans la traduction

La traduction est une de mes préoccupations constantes en raison de mes expériences d'enseignant (j'ai enseigné la traduction français – russe et la traduction russe – français en Russie entre 1983 et 1987, ensuite, je l'enseigne en France depuis 1995), mais aussi de mes intérêts scientifiques. En effet, cette activité fait partie de la problématique de la « construction du sens » et celle (liée à la précédente) de la « circulation du sens », les deux phénomènes qui s'effectuent régulièrement dans une langue, et dont la prise en compte devient indispensable lorsqu'on « navigue » entre deux (ou plusieurs) langues dans un mouvement imposé par la traduction. Après avoir « dé-construit » le sens du message formulé dans la langue source, le traducteur *re-construit* le sens de ce message en l'exprimant dans la langue cible<sup>131</sup>.

En utilisant le terme de *construction du sens*, je ne me place pas du tout dans le paradigme constructiviste de la sémantique, tel qu'il est défini (de façon critique) par G. Kleiber (« le monde ne préexisterait pas au discours, les entités et les choses que l'on y place n'auraient pas cette existence indépendante, objective, que leur reconnaît la présentation classique de la relation de référence », *Problèmes de sémantique : La polysémie en question*. Villeneuve d'Ascq : Septentrion, 1999, p. 19). Je suis pour un « réalisme » modulé et modéré : le langage arrive à « référer » au monde, et le sens global de l'énoncé et le sens des unités rentrent dans un *processus de construction* du sens au fur et à mesure de l'énonciation. Cette construction se fait à l'aide de mises en relation où les différents niveaux inter-agissent. La réduction de la pensée dans un énoncé est permise par l'articulation complexe et spécifique entre les unités de sens et le sens de l'énoncé, entre l'épaisseur des mots et la linéarité de l'énoncé. La construction progressive du sens dans l'énoncé relativise le rôle des catégories linguistiques par rapport aux catégories de pensée, car les unités du langage apparaissent alors comme des outils de départ pris dans un processus de construction toujours singulier. Les mots sont des déclencheurs de représentations qui rentrent dans un réseau complexe de relations.

Les noms propres constituent un cas extrême dans cette problématique, dans la mesure où ils sont à première vue dénués de sens (pris comme signification, *Sinn*), c'est-à-dire que leur sens se réduit à la référence (à la désignation, au rapport qu'ils entretiennent avec l'objet dénommé). Dans mon étude de 2006<sup>132</sup>, je suis parti de l'idée que la transposition d'un nom propre russe en français est toujours signifiante dans telle ou telle mesure, en raison de l'existence d'une grande variation. Les types de transcriptions quasi-phonétiques et de

---

<sup>131</sup> Par ailleurs, la traduction *lato sensu* est un phénomène sémantique et sémiotique par excellence, car il s'agit d'élucider l'obscur, d'éclaircir le complexe, comme le montre J. Breuillard (« Karamzin et la France », - *Slovo*, N° 18-19, 1997, pp. 387-482), à propos du concept de *perevod* chez M. Karamzin (p. 403).

<sup>132</sup> « Nom propre en russe : problèmes de traduction ». – *META : Journal des traducteurs* (Montréal), Vol. 51, N° 4, décembre 2006, pp. 706-718.

translittérations semblent bien connus, mais ils sont insuffisamment étudiés d'un point de vue proprement linguistique. Les pratiques existantes pour rendre les noms propres russes en français présentent plusieurs cas intermédiaires qui n'ont pas été systématisés ni décrits dans des termes linguistiques stricts. Je proposais une classification de travail basée sur un corpus de données concernant les variations des graphies de certains noms russes dans les documents français.

Quant à la question de reconstruction du sens, je notais en particulier les difficultés liées à l'existence d'un « aura » sémantique de certains noms propres, dont il est fallait rendre compte dans la traduction, concernant le système anthroponymique russe (patronymes, diminutifs, traduction de noms « parlants », connotés, dans des textes littéraires), et les difficultés qui étaient la conséquence des évolutions politiques récentes dans l'espace post-soviétique (débaptisation, rebaptisation, autochtonisation toponymique).

Très souvent, le contenu sémantique du nom propre russe se perd en partie<sup>133</sup> ou se trouve déformé dans le texte français. Ainsi, dans la nouvelle de M. Boulgakov *Cœur de chien*, le personnage central s'appelle *Šarik* ; il s'agit d'un chien errant qui se transforme en être humain à la suite d'une opération chirurgicale, et son nom devient un nom de famille ordinaire en *-ov* : *Šarikov*. Les traducteurs<sup>134</sup> rendent *Šarik* par *Boule*, car ce nom signifie '(petite) boule ; (petit) ballon' et c'est un diminutif du mot *šar* 'boule, sphère' (on ne pouvait guère faire autrement, puisque le texte comporte un commentaire ironique sur le contraste entre l'apparence du chien et le sens du nom). En toute logique, le nom de famille *Šarikov* est traduit par *Boulov*. Le problème est que *Šarik* correspond à un nom de chien répandu en Russie et tellement banal (cf. *Médor* en français) qu'il en devient presque désémantisé : quand un Russe d'aujourd'hui l'entend, il ne pense guère à son sens littéral, ce nom évoque pour lui surtout l'image d'un chien « de rue », d'apparence ordinaire. Or pour un francophone, *Boule* est un nom très marqué, tout à fait inhabituel pour un grand chien errant qui ne ressemble pas à une boule. Par conséquent, la contradiction entre le physique de l'animal et son nom se trouve radicalisée dans le texte français par rapport à l'original russe.

La question de la traduction (et de façon générale, de la transposition) en russe des noms propres français, liés à des réalités françaises importantes pour le discours du tourisme, a été abordée dans un autre article, plus récent.<sup>135</sup>

Nous cherchons à montrer que les noms propres des documents touristiques offrent une grande variété de situations. La démarche de transposition va de la translittération partielle à la traduction totale, en générant des variantes pouvant être considérées comme

---

<sup>133</sup> Les différences d'emploi entre la forme officielle d'un prénom russe (celle qui est acceptée par l'état-civil) et toutes les formes diminutives, ainsi que les particularités de chaque forme diminutive (liée à une certaine fonction dans le code social) sont subtiles : on est dans une sémantique liée à la pragmatique. Un lecteur de la traduction française du *Double* de F. Dostoïevski aura du mal à comprendre pourquoi le héros s'adresse à son domestique (mentionné comme *Pétrouchka* par l'auteur) en utilisant trois formes différentes du prénom, l'appelant tantôt *Piotr*, tantôt *Pétrouchka*, tantôt *Pétroucha*. Le lecteur peut-il saisir la différence entre *Piotr*, forme officielle qui peut marquer le respect ou la distance et *Pétroucha*, forme familière et affectueuse ? Un autre personnage, dont le prénom et le patronyme sont *Emélian Guérassimovitch*, apparaît souvent dans le texte comme *Guérassimytch*. La nuance risque d'échapper au lecteur, à moins de lui proposer un commentaire du traducteur sur ce type d'usage des patronymes dans le discours russe (cf. notre ouvrage *Parlons russe*, Sakhno 2001 : 178).

<sup>134</sup> *Cœur de chien*, Moscou : Radouga (trad. par C. Staïanov et A. Karvovski).

<sup>135</sup> « Industrie du tourisme et problèmes de transposition en russe des toponymes "touristiques" français » – In : Ch. Guillard (éd.) *Commerces et traductions*. Nanterre : U. Paris Ouest, 2010, 15 p. (en collaboration avec Ch. Hénault-Sakhno) Article en cours de publication.



« incorrectes » mais qui sont en fait acceptables dans tel contexte et même justifiées par les facteurs sémantiques et pragmatiques. En revanche, une traduction « correcte » peut s'avérer sémantiquement et pragmatiquement inadaptée. Ainsi, *les Invalides* (célèbre monument parisien abritant le Musée des Armées) peut être rendu par *Dom Invalidov* mot à mot « Maison des Invalides », ce qui est une traduction linguistiquement acceptable. Mais elle risque d'être décevante sur le plan pragmatique, puisque dans l'esprit d'un touriste russe, elle va faire penser à un grand centre d'accueil pour handicapés ou pour mutilés de guerre, donc à un établissement qui n'aurait *a priori* que très peu d'intérêt touristique.

Notre ouvrage de 2007 sur le thème russe<sup>136</sup>, basé sur notre expérience d'enseignement de la traduction russe, cherchait à expliquer de façon scientifique, systématique et concise, mais dans le même temps abordable, les mécanismes de la traduction. Il présente les principaux phénomènes de langue liés à la traduction. Les objectifs pédagogiques étaient les suivants :

- montrer les démarches optimales dans la traduction ;
- indiquer les principales difficultés et les moyens de les résoudre ;
- attirer l'attention des apprenants sur des aspects inattendus de la traduction, voire sur certains paradoxes.

Notre méthode privilégiait les faits concrets de la langue usuelle en s'appuyant sur des extraits de textes authentiques, tirés principalement d'articles de presse et qui reflètent la langue d'aujourd'hui dans ses divers registres (interviews, publicité, humour, etc.). On y ajoutait cependant quelques textes de type « littéraire », dans la mesure où ce genre de textes est souvent proposé à certains concours et examens.

Nous insistions sur les rapports complexes entre forme, sens et situation. Le traducteur doit transmettre le sens (autrement dit, le contenu) du message de telle sorte que le destinataire puisse immédiatement associer le message à la réalité qui est derrière la phrase ou le texte traduits, c'est-à-dire à la situation concrète visée par le message, en tenant compte du contexte. D'où la nécessité de tenir compte des facteurs suivants :

- l'importance de la situation décrite et celle du sens : ces deux aspects priment sur la forme ;
- le non-respect du sens va souvent de pair avec l'impossibilité de décrire la situation adéquate ;
- tel sens, appliqué à telle situation, est souvent lié à telle ou telle formulation typique, « naturelle » du point de vue du russe, et consacrée par l'usage discursif de la langue cible ;
- le sens doit être extrait du texte français avant d'être re-construit en russe.

Expliquer le phénomène de la traduction à des apprenants, dont la plupart n'ont jamais suivi un cours de linguistique théorique, n'est pas chose aisée.

La difficulté de la tâche et la logique de la démarche explicative adoptée nous ont parfois amenés à faire des affirmations qui paraîtraient discutables dans un débat entre spécialistes en traductologie. Si, en commentant le tableau qui résume les différentes façons (dont certaines sont inacceptables) de traduire en russe la consigne *Peinture fraîche* (p. 12), nous indiquons au lecteur le fait que « le sens peut être modifié dans une bonne traduction », nous sous-entendons *le sens littéral*, car il s'agit de mettre en garde l'apprenant dès le début contre le danger de la traduction littérale, qui serait peu adaptée à la situation décrite, du type

---

<sup>136</sup> *VOT! Votre thème russe : Ce qu'il faut savoir pour le réussir*. Paris : Ellipses, 2007, 192 p. [en collaboration avec Ch. Hénault]

*Svežaja kraska* (ce qu'on appelle *bukvalizm* dans la tradition traductologique russe)<sup>137</sup>. En effet, l'une des bonnes traductions (*Ostorožno, okrašeno*) s'écarte du sens littéral de *Peinture fraîche* et induit une modification dans la représentation de la situation par le discours russe (« Attention, c'est peint »). L'exemple peut paraître trop simple ou trop réducteur (puisque c'est une formule stéréotypée), mais on est au début d'un long parcours qui a pour but de faire comprendre aux apprenants les grandes lignes du phénomène traductionnel. Il s'agit notamment de souligner l'importance du sens pragmatique (celui qui vise en particulier la réalité décrite, la situation et qui doit déclencher chez le destinataire du message un certain type de réaction).

Nous montrons ensuite (1<sup>re</sup> partie, chap. 2) qu'une traduction réussie est souvent celle où le traducteur présente les rapports décrits dans la phrase d'origine d'une façon plus élémentaire, pour ainsi dire « basique », en se basant sur des reformulations qui correspondraient de façon plus directe au sens profond de la séquence en question et aux rapports réels décrits<sup>138</sup>. En le faisant, il cherche à analyser ce qui est dit pour voir ce qu'il y a derrière les mots et les constructions, c'est-à-dire les éléments de la réalité : les objets, leurs propriétés, les relations, les actions et les états. Le français et le russe diffèrent dans ce domaine : dans certains cas, c'est en russe que la construction typique « colle » le plus à la réalité. C'est pourquoi, en dehors des contextes « primaires » pour telle correspondance de traduction<sup>139</sup>, on a intérêt à se baser non sur la phrase française telle quelle, mais sur sa reformulation plus « directe » en français pour faciliter le passage vers le russe : paradoxalement, avant de traduire du français en russe, on « traduit du français en français »<sup>140</sup>.

Le principe de la décomposition-recomposition du sens (1<sup>re</sup> partie, chap. 5) est illustré par la traduction en russe des phrases françaises *L'avion quitte l'aéroport dans une heure* et *Dans les supermarchés, les yaourts Danone côtoient les laitages locaux*. Nous cherchons à

<sup>137</sup> Il aurait fallu certes tout un développement sur la notion de sens. Notamment, on aurait pu faire la distinction, en utilisant les concepts de G. Frege, entre la dénotation (*Bedeutung*) et la signification (*Sinn*). Mais on ne peut pas, hélas, aller à ce type de développement théorique dans un ouvrage à vocation didactique. Cependant, dans les chapitres suivants de la 1<sup>re</sup> partie, nous revenons sur le problème du sens lorsque c'est pédagogiquement justifié : notamment, dans le chap. 5, nous utilisons les éléments de l'analyse sémique.

<sup>138</sup> Ce principe est proche de ce que certains spécialistes appellent l'orthonymie (voir Chevalier J.-Cl., Delpont M.-F., *Problèmes linguistiques de la traduction : L'horlogerie de saint Jérôme*. P. : L'Harmattan, 1995. L'orthonymie est une notion élaborée à partir de l'analyse de traductions de textes littéraires français en langues romanes (espagnol, italien), et l'application de ce concept à la traduction du français vers le russe peut paraître discutable. Cela mériterait un débat théorique, tout comme le statut exact de l'orthonymie. Mais sur le plan pratique (notre expérience de l'enseignement du thème russe), le principe décrit s'avère efficace.

<sup>139</sup> La notion de contexte primaire, qui nous semble pédagogiquement importante, est expliquée dans notre ouvrage p. 16. Un contexte primaire est celui qui vérifie la correspondance de base suggérée par un dictionnaire ou une grammaire cf. *perdre son argent* → *terjat' / poterjat' den'gi*. Mais un contexte comme *Les arbres perdent leurs feuilles* ne sera pas « primaire », ce qui nécessite une re-construction de la phrase française (« Les feuilles tombent des arbres »), pour aboutir à une traduction russe réussie.

<sup>140</sup> C'est d'ailleurs ce que l'on apprend à faire dans les écoles d'interprétariat. Certes, cette question est très complexe, comme le montre R. Ladmiral (« Le *salto mortale* de la déverbalisation », - *Meta*, Vol. 50, N° 2, 2005, p. 473-487) : s'il se produit un processus de *déverbalisation* entre le texte original qui n'est « déjà plus » là et sa traduction qui n'est « pas encore », le concept de déverbalisation fait problème : le sens ne saurait exister sans un *support* – dont la nature reste à définir ; en attendant les acquis scientifiques à venir d'une *traductologie inductive*, relevant des sciences cognitives, il y aura lieu de penser les processus de la traduction dans les termes d'une *traductologie productive*.

montrer notamment que dans quelques contextes typiques, le russe s'intéresse, à la différence du français, à « ce qui se passe » plutôt qu'à « ce qui est / se trouve » : par conséquent, il préfère souvent un verbe de sens plein, « dynamique », à un verbe abstrait, « statique ».

Concernant le difficile problème du choix de la bonne variante de traduction (1<sup>re</sup> partie, chap. 2), nous indiquons que, face à la richesse des variantes qu'offre parfois le russe pour rendre telle phrase française, les différences se situent à quatre niveaux :

- niveau notionnel ;
- niveau stylistique ;
- niveau pragmatique ;
- niveau communicatif.

La meilleure variante est souvent a) la plus précise du point de vue notionnel, la moins ambiguë ; b) pas trop marquée du point de vue stylistique ; c) pragmatiquement non exclusive ; d) la plus adaptée à la situation du point de vue communicatif.

Par ailleurs, un bon traducteur doit tenir compte de la modification nécessaire de la construction lexico-syntaxique de départ<sup>141</sup>.

Dans le chap. 9 (1<sup>re</sup> partie), nous nous attachons à décrire les changements qui ne sont pas strictement imposés par le système grammatical ou lexical du russe, même s'ils sont quelquefois le prolongement des règles de grammaire. On peut qualifier ces changements de « problématiques » : en effet, ils ne paraissent pas nécessaires à première vue mais, en fait, ils sont souvent indispensables pour faire une bonne traduction. On pourrait les considérer aussi comme « modifications de traducteur », car elles sont souvent tributaires de la compétence du traducteur, de ses goûts, de ses préférences. Mais elles ne sont pas arbitraires dans la mesure où elles découlent de la logique profonde de la langue source et de celle de la langue cible, des contextes culturels respectifs, compte tenu du sens du texte traduit :

- tendances correspondant à ce qu'on appelle l'« esprit de la langue », l'usage établi : celles-ci entraînent des modifications que nous appellerons, de façon certes conventionnelle, stylistiques ; la plupart des modifications de ce type concernent le choix du lexique, mais la grammaire peut y être impliquée (il est souvent difficile de séparer lexique et grammaire) ;
- modifications liées à la phraséologie, c'est-à-dire aux éléments dits idiomatiques d'une langue : locutions figées, proverbes ;
- modifications qu'on peut définir comme compensatoires : elles sont dues principalement à tout ce qui est considéré comme spécifique à telle civilisation, ainsi qu'à différents éléments réputés intraduisibles.

Nous insistons sur le fait que la frontière entre une locution « libre » et une expression idiomatique n'est pas toujours bien nette. On parle souvent à ce propos de sens figuré, mais le terme est un peu flou. Cependant, on voit la différence, concernant une même séquence *il ne faut pas exagérer*, entre ces trois contextes, issus du discours quotidien :

---

<sup>141</sup> A. Soljénitsyne, au cours d'une rencontre avec les traducteurs français de ses livres, a vivement critiqué qu'une phrase du type *Ty vzjal knigu ? – Vzjal* ait été traduite *Tu as pris le livre? - Je l'ai pris*. La réponse comptait quatre mots alors qu'en russe, il n'y en avait qu'un. José Johannet, l'un des traducteurs, a expliqué qu'en français, on ne pouvait faire autrement. Soljénitsyne s'est alors exclamé: « Mais comment peut-on écrire dans une langue pareille! » (*Le phénomène Soljénitsyne*, François-Xavier de Guibert, Paris, 2010, p. 270).

1. Locution française « libre »	2. Locution française quasi idiomatique, « semi-libre »	3. Expression française idiomatique
<i>Quand on parle de ses problèmes, il ne faut pas [les] exagérer.</i>	<i>Je n'ai qu'un petit rhume. Alors, pas de médicaments. Il ne faut pas exagérer.</i>	<i>Elle a oublié de faire signer les papiers. Il ne faut pas / fam. Il faut pas / Faut pas exagérer !</i>
1. Traduction russe « directe »	2. Traduction en fonction du sens, par locution russe « libre » ou locution quasi idiomatique	3. Traduction en fonction du sens, par locution russe quasi idiomatique ou locution idiomatique
<i>Kogda govoriš' o svoix problemax, ne nužno [ix] preuveličivat'.</i>	<i>U menja vsego liš lëgkaja prostuda. Značit, ne nado lekarstv. Obojduš' bez nix.</i>	<i>Ona zabyla odat' bumagi na podpis'. Èto už sliškom ! / Kakoe bezobrazie !</i>

Chacun des chapitres de la 1<sup>re</sup> partie est accompagné d'exercices (dont certains s'inspirent du principe de jeu pédagogique), destinés à stimuler différents types de compétence linguistique des étudiants, afin de les préparer à aborder la pratique de la traduction.

Mais la traduction reste un domaine redoutable : le risque encouru était de donner aux lecteurs l'impression que nos explications et conseils étaient des règles absolues qu'il suffirait d'appliquer mécaniquement. Un exemple récent montre bien le problème : une étudiante de M1, qui a utilisé ce manuel, m'a demandé lequel des équivalents russes de la préposition française *pour* (dont nous parlons dans le chap. 4 de la 1<sup>re</sup> partie) pouvait être utilisé pour traduire la phrase *Il l'a quittée **pour** une autre femme*. Je lui dit que *radi* était possible (*On ostavil / brosil eë radi drugoj ženščiny*), mais que c'était un peu artificiel ou livresque : une meilleure traduction, plus naturelle, serait *On ušël ot neë k drugoj ženščine* mot à mot « Il est parti de chez elle vers une autre femme ». Or, comme cette construction n'était pas mentionnée dans le chapitre correspondant, l'étudiante était déçue. J'ai dû lui expliquer que la traductologie ne se limitait pas à cataloguer les « équivalents » de traduction<sup>142</sup>.

C'est pourquoi l'ouvrage était conçu, dans son ensemble, dans un esprit différent : comme une ouverture sur la problématique de la traduction.

La 2<sup>e</sup> partie de l'ouvrage (« Entraînement ») vise l'application pratique des règles et des principes abordés dans la 1<sup>re</sup> partie.

Dans mon article récent sur la traduction du terme russe *publičnyj* « public »<sup>143</sup>, je note que ce dernier pose problème par rapport à son quasi-équivalent français *public* : en effet, *publičnyj* – *public* entrent dans un réseau complexe de termes relatifs à l'État et à la société,

<sup>142</sup> En relation avec l'équivalent de traduction *pour (que)* - *čtoby*, un exemple amusant montre la complexité du problème. Si on veut rendre en français la blague russe *V čëm raznica meždu molodym xolostjakom i starym xolostjakom ? Molodoj xolostjak ubiraet komnatu, čtoby prigrasit' ženščinu. A staryj xolostjak priglašæet ženščinu, čtoby ta ubrala komnatu*, on aura du mal à appliquer cette correspondance dans le premier cas : *Quelle est la différence entre un jeune célibataire et un vieux célibataire ? Un jeune célibataire range sa chambre avant d'inviter une femme, alors qu'un vieux célibataire invite une femme pour que celle-ci range sa chambre*. La symétrie syntaxique parfaite du texte russe est en partie rompue en français.

<sup>143</sup> « Le terme russe *публичный* *publičnyj* par rapport à son quasi-équivalent français *public* : problèmes de traduction », 2010. Article sous presse (éd. de l'Université de Laval, Québec).

un réseau susceptible d'évoluer en raison des changements socio-politiques. Cet adjectif russe a *grosso modo* les mêmes significations que le mot français *public*. Tout comme ce dernier, le terme russe peut avoir deux sens principaux : 1° l'ouverture, l'accessibilité (à tous ou à un nombre indéterminé de personnes) ; 2° l'appartenance (au sens large) à une collectivité et, notamment, à l'État. La correspondance fonctionne surtout lorsque le terme renvoie à l'idée d'ouverture, d'accessibilité (à tous ou à un nombre indéterminé de personnes). On peut considérer ces cas comme contextes « primaires ».

Mais la correspondance « directe » ne se vérifie pas toujours dans les textes russes, en particulier lorsque le terme *public* est employé au sens d'appartenance à une collectivité sociale, à l'exception toutefois de la langue juridique récente et de la langue politique qui connaissent ces dernières années une extension importante de l'emploi de *publičnyj*. *Publičnyj* est en concurrence avec d'autres termes russe d'origine slave comme *otkrytyj*, *obščedostupnyj*, *obščij*, *obščestvennyj*, *gosudarstvennyj*. Le problème est classique, mais ce phénomène reste peu étudié sur le plan linguistique. On sait qu'un concept abstrait est très souvent rendu en russe par un doublet : le russe possède un mot d'origine occidentale (par exemple, *situacija* 'situation') et un mot d'origine slave (cf. *položenie* 'situation' – mais ce terme a aussi d'autres sens), les deux sont usuels, mais ne fonctionnent pas toujours de la même façon.

Je décris ensuite le fonctionnement de *publičnyj* dans les textes récents du point de vue de sa traduction en français : les difficultés sont nombreuses et un traducteur peut s'attendre à des surprises. Ainsi, la séquence *publičnye meroprijatija* dans un document s'agissant de l'organisation de salons, d'expositions, d'un forum, d'une foire, d'un festival – ce qui pourrait être désigné en français par *événements*, ou *manifestations* tout court, mais difficilement par *manifestations publiques* : dans ce cas, *publičnye* n'a pas besoin d'être traduit, car le caractère public de ces manifestations va de soi (je cherche ensuite à expliquer cette redondance apparente de la séquence russe).

## Quatrième partie

## INTÉGRER LES ÉLÉMENTS EXPLIQUANT DES FAITS DE LANGUES DANS LE DISCOURS DIDACTIQUE

À l'origine d'une réflexion plus systématique sur l'explication linguo-didactique, je situe mes observations et expériences pédagogiques faites en Russie, dans le supérieur, entre 1983 et 1990 : enseignement du français langue étrangère, ensuite du latin et de l'allemand langue étrangère, enseignement des disciplines linguistiques (introduction à la linguistique générale, théorie de la traduction, etc.). Ces observations ont été complétées par l'analyse des problèmes récurrents auxquels étaient confrontés mes étudiants russes lors des stages pédagogiques qu'ils devaient effectuer dans le secondaire.

Par ailleurs, je commençais à m'interroger sur les possibilités de présenter les savoirs linguistiques « lourds » de façon à les rendre accessibles et attrayants pour les apprenants. Un jour, en 1989, j'ai été frappé par le fait que le mot latin *lūdus* 'jeu, distraction, amusement' avait aussi le sens de 'école',<sup>144</sup> et que l'enseignant pouvait s'appeler *lūdīmagister* « maître du jeu ». Depuis ce jour-là, cette représentation de « redéfinition ludique du savoir linguistique » m'accompagne dans mes questionnements linguo-didactiques et dans mes projets scientifiques.

Ensuite, la réflexion a été poursuivie sur la base de mes expériences pédagogiques en France, à partir de 1993, ainsi que sur la base des données de mes recherches. Ma réflexion s'est nourrie notamment des idées et des concepts puisés au contact des chercheurs du Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques (Université Paris 7, UMR CNRS 7597), en particulier sous l'impulsion des idées du Pr. Sylvain Auroux qui a été mon directeur de recherche (dans le cadre d'un DEA) et dont j'ai eu l'honneur de traduire en russe certains travaux<sup>145</sup>. Ce qui m'a surtout marqué à l'époque, c'était l'idée de la diversité des savoirs linguistiques, l'existence d'un savoir épilinguistique et la relativité de la notion de « scientificité » en sciences du langage.<sup>146</sup>

---

<sup>144</sup> Ce sens du mot latin est dû sans doute à l'influence sémantique du grec où le terme *skholê* (> lat. *schola* > fr. *école*) exprimait d'abord l'idée de loisir (rendue en latin par *ludus*), puis celle d'activité intellectuelle faite à loisir, avant le prendre le sens d' 'école' et d' 'étude, école philosophique'.

<sup>145</sup> *Textes choisis: Histoire des idées linguistiques, épistémologie : Istorija. Èpistemologija. Jazyk*, par Sylvain Auroux. (Histoire. Épistémologie. Langue), traduit du français [en collaboration avec G. Alekseeva, E. Velmezova, N. Germanova, B. Narumov]. Moskva : Progress, 2000. – 407 p.

Par ailleurs, je tiens à souligner que ma réflexion linguistique s'est considérablement enrichie suite à mes autres expériences de traduction des travaux de linguistes français : Lucien Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale : Osnovy strukturnogo sintaksisa*. Moskva: Progress, 1988 (en collaboration avec B. Narumov, I. Boguslavskij, L. Luxt). - 654 p. ; Bernard Pottier, *La Typologie: Tipologija*. – In : *Novoe v zarubežnoj lingvistike*. T. XXV, Moskva: Progress, 1989, pp. 187-205.

<sup>146</sup> Cf. S. Auroux, « Histoire des sciences et entropie des systèmes scientifiques : les horizons de rétrospection ». – *Archives et Documents de la SHESL* (Paris), 1986, 7, pp. 1-26 ; son Introduction à l'ouvrage collectif *Histoire des idées linguistiques*. - T. 1 (*La naissance des métalangages en Orient et en Occident*), Liège : Mardaga, 1989, ainsi que ses autres publications. Les discussions avec S. Auroux, ses idées (et celles des autres membres du Laboratoire) m'ont incité à l'époque à faire un petit article *La diversité des langues et la diversité des discours sur le langage* (publié dans *MSH Informations*, 1994, Vol. 71, pp. 21-24), dans lequel j'essayais de comprendre les différences entre les traditions linguistiques française et russe dans l'approche des faits de langue.

Enfin, j'ai la chance d'enseigner la linguistique à l'Université Paris Ouest Nanterre, qui est un « ouvroir » extraordinaire pour des expériences pédagogiques de toutes sortes. En raison de la grande diversité de notre public étudiant (selon les critères tels que la langue maternelle de chaque étudiant, son niveau académique et son niveau culturel, ses besoins et ses difficultés, ses attentes par rapport aux formations proposées, son projet professionnel) et suite à la mise en place de nouvelles formations et de nouveaux enseignements, je me sens constamment stimulé par des situations pédagogiques inattendues qui m'obligent à me remettre en question et à inventer des modèles explicatifs efficaces et inédits<sup>147</sup>.

### 1. Les particularités et les difficultés d'une langue : expliquer ou ne pas expliquer ?

En 1991-1992, j'ai réuni et analysé différents éléments qui permettaient de théoriser le problème de l'explication linguo-didactique dans l'enseignement des langues étrangères, notamment du français (FLE), de l'anglais, de l'allemand, de l'espagnol, du russe langue étrangère, dans une série d'articles publiés en russe :

- principe de l'explication des faits grammaticaux : existe-t-il des phénomènes grammaticaux inexplicables ? comment peut-on les traiter en classe de langue ?<sup>148</sup>
- explication du genre grammatical « immotivé » du substantif dans l'enseignement des principales langues européennes (français, anglais, espagnol, allemand), en comparaison avec le russe<sup>149</sup> ;

---

<sup>147</sup> Voici un exemple récent. Dans mon cours de grammaire russe de 2<sup>e</sup> année, j'accueille des étudiants venus d'autres pays européens (dans le cadre de programmes d'échange du type Erasmus). Un jour, j'expliquais le fonctionnement de l'aspect verbal à l'impératif à un groupe d'étudiants francophones ; y assistaient également trois étudiantes allemandes. Le choix de l'aspect verbal à l'impératif est une question délicate, car la négation impose l'imperfectif (ce qui peut être justifié : si le locuteur ne veut pas que le destinataire accomplisse l'action, il n'envisage pas du tout le résultat de cette action). Mais ce principe n'est pas suivi lorsqu'il s'agit des actions non contrôlées, telles que 'tomber, faire une chute'. Dans ce cas, on utilisera le perfectif *upast'* : ainsi, quand il y a du verglas, on dira en effet *Smotri ne upadi !* 'Fais attention à ne pas tomber'. Comme cette partie de la règle « passe » mal, j'ai expliqué, comme d'habitude, que dans ce contexte de mise en garde, le locuteur considère que la chute peut arriver indépendamment de la volonté du destinataire, et qu'il est obligé d'envisager le résultat de l'action de 'tomber' (certes, résultat non souhaitable) tout en « interdisant » au destinataire de faire cette action. Hélas, je voyais que mes étudiantes allemandes avaient des difficultés à comprendre cette explication en français et qu'elles se sentaient frustrées et désavantagées par rapport à leurs camarades francophones qui avaient tout compris. J'ai décidé alors de mobiliser mes connaissances de l'allemand pour inventer une formule *ad hoc* un peu maladroite, mais qui jouait sur les mots liés à la racine allemande *fall-* 'tomber, chute' (d'où 'cas', 'accident', etc.) : *Falls du fällst – Unfall ! Auf keinen Fall will ich dieses Ergebnis für dich !* 'Au cas où tu tombes – accident ! Je ne veux en aucun cas ce résultat pour toi !' Les germanophones ont ri, l'ambiance s'est détendue, la compréhension était rétablie. Évidemment, le problème est qu'on ne trouve pas toujours une solution pédagogique immédiate dans ce genre de situation. Cela m'a incité à réfléchir comment je pourrais, à l'avenir, affiner mes modèles explicatifs à l'intention de cette nouvelle catégorie d'étudiants (ni francophones, ni russophones).

<sup>148</sup> *Neob"jasnimoe v russkoj grammatike – ob"jasnjat' ili ne ob"jasnjat' ?* (Faut-il expliquer l'inexplicable dans la grammaire russe ?) – *Russkij jazyk za rubežom*, 1992, N2, pp. 61-65.

<sup>149</sup> *Čto-to vrode zametki o grammatičeskom rode* (Autour du genre grammatical). - *Inostrannye jazyki v škole*, 1991, N 4, pp. 109-110.

*Est' li rodstvenniki u grammatičeskogo roda ?* (Le genre grammatical a-t-il des parents ?). - *Inostrannye jazyki v škole*, 1991, N 6, pp. 93-96.

*Eščë raz o tajnax grammatičeskogo roda* (Encore une fois vers les mystères du genre grammatical). - *Inostrannye jazyki v škole*, 1992, N 2, pp. 71-75.

*I voznikajut problemy raznogo roda...* (Et voilà que surgissent des problèmes de genre différent...).

- explication du phénomène textuel<sup>150</sup> ;
- explication des noms propres en classe de langue<sup>151</sup> ;
- explication des faits de langue en rapport avec des éléments de civilisation<sup>152</sup>.

Je constatais que, dans la pratique de l'enseignement des langues, il y avait des interdits dans l'explication des faits grammaticaux et d'autres aspects de la langue : le principe qui prédominait était « Il n'y a rien à expliquer, il suffit de répéter plusieurs fois, de placer le phénomène dans différents contextes typiques pour le faire apprendre ». Ce principe n'était pas toujours opérant ni justifié. Une explication peut être à la fois « scientifique » (basée sur les données obtenues par différents linguistes à différentes époques) et didactiquement efficace, si elle contribue à déclencher chez l'apprenant des représentations qui lui facilitent la compréhension de tel phénomène de la langue étudiée et la mémorisation de telle structure, de telle difficulté grammaticale ou lexicale. Mais le rapport entre le scientifique et le didactique est loin d'être simple.

Ainsi, je montre qu'un discours didactique sur le genre grammatical réputé immotivé peut paraître impossible ou trop complexe à mettre en place en classe de langue, mais qu'il peut comporter des éléments à la fois « savants » et « ludiques » qui permettront aux apprenants de saisir la spécificité de chaque langue et de s'approprier ce phénomène. Si les noms des métaux sont souvent neutres en russe (*železo, zoloto, srebro*), en latin (*ferrum, aurum, argentum*) et en allemand (*das Eisen, das Gold, das Silber*)<sup>153</sup>, c'est une trace d'un système ancien (propre au proto-indoeuropéen) qui opposait le genre animé (actif) au genre inanimé (inactif). Ce dernier serait à l'origine du genre neutre.

L'opposition qui s'établit en russe entre *mjaso* 'viande', neutre (substance inactive, ce qui est mangé) et *plot* 'chair', féminin (substance active, corps vivant d'un humain ou d'un animal) est très caractéristique de ce point de vue.

Le rapport entre russe *plamja* 'feu, flamme'<sup>154</sup>, neutre et *ogon*', masculin y ressemble à première vue (feu conçu comme substance inactive *versus* feu conçu comme substance active) et rappelle l'opposition, qu'on postule pour l'indo-européen commun, entre \**peh<sub>2</sub>ur*, neutre (d'où all. *das Feuer*) et \**h<sub>x</sub>g<sup>w</sup>nis*, masculin (d'où proto-slave \**ognis*, lat. *ignis*), le premier dénotant le feu comme une substance inactive, le second, comme une substance

- *Inostrannye jazyki v škole*, 1992, N 6, pp. 93-95.

<sup>150</sup> *Tekst i ego texnika* (Le texte et ses techniques). - *Inostrannye jazyki v škole*, 1992, N 4, pp. 69-77.

<sup>151</sup> *O francuzskix imenax* (Les noms propres en français). - *Inostrannye jazyki v škole*, 1991, N 5, pp. 43-45.

*Francuzskie imena : Magija i obrazy* (La magie et les images des noms propres en français). - *Inostrannye jazyki v škole*, 1991, N 6, pp. 52-55.

*Sud'by francuzskix imën* (Les destinées des noms français). - *Inostrannye jazyki v škole*, 1992, N 1, pp. 45-59.

<sup>152</sup> *Francuzy : nacional'nyj xarakter, simvoly, jazyk*. (Les français : l'identité nationale, les symboles, la langue). - *Inostrannye jazyki v škole*, 1992, N 2, pp. 29-36.

<sup>153</sup> Quant aux noms de métaux non neutres, ils sont souvent d'origine plus récente, cf. russe *bronz*, all. *die Bronze* (féminins) : ils remontent au nom de la ville de *Brundisium* (aujourd'hui *Brindisi* en Italie). Les mots français correspondants sont masculins, car le neutre du latin donnait lieu au masculin dans l'histoire du français, sauf quelques exceptions.

<sup>154</sup> Non apparenté, en dépit des apparences, au fr. *flamme*, du lat. *flamma* < \**flags-ma*, lié à une racine i.eu. \**bhelg-* 'briller' (cf. lat. *fulgur* > fr. *foudre*). En revanche, le proto-slave \**polmy* / \**polmen-* serait lié à un i.eu. \**pel-* / \**pol-* 'brûler'.



active. Mais c'est bien plus complexe en diachronie : en vieux slave, *plamen'* était masculin', alors que le vieux russe *polomja* (rare) était neutre<sup>155</sup>.

Même sans entrer dans les faits de linguistique historique, un enseignant peut jouer aussi sur le fait que des lexèmes constituent des micro-systèmes qu'on peut exploiter avec un peu d'imagination. Comment faire retenir aux apprenants que les noms des saisons sont féminins en russe (*zima, vesna, osen'*), sauf *leto* 'été' ? Pour *zima, vesna*, la désinence indique clairement le genre, et *osen'* s'y rattache. Mais *leto* constitue un cas à part : en effet, ce mot peut englober les quatre saisons, car il signifie aussi 'an' dans certaines constructions comme *5 let, mnogo let* '5 ans, plusieurs années'. En effet, l'été avait pour le slave une importance particulière : les Slaves anciens comptaient les années écoulées en tenant compte des étés. D'une certaine façon, c'est analogue au micro-système de l'allemand, où tous les noms des saisons sont masculins (*der Winter, der Frühling, der Sommer, der Herbst*) ; à noter toutefois que le printemps peut être désigné par un autre nom, neutre, qui est formé sur *das Jahr* 'an' (neutre) : *das Frühjahr*<sup>156</sup>.

Certes, je constate aujourd'hui, avec un peu de recul, que certaines affirmations de mes articles de 1991-1992 pourraient être précisées ou complétées. Ainsi, en expliquant le système du genre grammatical des noms des astres dans les principales langues européennes et dans certaines autres langues (cf. lat. *sōl*, fr. *soleil* - masculins, all. *Sonne* et arabe *šams* - féminins, mais russe *solnce* - neutre), on devrait spécifier que le neutre du russe *solnce* se justifie plus facilement par sa dérivation historique, car tous les noms russes en *-ce* (diminutifs en diachronie et/ou en synchronie) sont neutres<sup>157</sup>. En effet, *solnce* remonte à un slave commun \**сѣльнѣ* (neutre)<sup>158</sup>, de \**sulnīko-* / \**sulniko-*, issu de l'i.-eu. \**seh<sub>a</sub>ul* (génitif \**sh<sub>a</sub>uens*), avec une extension par suffixe diminutif \*-*ik-* / \*-*ik-* ("petit soleil"), ce qui est analogue à l'origine du fr. *soleil* : ce dernier ne vient pas du latin *sōl* 'soleil', mais de sa forme diminutive en latin vulgaire (*soliculus*, masculin).

Mais trop d'explication tue l'explication. Il faut savoir doser et compléter l'explication pure par des instants de détente et des moments de jeu. Dans cette perspective, j'ai voulu aller encore plus loin pour m'intéresser à l'utilisation d'éléments « informels », ludiques permettant de « dédramatiser » la complexité de certains phénomènes linguistiques généraux et celle de la plupart des faits grammaticaux et lexicaux dans chaque langue. Par exemple, la notion de textualité est extrêmement importante mais très difficile à faire passer en classe de langue si on se limite aux définitions formelles et à un discours académique. J'ai cherché à l'expliquer par le biais d'une histoire drôle en montrant que l'ajout, la suppression ou le

<sup>155</sup> Cf. bulg. *plamen* 'feu', pol. *plomien* masculins. En slave commun, \**plamy* / \**plamen-* (masc.). Mais les noms sl. com. en suffixe *-\*men-* étaient majoritairement neutres (A. Meillet, *Le slave commun*, P., 1934, p. 349). Le russe *plamja* est dû à la fois au v. sl. *plamen'* et au v. russe *polomja*, et il semble suivre le genre neutre des noms tels que *vremja* 'temps'. Quoiqu'il en soit, l'opposition *plamja / ogon'* est aussi, en partie, sémantique : elle permet d'expliquer pourquoi on dit *razžeč' ogon' v peči, čtoby svarit' obed* 'faire du feu dans le poêle pour préparer le repas' et non *razžeč' plamja ...* ; en revanche, on dira *plamja požara* plutôt que *ogon' požara* si on parle du feu considéré comme objet extérieur qu'on observe et/ou dont on décrit les propriétés telles que la lumière (*Ploščad' byla osveščena plamenem požara* 'La place était éclairée par les flammes de l'incendie').

<sup>156</sup> Ce qui renvoie à la tradition germanique ancienne de compter les années en tenant compte des printemps. D'ailleurs, all. *Jahr*, angl. *year* sont apparentés au mot slave ancien *jara* 'printemps'.

<sup>157</sup> Je remercie le Prof. Jean Breuillard de cette remarque faite en 1993 (communication personnelle).

<sup>158</sup> Dans les autres langues slaves : vieux slave *slūnice*, ukr. *sonce*, pol. *stońce*, tchèque *slunce*, bulg. *slānce*, serbo-cr. *sūnce*, slovène *slōnce*, slovaque *slnce*, sorabe *styńco*.

déplacement d'un élément modifiait le sens de ce micro-texte et se répercutait sur l'effet comique<sup>159</sup>.

Je montrais par ailleurs l'intérêt des noms propres qui constituent une mine inépuisable de ressources pédagogiques : un enseignant de russe, d'allemand, d'anglais ou de français langue étrangère peut s'en inspirer pour mettre en place une série d'activités ludiques visant à expliquer et à illustrer plusieurs phénomènes complexes de la langue. Ainsi, la forme russe du nom *Rome* est *Rim*. Cette difficulté peut être commentée afin de la faire retenir aux apprenants : l'anagramme de *Rim* en russe est le mot *mir* 'monde ; paix', rapport poétique qui rappelle le projet universaliste de l'Empire romain et l'idée de *Pax romana* (à la fois « paix romaine » et « monde romain »).

Déjà à l'époque, l'importance des éléments poétiques et ludiques pour un enseignement efficace d'une langue étrangère me paraissait évidente. Dans un premier temps, l'utilisation des jeux de langues a été abordée sur l'exemple de l'enseignement de l'allemand langue étrangère<sup>160</sup>.

Cet aspect de ma réflexion sur les possibilités d'une présentation informelle (ludique) de faits phonétiques, orthographiques, grammaticaux et lexicaux sera développé plus tard pour l'enseignement du russe, sous l'influence de mes expériences pédagogiques en France (d'abord dans le secondaire, ensuite dans le supérieur : INALCO et Université de Paris 10 Nanterre) et grâce à l'impulsion de certains de mes collègues de l'Université de Paris 10 Nanterre, auxquels je suis infiniment reconnaissant<sup>161</sup>.

En 2008, j'ai repris le problème de l'explication linguo-didactique dans un article<sup>162</sup> consacré à une grande difficulté du russe qu'un apprenant étranger rencontre inévitablement dans le système orthographo-phonétique. En effet, la lettre Г [g] est prononcée dans certains cas (génitif des pronoms *on, ono, tot, to* : *ego, togo*, ainsi que les désinences des adjectifs masculins-neutres au génitif singulier *-ogo, -ego*) comme [v]<sup>163</sup>.

Après un aperçu détaillé des différents modèles explicatifs (explication à partir de la prononciation fricative de Г ; explication à partir de la diptongaison, explication à partir de l'affinité articulatoire et acoustique de [g], [ɣ] et [w], explication à partir de l'influence du génitif des adjectifs possessifs), je proposais des analogies avec d'autres langues européennes, notamment avec les faits analogues des langues germaniques.

En effet, allemand *Sorge* 'souci' correspond bien à anglais *sorrow*, du moyen-anglais *sorge / sorwe*, vieil-anglais *sorg / sorh* ; cf. aussi all. *Zwerg* 'nain' et angl. *dwarf*, du vieil-angl. *dweorg / dweorh* ; all. *lachen* 'rire' et angl. *laugh* prononcé [la:f], alors que jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle *gh* était une fricative vélaire proche du [x] russe, cf. moyen-anglais *laughen* [lauxən]. En danois, l'ancien *g / gh*, consonne vélaire fricative [ɣ], devient [w] noté *v* après

<sup>159</sup> *Deux puces sortent d'un cinéma. Il pleut. Il y en a une qui dit à l'autre : « On rentre à pied ou on prend un chien ? »* Ce micro-texte français est traduit (plus exactement, transposé dans différentes langues (russe, anglais), ensuite manipulé dans tous les sens, avec des commentaires.

<sup>160</sup> *Sprachspielereien im Deutschunterricht* (Jeux de langage en classe d'allemand) - *Inostrannyje jazyki v škole* (Revue de pédagogie des langues vivantes), 1992, N 1, pp. 96-98.

<sup>161</sup> Je pense en particulier au cours de grammaire russe du Professeur Yves Hamant, élaboré dans le cadre d'un enseignement du russe à distance sur le web, dont il existe une version papier (Hamant Y., *Mémento grammatical*, Nanterre, U. Paris X, Département des études slaves, 2007

<sup>162</sup> « Pour un *Dictionnaire explicatif des difficultés du russe* : Dans EGO, TOGO, pourquoi écrit-on un Г prononcé [v] ? » – In : (R. Roudet, Ch. Zaremba, eds), *Questions de linguistique slave. Études offertes à M. Guiraud-Weber*, Aix en Provence : PUP, 2008, pp. 261-278.

<sup>163</sup> Je remercie J. Breuillard de m'avoir signalé qu'un phénomène similaire existait en kachoube.

voyelles postérieures, cf. *skov* ‘forêt’ en regard du vieil-islandais *skogr*, suédois *skog* ; *lyve* ‘mentir’ en regard du vieil-islandais *ljuga*, suédois *ljuga*, allemand *lügen*.

Mais un phénomène analogue existait dans l’iranien du groupe sud-ouest, notamment en moyen persan (pahlavi), en position après voyelle. Dans les langues finno-ougriennes, une proto-consonne \*k en position intervocalique s’est transformée, sauf en finnois et en saami, en [ɣ], ensuite dans certaines langues (hongrois, mordve) en [w] ou en [v]. Cf. finnois *joki*, estonien *jõgi*, khanty *joχan*, mordve *jov* ‘rivière’.

Par ailleurs, la relative proximité entre [g] et [w] s’est manifestée dans l’histoire du français qui connaît, à sa propre façon, la confusion entre [w] ~ [v] ~ [g]. À partir du V<sup>e</sup> siècle, la consonne [w], ayant existé en latin et devenue [v] en latin vulgaire, fut réintroduite sous l’influence du francique, mais elle était articulée en [gw].

Dans les emprunts au germanique, le [w] germanique s’est transformé d’abord en [gw] noté *gu*, ensuite en [g] noté aujourd’hui *gu* ou simplement *g*, ou, bien plus rarement il a donné lieu à [v]. Ainsi, le mot francique *werra* ‘querelle’ (cf. anglais *war* ‘guerre’) a donné *guerra* [gwerra] en italien et *guerre* en français, le francique *want* ‘moufle, mitaine’ a abouti au français *gant*, alors que le verbe *garder* est issu de *wardôn* ‘regarder vers ; prendre soin de’. Mais l’inverse s’est produit aussi, car le verbe anglais *to wait* ‘attendre’ vient de l’ancien français *gaitier* / *gaitier* (> français *guetter*), verbe issu lui-même du germanique francique *wahôn* ‘faire le guet’.

Ce genre d’étude pose inévitablement un problème épistémologique : la force explicative des analogies phonétiques partielles avec d’autres langues n’est peut-être pas suffisante s’agissant d’un épiphénomène qui marque un domaine structurel bien délimité du russe. Néanmoins, les faits du russe sont révélateurs des tendances typologiques universelles concernant le rapport « phénomènes linguistiques centraux / phénomènes marginaux » : selon (Uspenskij, Živov 1997 : 61), c’est le système pronominal qui est souvent lié à toutes sortes d’« anomalies » phonétiques dans les langues du monde.

Par ailleurs, la question qui se pose est de savoir ce qu’on doit entendre par explication. Bien sûr, il ne peut pas s’agir d’une explication banale basée sur un élémentaire rapport de cause à effet (« Un fait B est la cause du fait A »). L’explication linguistique, telle que nous l’envisageons dans une perspective linguo-didactique est bien moins absolue :

« Tel fait A de la langue étudiée peut être justifié, avec un certain degré de plausibilité, par un fait B, compte tenu de faits C, D, E (etc.) annexes, tous ces faits étant considérés en synchronie et en diachronie du point de vue du système de la langue en question, et compte tenu le cas échéant de faits partiellement analogues observés dans d’autres langues (apparentées ou pas) ».

Dans le même temps, j’émettais l’idée d’un dictionnaire explicatif des difficultés du russe. Ce type de démarche explicative doit faire appel à trois critères :

- prise en compte de l’histoire de la langue, de son évolution et de ses états antérieurs (c’est-à-dire de sa diachronie) ;
- comparaison systématique avec le français et avec certaines autres langues bien connues ou moins bien connues, en vue de découvrir des analogies éclairantes et stimulantes ;
- mise en lumière d’une certaine logique souvent « cachée » qui est celle du russe dans l’organisation et le fonctionnement de tel ou tel fait de langue.

## **2. Présenter le système du russe à un apprenant francophone en expliquant le fonctionnement de la langue russe**

À partir de 1998, j’ai travaillé à la création de quatre modules d’enseignement du russe pour débutants : « Russe Grands débutants I » (semestres 1 et 2), « Russe Grands débutants II » (semestres 1 et 2). Cet enseignement était en partie issu d’un cours initialement

proposé aux étudiants inscrits en « Russe Grands débutants » à l'UFR de Langues (cours qui se faisait en présentiel).

Plus tard, ces modules ont été retravaillés et complétés pour être destinés aux étudiants inscrits à distance, dans le cadre du service Teledix – Comete de l'Université Paris 10 : « Russe Grands débutants » (semestres 1 et 2), « Russe Non spécialistes niveau 1 » (semestres 1 et 2).

En 2002-2006, ces cours ont été repensés, restructurés et enrichis par de nouveaux éléments pédagogiques, pour être médiatisés et mis en ligne<sup>164</sup>. Mais sa version papier destinée à Teledix continuait à être utilisée.

L'enseignement en question a été proposé pendant plusieurs années, et il est toujours reconduit, avec quelques modifications et améliorations, à l'intention de nos étudiants non spécialistes (venant de toutes les UFR de l'U. Paris Ouest) qui font du russe en présentiel.

Cette expérience m'a amené à réfléchir aux principes pédagogiques d'un enseignement efficace pour grands débutants qui paraissait de prime abord fort problématique : comment faire découvrir à des étudiants grands débutants une langue réputée difficile, à système graphique particulier, à morphologie complexe ? Par quoi commencer ? Dans quelle logique de progression continuer ? Comment présenter les traits originaux du russe pour qu'ils soient facilement accessibles ? Comment sélectionner les faits de langue tout en restant dans une logique de progression prudente ?

Il ne suffisait pas de faire apprendre aux étudiants un certain nombre de règles, il importait de leur expliquer le fonctionnement du russe.

Les explications élaborées pour ce cours répondaient aux questions les plus fréquentes que les étudiants pourraient se poser en travaillant à l'aide de notre méthode. Elles devaient les aider à comprendre la logique profonde du russe dans le fonctionnement de tel ou tel fait de langue. Certaines de ces explications étaient originales et pouvaient être différentes de celles proposées dans les grammaires et les manuels de russe. L'efficacité pédagogique était notre critère principal.

Au terme de leur apprentissage, les étudiants devaient maîtriser le vocabulaire de base, ainsi que connaître l'essentiel de la grammaire russe, notamment la déclinaison des substantifs, adjectifs et pronoms au singulier et pluriel, la conjugaison des verbes aux trois temps (présent, passé, futur), le système de l'aspect verbal, les principes de l'organisation de la phrase. Une fois les modèles grammaticaux de base et le lexique assimilés, les apprenants devaient être capables de combiner et de modifier légèrement certains exemples pour les adapter à différents types de situations, en se contrôlant d'après les tableaux du photocopié et les explications de grammaire.

Le cours s'adressait aux vrais débutants mais aussi à ceux qui avaient déjà commencé l'étude de russe tout seuls et voulaient revoir, consolider, compléter et remettre en ordre les connaissances acquises (« faux débutants »)<sup>165</sup>.

Je suis parti des principes suivants :

- pour apprendre une langue étrangère, il faut comprendre l'organisation de cette langue, sa logique profonde ;
- la langue russe est assez différente du français, mais la difficulté du russe ne doit pas être exagérée ;

---

<sup>164</sup> Cette version médiatisée peut être consultée sur <https://esm-comete.u-paris10.fr>. La suite de ces enseignements (« Russe Non spécialistes niveau 2 », « Russe Non spécialistes niveau 3 ») a été élaborée par mes collègues : Yves Hamant et Graham Roberts.

<sup>165</sup> Quant aux étudiants qui ont suivi un enseignement de russe au collège ou au lycée, ils ont souvent besoin, - même s'ils ont atteint un bon niveau, - d'une synthèse des connaissances et d'une mise en pratique de leurs connaissances. Cette méthode leur permettait de revoir de façon nouvelle et pratique les notions fondamentales de grammaire dans lesquelles ils s'embrouillent parfois.

- on propose une initiation réflexive au russe, ce qui veut dire que l'étude du russe doit s'accompagner d'une réflexion sur les faits lexicaux et grammaticaux appris ;
- il faut que l'intelligence soutienne constamment l'effort nécessaire de la mémoire, et qu'elle guide la pratique : il est plus facile de retenir et de mettre en pratique ce qu'on a bien compris ;
- sans entraînement, les mots et la grammaire qu'on a appris sont plus encombrants qu'utiles ; avec peu de connaissances bien choisies et bien assimilées on peut dire beaucoup de choses en russe et comprendre des textes simples en russe si l'on s'est exercé peu à peu à tirer tout le parti possible de ce qu'on sait ;
- les notions grammaticales et lexicales nouvelles, étrangères à la langue française, sont étudiées par étapes, progressivement ; une même question est parfois reprise et rappelée sous diverses formes dans différentes leçons ;
- des rapprochements d'ordre étymologique avec le français et les autres principales langues européennes étaient donnés à titre d'information complémentaire ; ils visent à aider l'apprenant à mémoriser les mots russes étudiés, mais il faut les aborder avec prudence : le sens du mot russe en question peut être assez éloigné de celui de son « cousin » français, anglais (ou allemand, latin, espagnol, italien, etc.) ;
- d'autres rapprochements (non historiques, basés sur des ressemblances relatives de formes) étaient utilisés comme simples repères mnémotechniques pour mieux retenir certains mots russes.

Le travail individuel sur les textes russes et les dialogues proposés dans cette méthode avaient une importance toute particulière pour l'apprentissage : malgré leur relative simplicité, les textes reflétaient, dans une logique de progression prudente, les principaux traits du système du russe et les particularités du discours russe d'aujourd'hui, en rapport avec certains traits de la civilisation russe contemporaine. Les mots et les modèles grammaticaux les plus importants revenaient plusieurs fois d'un texte à l'autre. Beaucoup des phrases étaient des formules usuelles utilisables dans une conversation réelle.

En particulier, pour un travail efficace sur ces textes et dialogues, je recommandais aux apprenants :

- de chercher à en comprendre le sens exact, de ne pas se contenter d'approximations ;
- d'analyser chaque phrase, chaque paragraphe avec patience et méthode ; de ne passer au paragraphe suivant que lorsqu'on était sûr d'avoir bien compris le précédent et après avoir identifié la forme grammaticale de chaque mot ;
- d'observer attentivement les mots, leur forme et leurs variations grammaticales, ainsi que les constructions syntaxiques ;
- de rétablir l'infinitif de chaque verbe lorsqu'on rencontrait une forme conjuguée, ainsi que de rétablir le nominatif (singulier et pluriel) de chaque forme nominale (substantif, adjectif) ou pronominale ;
- de savoir regrouper les phrases de diverses leçons se rapportant à un thème, de s'entraîner aux transformations simples (du singulier au pluriel, du présent au passé, etc.) au fur et à mesure qu'on progressait dans l'étude de la langue, pour que les matériaux étudiés soient bien assimilés ;
- à partir des éléments appris, de s'exercer progressivement à faire des phrases simples mais cohérentes et correctes, puis de s'efforcer peu à peu à acquérir de l'habileté à faire des phrases plus complexes.

Le cours de « Russe Non spécialistes niveau 1 » se basait sur des principes similaires, mais il visait une compétence linguistique d'un niveau plus élevé, sur la base de faits de langue plus complexes.

Les résultats de ces enseignements étaient positifs pour une grande partie des étudiants, et ils nous ont conforté dans nos convictions pédagogiques tout en nous obligeant à moduler et à adapter certains choix en fonction de la pratique, en renonçant par exemple à un discours linguistique trop technique (accessible à des étudiants spécialistes, mais inabordable pour des non-spécialistes). Dans plusieurs cas, je me demandais si mon explication de linguiste ne pouvait pas être étayée ou remplacée par une explication plus « vivante », moins dogmatique, plus adaptée à la perception d'un francophone non spécialiste.

Tout ce travail pédagogique, effectué avec le soutien et l'encouragement de mes collègues du Département d'études slaves de l'Université Paris Ouest, m'a fourni de nombreux éléments qui ont servi à la préparation d'un ouvrage publié en 2001<sup>166</sup>.

Cet ouvrage devait s'inscrire dans le concept de la collection *Parlons ...* des éditions L'Harmattan, et nous voulions, mon co-auteur (Michel Chicouène) et moi, exploiter ce concept au maximum, mais nous avions envie d'aller un peu plus loin, sur le plan scientifique et pédagogique, par rapport aux ouvrages déjà parus dans cette collection et par rapport aux ouvrages existants qui décrivaient le russe. L'idée était de proposer une présentation simple (mais non simpliste) et équilibrée du russe à tous ceux qui désiraient s'initier à la pratique du russe, en situant le russe, l'une des langues les plus importantes pour la communication dans le monde moderne, dans les traditions culturelles et dans la vie quotidienne des Russes d'aujourd'hui.

L'ouvrage s'adressait en même temps à ceux qui souhaitent explorer la structure complexe et étrange d'une langue originale, très élaborée, avec des possibilités d'expression extrêmement riches, précises et subtiles. Il s'agissait donc d'offrir aux lecteurs une description rigoureuse et raisonnée, voire critique et inhabituelle, de cette langue qui est, dans la famille des langues indo-européennes, un spécimen à la fois particulièrement typique et insolite, passionnant pour un esprit curieux, une langue raffinée et très élaborée, dont la valeur pédagogique peut être comparée à celle du latin et du grec.

La 1<sup>re</sup> partie de cet ouvrage est une initiation progressive et précise à l'écriture du russe, puis un panorama de sa grammaire et de son lexique.

D'abord, sur la base d'un petit nombre d'exemples de mots qui sont plus ou moins bien connus pour un francophone (*da, koulak, Gulag*), nous examinons les traits fondamentaux de leur phonétique.

Concernant le système graphique du russe, nous avons cherché à montrer que le russe a un système assez simple, économe et extrêmement rigoureux, à la différence de celui du français (complexe et désordonné). Cependant, cette simplicité n'exclut pas qu'un apprenant francophone ait des difficultés, et elle nécessite souvent des explications<sup>167</sup>.

---

<sup>166</sup> *Parlons russe : Une nouvelle approche* (en collaboration avec M. Chicouène). P. : L'Harmattan, 2001. – 333 p.

<sup>167</sup> Ainsi, le procédé syllabique de l'emploi de l'alphabet russe n'est pas facile à comprendre, car il est en contradiction flagrante avec le principe général du système graphique français qui est basé sur le procédé analytique de l'emploi des lettres (procédé symbolisé par le fameux B + A → BA). Le principe du système russe est syllabique : chacun des cinq phonèmes vocaliques du russe (/u/ /a/, /o/ /e/ /i/) s'écrit de deux façons différentes, car on dispose de deux lettres pour écrire la même voyelle. L'une de ces lettres s'emploie quand la consonne qui précède est dure ; l'autre, quand c'est une consonne molle. Cependant, ce principe syllabique du système russe correspond *grosso modo* à un trait du système français qui a l'air d'une anomalie marginale. Si on écrit par exemple la lettre G au début d'une syllabe, il n'est pas possible de savoir quelle consonne elle représente avant d'avoir vu comment sera écrite la voyelle suivante (cf. *gant, gué* versus *gens, geai, agile*). Cette analogie relative rend le système russe moins opaque du point de vue d'un apprenant francophone.

Ensuite, on entre peu à peu dans la grammaire du russe. Les notions grammaticales telles que la déclinaison (concernant les noms, les adjectifs, les pronoms et les numératifs) sont introduites de façon à ne pas effrayer les francophones débutants.

À maintes occasions, nous cherchons à montrer le caractère relativement cohérent du système russe, mais la cohérence n'est pas évidente si elle n'est pas suffisamment expliquée ou justifiée. Par exemple, les pronoms russes constituent un système à deux axes (p. 131) : on trouve une série axiale des indéfinis-interrogatifs et une série correspondante des démonstratifs. Dans la première série, on reconnaît la racine *qu-* → *к-* des interrogatifs du latin (*quis ? quid ? quod ?*) dont le français a hérité dans les pronoms *qui, que, quoi, quand, comment, combien*. Cette racine apparaît en russe sous la forme *k-* (*kto* 'qui', ou avec transformation en sonore *g* (*gde* 'où'), ou bien avec mutation en chuintante dans *čto* 'que, quoi', *čej* 'à qui, de qui'. Elle se trouve pourvue de divers suffixes signifiant la possession, le lieu, le temps, etc. La série des démonstratifs qui commencent par la racine *t-* (cf. latin *talīs*, fr. *tel*) est parallèle à celle des indéfinis-interrogatifs : *takoj* 'tel' correspond à *kakoj* 'quel', *togda* 'alors' correspond à *kogda* 'quand', *tuda* 'vers là' correspond à *kuda* 'vers où'.

Autre exemple de cohérence révélée et expliquée : les noms des jours de la semaine (p. 138) forment, en dépit des apparences un peu chaotiques, un système logique (et différent du système français où 5 noms de jours évoquent la mythologie romaine), lorsqu'on sait que *nedelja* 'semaine' désignait primitivement le dimanche, qui est désigné en russe moderne par *voskresen'e* (« jour de la résurrection »). Le lundi, *ponedel'nik*, est le jour qui suit le dimanche, premier jour de la semaine de travail. Mardi est donc *vtornik*, le « deuxième » ; jeudi est *četverg*, le « quatrième », vendredi est *pjatnica*, le « cinquième ». Mercredi correspond dans ce système au « milieu », *sreda* (lié à *seredina* 'milieu'), et samedi *subbota* (jour du « sabbat ») termine la semaine<sup>168</sup> :

0	<i>voskresen'e</i>				
1	<i>ponedel'nik</i>				
2	<i>vtornik</i>	x	<i>sreda</i>	4	<i>četverg</i>
				5	<i>pjatnica</i>
				+	<i>subbota</i>

L'aperçu du vocabulaire russe, proposé à la fin de la 1<sup>re</sup> partie, est une occasion d'attirer l'attention de l'apprenant sur un autre aspect systémique du lexique russe, dans la mesure où la dérivation lexicale y est très développée. Cependant, l'approche de la dérivation ne doit pas être mécanique, et il faut tenir compte du sens : ainsi, une formation originellement diminutive peut perdre son sens initial pour n'avoir plus qu'une valeur différenciatrice, cf. *ruka* 'main' → *ručka* 'petite main, menotte' et 'poignée'. On trouve une analogie dans le français : des *menottes* ne sont pas toujours des petites mains, une *manette* n'est pas exactement une petite main.

La 2<sup>e</sup> partie est consacrée à la pratique de la langue en liaison avec la civilisation et les coutumes russes. Les formules et les exemples de cette partie constituent l'application de ce qui a été décrit et analysé dans la première partie de l'ouvrage. On propose à l'apprenant des phrases de communication courante qui peuvent lui donner une base de formules simples bien

<sup>168</sup> Comme le montre de façon convaincante Ju. Stepanov dans *Konstanty : Slovar' russkoj kul'tury*, Moskva : JaRK, 1997, pp. 398-400, le système russe est un « mixte » de deux principes anciens du décompte des jours (système « rétrospectif » et système « prospectif »), et il est issu de la superposition de ces deux principes différents.

appries, des formules qui lui serviraient en quelque sorte de tremplin pour s'élancer dans la pratique courante de la langue.

Nous partions de l'idée qu'une langue est indissociable de la société qui la pratique, de ses traditions et de ses traits originaux. Ce n'était cependant pas un guide de conversation pour les touristes, encore moins une introduction systématique à la culture russe, sujet immense et impossible à traiter dans le cadre de cet ouvrage. Contraints de faire des choix (toujours douloureux), nous avons privilégié les sujets relativement peu connus (sur lesquels les Russes eux-mêmes ont parfois des connaissances très superficielles), mais dont l'importance pour la compréhension de la culture russe est à notre avis toute particulière, tels que par exemple l'orthodoxie ou la question des prénoms et des noms de famille. Par conséquent, certains sujets de grand intérêt sur lesquels il existe une documentation abondante et accessible, comme par exemple la littérature russe, n'ont pas été traités.

Ces éléments de langue et de civilisation ont été présentés dans une logique de progression. On partait des faits de langue simples pour s'ouvrir peu à peu sur des questions de civilisation, en trois étapes:

- d'abord, les formules usuelles de la communication quotidienne, accompagnées de quelques remarques permettant de se rendre compte de l'originalité du monde linguistique russe (*Communiquer en russe*, §§ 1-15);
- ensuite, des thèmes de conversation plus complexes qui, étant davantage ancrés dans la vie russe, nécessitent des commentaires de civilisation plus développés (*Communiquer et vivre en Russie*, §§ 16-25) ;
- enfin, quelques traits essentiels, typiques de la civilisation russe, qui contribuent à comprendre un peu mieux cette civilisation passionnante et contradictoire, située entre le passé et la modernité (*Aborder la civilisation russe : le pays et le peuple*, §§ 26-42).

Concernant certains mots importants pour la vie et la culture russes, nous donnions parfois de brèves explications de caractère historique et étymologique. Ainsi, pour *Zdravstvujte!* (littéralement *Soyez en bonne santé!*), nous précisions qu'il s'agissait de l'impératif du verbe *zdravstvovat'* 'être en bonne santé, prospérer' qui est apparenté au substantif *zdorov'e* 'santé' et à l'adjectif *zdorovyj* 'sain, en bonne santé'. Nous mettions cette information en rapport avec la formule traditionnelle que l'on prononce en levant son verre à table : *Vaše zdorov'e!* 'À votre santé', avant de faire remarquer à l'apprenant qu'en français, il existait un lien historique analogue entre *Salut!* et les mots apparentés à *salut* exprimant l'idée de « santé », tels que *sauf* (comme dans *sain et sauf*), *salubre*, *salubrité*.

Quant à la formule de remerciement la plus courante, qui est *Spasibo* 'Merci', nous estimions important d'expliquer que ce mot venait de l'expression ancienne *Spasi (tebja / vas) Bog!* 'Que Dieu (te / vous) sauve !' Dans la mesure où cette idée pouvait paraître bizarre à un francophone, nous notions qu'on observe presque la même chose en français : *Merci* est historiquement lié aux idées de « grâce, faveur que l'on accorde à quelqu'un en l'épargnant », « pitié » (cf. l'expression *Dieu merci* au sens de *par la miséricorde divine*). Cela est assez proche de l'idée d'« être sauvé, épargné » à laquelle est lié le russe *Spasibo*. Il en est de même dans d'autres langues européennes où *Merci* et *grâce* se confondent (italien *Grazie*, espagnol *Gracias*).

Par ailleurs, au-delà de faits isolés, nous avons cherché à faire ressortir un réseau de relations complexes, à montrer aux apprenants que les faits de langue décrits s'inscrivaient dans un système conceptuel. Dans cette perspective, il ne suffisait pas d'informer le lecteur que pour répondre à un *spasibo*, les Russes disent souvent *požalujsta!* 'je vous en / t'en prie'. Il fallait lui indiquer que cette formule était liée au verbe *žalovat' / požalovat'* qui signifie littéralement 'gratifier, offrir et être bienveillant à l'égard de quelqu'un' et qui est curieusement lié à *žalovat'sja* 'se plaindre' ainsi qu'apparenté à *žalet'* 'plaindre qqn, avoir de



la pitié pour qqn', *žaloba* 'plainte, doléance'. De cette façon, nous montrions le côté en partie systémique du phénomène : la politesse russe tourne en effet autour de l'idée de « grâce, pitié », idée que l'on avait constatée pour *spasibo*.

L'explication de certains mots usuels visait à faciliter au lecteur sa mémorisation tout en stimulant sa curiosité, ses capacités de réflexion heuristique et son sens d'observation linguistique, en passant quelquefois par l'humour. Ainsi, pour le mot *kartofel* 'pomme de terre', nous signalions non seulement qu'il était emprunté à l'allemand *Kartoffel* 'pomme de terre', mais qu'il était apparenté, de façon assez surprenante, aux mots français *truffe*, *tartiflette* et même au nom propre *Tartuffe*.

Concernant le mot *obed* 'déjeuner', nous indiquions qu'il était lié à *eda* 'repas, nourriture' mais aussi à *ob"edat'sja* 'manger trop, se gaver', et qu'il était formé historiquement de la même façon que le mot français *obèse*, qui vient du latin *ob-edere* 'manger tout autour, ronger'. On disait en plaisantant que le *obed* russe pouvait être tellement appétissant et copieux que l'on devenait, à force de manger avec gourmandise, *obèse* !

Nous avons également décrit quelques traits typiques de l'usage langagier russe, parmi lesquels les particules (les mots discursifs) jouent un rôle important. L'un des mots les plus intéressants est *avos* qui signifie quelque chose comme 'peut-être, en espérant la bienveillance du destin et sans trop réfléchir'. Ce mot est souvent considéré comme typiquement russe, à la fois fataliste, irrationnel et exprimant une sorte d'insouciance téméraire. Ainsi, en parlant d'un malheur imminent qu'ils voudraient empêcher de se produire, les Russes diront : *Avos', pronesët!* (*J'espère pouvoir y échapper!*). Il existe d'ailleurs une expression bien caractéristique : *delat' čto-libo na avos'* 'faire quelque chose au hasard, sans préparation ni calcul, en espérant un coup de chance'. Mais les Russes sont assez réalistes, puisqu'ils disent, dans un sens plutôt négatif : *nadejat'sja na russkoe avos'* 'fonder ses espoirs sur le fameux « avos' » russe, sous-entendu : 'avec un résultat déplorable'. Cela explique un dérivé amusant né à l'époque soviétique : *avos'ka*, désignant un modeste filet à provisions que l'on glissait dans son sac ou dans sa poche en sortant de la maison dans l'espoir de tomber par miracle sur un magasin ou autre point de vente qui serait approvisionné en pommes de terre, viande, saucisson ou fromage.

Pour appréhender les grands traits de la civilisation, on ne peut surestimer l'importance des noms propres, dont le rôle pédagogique a été souligné dans la 1<sup>re</sup> partie de la présente synthèse (à propos de nos travaux de 1991-1992) : en dépit de leur grand intérêt pour étudier une langue et comprendre sa civilisation, ils sont souvent délaissés par l'enseignement traditionnel ou traités de façon trop superficielle.

Nous montrions, sur l'exemple du prénom russe connu *Vladimir* (dont la variante populaire ancienne *Volodimer* explique le diminutif courant *Volodja*), que l'histoire complexe des noms propres russes mérite d'être connue et expliquée. L'interprétation habituelle de *Vladimir* comme « [Celui qui] gouverne-le-monde » ou « [Celui qui] gouverne-par-la-paix » est inexacte. En réalité, ce prénom serait une adaptation slave du prénom scandinave *Valdamarr* (« Gouverner-grand » qui est analogue au francique *Waldo-mar* (variantes *Valdemare*, *Woldemar*), prénom dont viennent les noms de famille français *Gaudemer*, *Galdemer*. Mais la racine germanique correspondante (cf. francique *waldan* « gouverner », dont descendent les noms français tels que *Walter*, *Gautier*, *Gaultier*, *Gauthier*, *Vautier*) est bien apparentée au mot slave *vladet'*. Quant au second élément (germ. *-mar* 'célèbre, grand'), qui était rapproché à tort du slave *mir* 'paix ; monde', on le reconnaît dans les noms de famille français *Maron*, *Marbaud*, *Marbot*. Cette explication permet aux apprenants de comprendre l'ancienneté des rapports entre le monde slave de l'est et le monde scandinave, ainsi que les liens profonds qui

s'établissent, par le biais de l'héritage germanique, entre la civilisation russe et la civilisation française<sup>169</sup>.

Une place particulière est consacrée aux prénoms diminutifs, à leur formation et au fonctionnement de certaines formes diminutives<sup>170</sup>.

La logique de la démarche explicative m'a amené à proposer, à la fin de l'ouvrage, un bref aperçu de l'alphabet cyrillique ancien et de la langue littéraire ancienne, le vieux slave. En effet, l'origine de l'alphabet russe, comparée à celle de l'alphabet français, permet d'expliquer les nombreuses différences et de révéler les fausses ressemblances. Ainsi, nous signalions que le H [n] cyrillique était historiquement identique au N latin, puisque la différence venait d'une variation graphique de l'ancien N cyrillique, dont la barre initialement diagonale était devenue horizontale plus tard. En revanche, je soulignais que la coïncidence graphique entre le H cyrillique et le H latin était trompeuse : en réalité, le H latin est historiquement lié au И [i] cyrillique, en dépit de la différence entre leurs valeurs phonétiques<sup>171</sup>.

### 3. Prévenir les fautes typiques d'un apprenant en expliquant les principales difficultés d'une langue étrangère

Ma réflexion sur la manière systématique et abordable de présenter les difficultés d'une langue dans les domaines de l'orthographe, de la prononciation, de la grammaire et du vocabulaire a trouvé sa réalisation dans l'ouvrage publié en 2008<sup>172</sup>. Il fallait s'inscrire dans une collection existante (il y avait déjà *Les sept péchés de l'espagnol*, *Les sept péchés de l'anglais* et *Les sept péchés de l'allemand*), mais mon objectif était d'aller plus loin : j'ai cherché en particulier à exploiter au maximum les possibilités du concept éditorial imposé, dans une logique de description pédagogique attrayante mais en même temps cohérente, en évitant, autant que faire se pouvait, raccourcis et approximations<sup>173</sup>.

---

<sup>169</sup> Comme je l'ai dit au début de la présente synthèse, j'ai toujours été impressionné par le rôle des langues germaniques dans l'histoire du russe, notamment par celui de l'allemand qui a longtemps servi d'intermédiaire pour des emprunts au français.

<sup>170</sup> D'une façon bien plus détaillée, ce domaine important de l'onomastique russe a été décrit par J. Breuillard dans son étude « Diminutifs des prénoms russes », - *Slovo*, vol. 30-31, 2004, pp. 177-209.

<sup>171</sup> L'histoire est complexe : les deux caractères remontent au prototype phénicien de la lettre grecque Η « êta » [ē]. En phénicien, la lettre correspondante désignait une consonne évoquant une aspiration. Ce caractère fut repris par l'alphabet grec archaïque pour désigner toute une syllabe composée d'une aspiration et d'un /e/ long : [hē]. L'alphabet grec classique continua à utiliser le caractère Η en retenant la seconde partie de sa valeur phonétique : [ē]. Mais sa prononciation évolua pour devenir [i] en grec byzantin, vers l'époque de la création de l'alphabet cyrillique. C'est pourquoi le cyrillique ancien utilisa la graphie Η pour noter [i] : plus tard, la barre horizontale de Η subit des variations d'écriture et finit par devenir diagonale, ce qui explique la forme du caractère russe И [i]. Quant au Η latin, il remonte (par le biais de l'étrusque) à la variante grecque occidentale de l'alphabet grec archaïque : cette variante avait retenu la seconde partie de sa valeur phonétique initiale [hē], c'est-à-dire [h]. Cela explique la lettre latine Η qui notait à l'origine une aspiration. On voit que ce genre d'explication est loin d'être simple, car il oblige à aller dans le passé éloigné de nos langues et de nos civilisations.

<sup>172</sup> *Les Sept péchés du russe. Guide des erreurs à éviter en phonétique, en grammaire et en vocabulaire en 7 chapitres*, 2008, Paris : Ellipses.

<sup>173</sup> J'ai été, par exemple, gêné par le fait que dans *Les sept péchés de l'allemand* (par F. Ruby, publié en 2004), le péché de *l'envie* (russe *zavist'*) était interprété comme *envie* au sens de 'désir', car le chapitre correspondant s'ouvrait par *Une envie irrésistible de prononcer parfaitement des sonorités*

Le titre de l'ouvrage, en dépit de son côté plaisant, révèle le caractère ardu et presque « diabolique » (et c'est le cas de le dire quand on pense au sens littéral de ce titre) de la tâche : réunir sous un format réduit les nombreux points délicats du russe en mettant le lecteur en garde contre toutes les fautes fréquentes que font les étudiants (en particulier étudiants non spécialistes) qui apprennent le russe ou qui se perfectionnent en russe. Ces fautes fréquentes et tenaces, dont j'ai pu avoir connaissance par mes expériences pédagogiques des 12 années précédentes (et grâce à l'aimable concours de mes collègues de l'Université Paris Ouest qui me renseignent depuis longtemps sur ce sujet qui me passionne), ont été répertoriées et systématisées, avant de procéder à une sélection rigoureuse des faits de langue à décrire. Ce n'était pas chose facile.

En effet, à titre d'exemple, comment faire rentrer l'immense « morceau » que constitue le verbe russe (conjugaisons, temps, formation et emploi des aspects, modes...) dans les 18 pages auxquelles j'avais droit ? La mission me paraissait impossible<sup>174</sup>. À force d'y travailler, un compromis a été trouvé : un compromis que j'espère être un équilibre pédagogique entre la complexité du système russe et les possibilités cognitives d'un francophone russisant non spécialiste. Il s'agissait de guider prudemment l'apprenant en le stimulant de façon constante, et surtout en évitant de le rebuter. Cette démarche s'appuyait en partie sur une série d'explications qui permettaient à un francophone de comprendre et de s'approprier le système russe.

Ainsi, la formation de l'aspect perfectif par préfixation à l'aide d'un préfixe comme *pro-* (cf. *čitat'* 'lire' imperfectif > *pročitat'* perfectif) pouvait être expliquée par l'analogie relative que présente le français avec le rapport existant entre les verbes *mouvoir* et *promouvoir* : le préfixe *pro-* du français (historiquement identique au préfixe *pro-* du russe) ajoute bien à l'expression de l'action de mouvoir l'idée du résultat, de l'accomplissement de cette action. Mais cette analogie ne devait pas faire oublier la différence capitale entre nos deux langues (et qui méritait d'être soulignée), puisque le système verbal français ne connaît pas la catégorie de l'aspect<sup>175</sup>.

Dans la même logique, d'autres cas pouvaient être justifiés en partant du sens « littéral » du préfixe verbal, afin d'être mémorisés plus facilement par l'apprenant, notamment les couples aspectuels classiques tels que *pisat'* 'écrire' imperfectif > *napisat'* perfectif ; *učit'* 'apprendre' imperfectif > *vyučit'* perfectif ; *est'* 'manger' imperfectif > *s'est'* perfectif. En effet, quand on a écrit un texte, le texte écrit est sur le papier. Si l'on apprend bien une leçon, on épuise ce qu'on a à apprendre. Quand on a mangé qqch., on se retrouve avec la chose mangée dans le ventre (cf. un fait similaire en latin : *edere* 'manger' > *comedere* 'manger effectivement, avoir mangé'. Appeler quelqu'un par un nom, c'est « coller » le nom sur celui qui est nommé.

Quant aux difficultés liées à la prononciation (qui sont elles aussi très nombreuses<sup>176</sup>),

*bien allemandes !* Ce genre de banalisation sémantique était à mon avis dommageable ; il fallait respecter l'esprit de la collection et être précis.

<sup>174</sup> C'est pour cette raison que le chapitre 5 consacré au verbe a été intitulé « Péché N°5 : La luxure ». Je parlais de l'idée que plonger dans l'univers des verbes russes, c'était de sombrer dans un abîme à la fois tentant et redoutable, comparable à celui de la luxure dans les représentations traditionnelles.

<sup>175</sup> Certes, des valeurs aspectuelles peuvent être exprimées dans le système français, comme le montrent à juste titre certains spécialistes (voir notamment les travaux de J.-J. Franckel). Mais la question reste délicate : la différence qui existe en français entre le passé composé et l'imparfait n'est pas la même que celle qui caractérise l'opposition entre le perfectif et l'imperfectif du verbe russe. Ignorer cette différence mène à des fautes (que j'indique dans mon ouvrage de 2008, p. 73).

<sup>176</sup> Chapitre 2 intitulé « Péché N 5 : L'envie ». L'idée était de jouer sur le fait qu'un francophone peut envier les Russes qui manient les sons et les accents avec aisance dès leur jeune âge sans fournir un

je me suis attaché à décrire celles qui me paraissaient les plus importantes en insistant sur les faits du système phonétique russe qui pouvaient recevoir une explication « vivante », non dogmatique, adaptée à la perception d'un francophone non spécialiste. Ainsi, il ne suffisait pas de rappeler que les consonnes dures du russe sont « vélarisés » et d'énoncer le phénomène de vélarisation, très important pour une articulation correcte des voyelles moyennes et postérieures (*Le dos de la langue recule vers le fond de la bouche, un peu comme si on voulait prononcer un [o]. La langue au milieu de la bouche est ainsi séparée du palais, refoulée vers l'arrière*).

Il fallait, à mon sens, « faire entendre » cette règle à un francophone en indiquant que la prononciation d'un mot comme *byk* « taureau » pouvait être représentée comme *byk* [b + i + k] = [bík] → ≈ [b°ík°], et que la sonorité du mot russe rappelait un peu le mugissement d'un taureau. J'ajoutais, toujours dans cette perspective d'explication pédagogique « vivante », qu'il ne fallait surtout pas prononcer ce mot à la française, comme *Bic* ou *bique* – sinon on penserait à la chèvre et à la sonorité de son bêlement.

La syntaxe est un domaine immense qui est très difficile à aborder dans ce genre d'ouvrage didactique (chapitre 6 : « Péché N 6 : La paresse<sup>177</sup> »). Quelles difficultés choisir ? Lesquelles parmi ces difficultés sont à commenter et à expliquer ? Je me suis attaché à décrire celles qui posent le plus de problèmes et qui sont mal expliquées dans les ouvrages existants. L'une de ces difficultés est la règle du maintien ou de l'omission du pronom personnel. On sait que dans la communication courante, le pronom personnel peut être parfois omis, dans la mesure où la forme verbale indique clairement la personne, en particulier dans une réponse. Cela concerne surtout les pronoms de la 1<sup>re</sup> et de la 2<sup>e</sup> personnes. Cependant, l'omission n'est pas souhaitable si la réponse est moins lapidaire, c'est-à-dire si elle comporte des éléments autres que le verbe : un complément de manière (adverbe), un COD, etc. Cela suppose en effet une certaine prise de position de la part du locuteur, d'où son besoin de s'affirmer en tant qu'individu, de se positionner par rapport à *toi, vous, lui, elle, eux* (etc.)<sup>178</sup>. Sur le plan pratique, nous ajoutons à cette explication un conseil : pour ne pas se tromper, les apprenants ont intérêt à maintenir le pronom le plus souvent possible : son emploi régulier, même redondant dans tel ou tel cas, « passe » mieux qu'une omission abusive.

Dans les autres chapitres de cet ouvrage, en procédant d'une façon similaire, j'ai cherché à « dédramatiser » les grandes difficultés du russe. Je me rendais compte que cette démarche nécessitait l'élaboration d'un discours didactique non traditionnel et une structuration particulière, « non linéaire » de l'information lexico-grammaticale délivrée à l'apprenant. Je m'inspirais certes du concept des 7 *péchés* existants (déjà édités par « Ellipses » pour les autres langues : l'anglais, l'espagnol, l'allemand), mais je voulais aller bien plus loin en créant notamment des rubriques supplémentaires telles que « Explication, complément d'information qui peuvent vous secourir » (symbolisé par l'image d'une

---

quelconque effort ; or, l'envie est un vilain péché, et un francophone est capable, avec un peu de méthode, de prononcer aussi correctement qu'un russophone !

<sup>177</sup> Le titre était inspiré par un constat fait à la suite de mes expériences pédagogiques : dans la pratique de l'enseignement du russe pour non spécialistes, on a parfois tendance à délaissé la syntaxe en considérant (à tort) que le plus difficile est d'apprendre la morphologie et le vocabulaire et que la maîtrise de la syntaxe s'acquiert « naturellement », en pratiquant la langue. Il n'y aurait donc rien à apprendre et rien à expliquer. On cède de ce fait à une sorte de « paresse ».

<sup>178</sup> Pour cette explication, je m'étais inspiré du modèle stimulant proposé par J. Breuillard et I. Fougeron dans leurs articles « *S ja ili bez ja* », - in : *Russkij jazyk : peresekaja granicy*, Dubna : Universitet Provansa / Meždunarodnyj universitet prirody, obščestva i čeloveka "Dubna", 2001, pp. 42-53 ; « Le pronom *ja* [moi, je] et la construction des relations discursives en russe moderne », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, t. XCVIII, fasc. 1, 2003, pp. 305-335.

ambulance) ou « Prudence ! Danger de confusion ! Risque d'erreur ! » (symbolisé par l'image d'une bombe).

Le grand enjeu était d'arriver à forger une écriture visant à stimuler la curiosité de l'apprenant, ses capacités cognitives et émotionnelles, un style qui trancherait avec la monotonie traditionnelle des manuels de langue. La tâche n'était pas facile, et cet objectif n'a pu être réalisé qu'en partie, notamment dans les petits textes introductifs pour les chapitres.

Ainsi, pour introduire le chapitre 4 « Les cas et les prépositions » (« Péché N 4 : L'Avarice »), l'idée m'est venue de jouer sur le sens littéral des termes grammaticaux *cas accusatif* et *cas datif* (mêmes concepts en russe qui utilise les termes *vinitel'nyj padež*, *datel'nyj padež*)<sup>179</sup>, pour faire un petit texte introductif : *Ayant assimilé les déclinaisons, on a l'impression d'avoir tout donné ! Quoi ? On nous demande encore quelque chose ? Regardez-moi cette grammaire insatiable qui nous observe en prenant un air accusatif... on veut dire accusateur... Eh oui, il faut encore donner, allez, une petite pièce... Un petit effort est en effet nécessaire. Ne soyons pas trop avarés. Le nom d'un des cas les plus importants, le datif – « le cas de la donation » – ne nous enseigne-t-il pas la générosité, même si parfois il se passe lui-même de préposition ?*

De même, dans les exercices d'application, je cherchais à éviter de reproduire le modèle traditionnel des exercices « scolaires » en proposant notamment des exercices ludiques qui font appel à des histoires drôles ou à des situations cocasses (réelles ou inventées par moi *ad hoc* pour illustrer telle difficulté de langue)<sup>180</sup>. Les corrigés des exercices étaient pour moi une occasion d'approfondir mes commentaires et explications sur tel ou tel fait remarquable du russe.

Par ailleurs, j'ai beaucoup réfléchi au statut linguo-didactique de l'exemple (phonétique, grammatical, lexical) qui vient appuyer la règle et son explication : en tant que « fragment de langue objet », un exemple efficace est souvent primordial pour faire comprendre le fonctionnement du phénomène linguistique décrit<sup>181</sup>.

---

<sup>179</sup> Cette idée a été reprise et développée dans mon ouvrage de 2009, voir la 4<sup>e</sup> partie de la présente synthèse.

<sup>180</sup> Par exemple, la différence entre le cas prépositif et le cas locatif était « mise en discours » par le biais de l'exercice ludique suivant :

*Le collaborateur russe d'une agence immobilière française installée en Russie invente un slogan pour inciter des clients à investir dans l'immobilier des stations de montagne en France : Ključ uspexa – v snege francuzskix Al'p ! « La clé de la réussite est dans la neige des Alpes françaises ! » Croyant bien faire, son collègue français remplace v snege par v snegu : Ključ uspexa – v snegu francuzskix Al'p ! Lorsqu'il voit cette variante, le Russe éclate de rire. Expliquez pourquoi.*

La réponse est la suivante : la phrase est grammaticalement correcte mais le sens change : alors que le prépositif *snege* signalait un sens abstrait (*La clé de la réussite réside dans la neige prise en tant qu'attrait principal des stations de montagne, en tant que symbole*), le locatif *snegu* impose une lecture concrète, comique : *La clé de la réussite est enfouie dans la neige !*

<sup>181</sup> Voir à ce propos l'éclairante analyse de Sylvie Archaimbault dans « L'exemple dans les grammaires russes : Un élément du patrimoine linguistique », *Langages*, 166, juin 2007, pp. 100-111.

#### 4. Élaboration d'une grammaire qui dédramatise la langue étrangère et met en discours didactique les explications linguistiques savantes

Dans mon ouvrage de 2009<sup>182</sup>, j'ai voulu aller plus loin (par rapport à celui de 2008), dans cette logique de l'élaboration d'un discours didactique non traditionnel et de modèles explicatifs nouveaux.

Le travail sur ce projet avait été entamé en 2007, mais le stade de réflexion remontait aux années antérieures, car l'idée m'était venue au tout début de mon expérience d'enseignant du russe<sup>183</sup>.

Il s'agit d'une grammaire *récréative* du russe. C'est un ouvrage qui se veut innovant (car à ma connaissance, il n'y avait pas d'équivalent parmi les travaux sur le russe langue étrangère). Cependant, il s'inscrit dans une longue tradition russe, celle des *zanimatel'nye grammatiki* « grammaires récréatives (amusantes) »<sup>184</sup>. Le problème est que ces grammaires ont été conçues pour des russophones afin de les aider à se perfectionner en orthographe, grammaire et stylistique russe, non pour des étrangers russisants. Je ne pouvais donc pas reproduire ce modèle ; il fallait faire quelque chose de complètement différent. L'idée était de créer, pour chaque difficulté grammaticale importante, pour chaque point particulier méritant d'être souligné, une astuce qui puisse provoquer une sorte d'« événement pédagogique », c'est-à-dire qui puisse déclencher chez l'apprenant des représentations qui l'amèneraient à mémoriser et à maîtriser l'élément en question. Certes, la tâche ainsi définie était immense, et cette idée n'a pu être réalisée qu'en partie.

La grande difficulté était, comme dans l'ouvrage de 2008, la sélection des faits de langue à traiter. Le choix que j'ai fait était de prendre les structures grammaticales et les notions de base, indispensables aux francophones russisants débutants (alphabet, orthographe et prononciation, morphologie avec quelques phénomènes de syntaxe), en y ajoutant des éléments de niveau supérieur, qui seraient utiles à des apprenants avancés, voire à des russophones qui désirent comprendre le fonctionnement du russe<sup>185</sup>. Parmi les éléments proposés, je distingue :

---

<sup>182</sup> Publié sous le titre *Zabavno : Apprendre ou réviser la grammaire russe en s'amusant*. P. : Ellipses, 2009, 144 p.

<sup>183</sup> Vers 1991, j'avais fait un projet de *Grammaire récréative du français*, pour les éditions Prosveščenie (Moscou), mais ce projet est resté sans suite, à cause notamment des difficultés financières auxquelles la maison d'éditions était confrontée à l'époque.

<sup>184</sup> Je remercie le Professeur Jean Breuillard (U. Paris IV) d'avoir attiré mon attention sur l'ancienneté de cette tradition (XVIII<sup>e</sup> siècle). Je cite une partie de son courriel : « Le XVIII<sup>e</sup> siècle, qui est un grand siècle de pédagogie, avait inauguré la vulgarisation scientifique de haute qualité, et même en Russie. Vasilij Trediakovskij, dans son "Dialogue sur l'orthographe", fait parler un savant (lui-même) et un "étranger", et de manière détendue, familière ; il y fait même de l'humour. [...] Rien de plus sérieux que la grammaire amusante ; et pourtant, rien n'est plus choquant pour les adeptes de l'esprit de sérieux qui y sentent sourdement une menace, qui y perdent leurs repères. Le traité de Trediakovskij a été un échec éditorial complet : l'opinion n'était pas mûre pour accepter qu'on pût s'amuser en parlant d'orthographe. Ce penseur profond qu'on redécouvre seulement aujourd'hui a été occulté par Lomonosov, dont la grammaire académique offrait toutes les assurances de l'esprit de "sérieux" » .

Parmi les exemples plus récents : A. T. Arsirij, *Materialy po zanimatel'noj grammatike russkogo jazyka*. Moskva : Prosveščenie, 1963 (1<sup>re</sup> partie), 1967 (2<sup>e</sup> partie).

<sup>185</sup> Ce public particulier ne doit pas être négligé : à l'U. Paris Ouest, nous accueillons des étudiants russophones parmi lesquels un certain nombre sont nés en France et/ou qui ont été scolarisés en France : ils maîtrisent plus ou moins bien le russe oral, mais sont souvent faibles en orthographe et ignorent presque tout du système grammatical russe.

- des règles de base ;
- des compléments d'information, des points à souligner ;
- des explications ;
- des remarques, des commentaires ;
- des repères « mnémo-ludiques » visuels ;
- des repères « mnémo-ludiques » auditifs, basés sur une image sonore ;
- des repères « mnémo-ludiques » à la fois visuels et auditifs ;
- des repères « mnémo-ludiques » de type poétique ou littéraire : poèmes, fragments rimés, contes, petits textes amusants ;
- exercices.

Un effort particulier a été fait en ce qui concerne les explications : il fallait inventer des schémas explicatifs non traditionnels, inédits, pour aider les apprenants à comprendre le système russe et le fonctionnement de ce système. Ainsi, le verbe est décrit d'abord du point de vue des principaux types de conjugaison en insistant sur les cas particuliers et difficiles. Les règles sont illustrées par de nombreuses astuces, des éléments pédagogiques de type mnémotechnique : fragments rimés, images et caricatures qui servent de repères mnémotechniques visuels et/ou auditifs, « clins d'œil » qui jouent sur les coïncidences amusantes entre telle règle du russe et tel fait du français<sup>186</sup>.

J'aurais pu m'en tenir là, puisque l'apprenant avait déjà à « digérer » tous ces éléments pédagogiques proposés, éléments qui étaient variés et me paraissaient stimulants. Mais était-ce suffisant ? Non, car il fallait à mon avis élaborer une sorte de synthèse qui revienne de façon ludique sur les difficultés décrites tout en donnant une explication des faits de grammaire, une histoire pour « faire parler » les faits décrits. C'est dans cette perspective que j'ai décidé d'offrir à l'attention du lecteur un conte intitulé *Pourquoi les verbes ne se comportent pas de la même façon*. Le texte est rédigé dans un russe abordable et placé en regard de sa traduction française. L'explication est ainsi intégrée dans l'histoire des « verbes qui se disputent » qui, malgré son apparence distrayante, est basée pour une grande partie sur des éléments de linguistique diachronique « savante » (remontant à un état proto-slave). Ces éléments apparaissent dans les *Commentaires* (p. 139-144)<sup>187</sup>. Cela crée une collision entre le récréatif, l'amusant et le sérieux, mais cette collision est voulue, dans la mesure où elle contribue à créer l'« événement pédagogique » dont j'ai parlé *supra*.

Un principe similaire est appliqué à la règle des consonnes vélaires *K, G, X* (К, Г, Х) qui se combinent avec la lettre voyelle и, pas avec ы. Une fois cette règle énoncée, je la « transpose » en un poème intitulé *Le chat Khomka et la lettre Ы*. Dans les *Commentaires*, je précise que ce poème est une fiction dont le principal but est de faire retenir à l'apprenant la règle des vélaires, mais qu'il comporte une part de vérité historique. En effet, autrefois, la règle était inverse : en vieux russe, КЫ, ГЫ, ХЫ étaient les combinaisons normales, alors que

---

<sup>186</sup> Par exemple, la règle des mutations régulières dans la conjugaison verbale est assez difficile, car l'apprenant doit retenir que dans la 2<sup>e</sup> conjugaison, la mutation ne se fait qu'à la 1<sup>re</sup> personne du singulier. Pour soutenir l'effort de mémorisation, cette particularité est illustrée par l'image de deux « smileys » dont le premier (à mine soucieuse) dit dans une bulle : « La consonne D du verbe *videt'* « voir » mute en Ž seulement à la 1<sup>re</sup> personne du singulier ! ». L'autre (à mine souriante) lui répond : « Mais c'est presque comme en français : *Je vois* ! » On exploite ainsi, de façon ludique, le fait que *je*, le pronom français de la 1<sup>re</sup> personne du singulier, commence par une consonne phonétiquement proche de celle qui remplace D dans le verbe russe signifiant 'voir' à la 1<sup>re</sup> personne du singulier.

<sup>187</sup> Ainsi, pour les verbes du type *znat'* 'savoir', *pisat'* 'écrire', *plakat'* 'pleurer', je note que ces verbes ont (ou avaient autrefois) un suffixe [j] qui marquait le présent : *zna-j-u* < \**zna-j-o-n*, *zna-j-eš'* < \**zna-j-e-ši*, etc. ; *piš-u* < \**pis-j-o-n*, *piš-eš'* < \**pis-j-e-ši*, etc. Cet élément permet au lecteur de mieux comprendre le contenu du conte p. 116-118.

\*КИ, \*ГИ, \*ХИ étaient impossibles, puisque les gutturales subissaient une mutation devant И. Vers le 13<sup>e</sup> siècle, tout bascule : ce qui était impossible devient normal. Ce changement explique certains rapports lexico-grammaticaux du russe moderne, comme *gibnut'* « périr » (de *\*gybnut'*) lié à *gubit'* « faire périr ».

Dans un esprit linguo-didactique analogue, j'aborde la plupart des difficultés grammaticales du russe. À chaque fois, l'objectif est de donner à l'apprenant un maximum d'informations linguistiques et des repères variés pour lui permettre d'assimiler tel fait de langue, sans toutefois surcharger la présentation (qui doit rester claire, pédagogiquement efficace et attrayante ; il faut savoir se limiter, car certaines notions sont si complexes qu'on pourrait les développer à l'infini).

L'autre problème est de savoir où l'on doit s'arrêter dans la démarche de l'exploitation ludique des différentes difficultés grammaticales décrites. Ainsi, en reprenant l'idée esquissée dans mon ouvrage de 2008 (*Les 7 péchés ...*), j'ai voulu commenter les noms russes des cas en les comparant aux noms français (la tradition remonte à la grammaire latine qui s'inspire de la grammaire grecque). En effet, il est utile pour un apprenant de connaître les termes russes correspondants et de comprendre leur sens : le nom de chaque cas est en partie en rapport avec ses fonctions. Pour « faire parler » les noms des cas, j'ai inventé un jeu sous la forme d'énigmes (Sakhno 2009, p. 67). Était-ce suffisant ? On pouvait sans doute aller plus loin, mais il existe des limites imposées par le format éditorial et par d'autres considérations<sup>188</sup>.

Des exercices ludiques (proposés à la fin de chaque partie) reprennent les difficultés traitées et expliquées précédemment ; ils complètent cet essai de mise en discours didactique, dans un esprit récréatif, de tout un appareil linguistique destiné à présenter l'essentiel du système grammatical russe.

Je tiens à préciser que pour moi, la réalisation de cet ouvrage était liée non seulement à un travail considérable de conception et d'écriture, mais aussi à un très gros travail technique de mise en forme et de mise en page, en particulier en tout ce qui concerne les éléments illustratifs et les images (sans lesquels un ouvrage de ce type n'aurait pas de sens) : il fallait tout faire soi-même<sup>189</sup>. Cela présentait des avantages (je pouvais réaliser mes idées

---

<sup>188</sup> Par exemple, il aurait été tentant de jouer sur le sens étymologique du terme russe *roditel'nyj* 'génitif' et du fr. *génitif*, en rappelant au lecteur le sens de l'adjectif fr. ancien *génitif* 'relatif à la génération, à la procréation', du latin *genitivus* (même sens) < lat. *gignere* 'engendrer', en indiquant (ne serait-ce dans les *Commentaires* à la fin du livre) qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, on disait en français *les génitifs* au sens de 'testicules', ce qui rappelle le terme français *génitoires* (vieilli et/ou ironique), de même sens. Il était hors de question d'exploiter ce rapprochement dans un ouvrage qui se voulait ludique, mais qui devait respecter un certain cadre dicté par les traditions académiques. Mais dans d'autres cas, la réponse n'était pas aussi claire. Ainsi, j'avoue que j'avais hésité à mettre page 93 le fade poème mnémotechnique (que j'ai composé moi-même, sans aucune prétention à la vraie poésie, au même titre que tous les autres poèmes pédagogiques de l'ouvrage), dont le seul but était de faire apprendre la déclinaison de l'adjectif, à partir des séquences *russkaja pesnja* 'la chanson russe' (féminin), *russkij prostor* 'l'espace russe' (masculin), *russkoe slovo* 'la parole russe' (neutre). Au fait, me disais-je, ce texte ne véhicule-t-il pas des accents un peu nationalistes, ainsi que des lieux communs, des clichés que je trouve souvent énervants (*l'immensité de l'espace russe, l'incomparable beauté de la langue russe et sa richesse*, etc.) ? J'ai finalement décidé de le proposer aux lecteurs, mais j'ai encore des doutes.

<sup>189</sup> En partie, c'était déjà le cas pour mon ouvrage de 2008 et celui de 2006 (publiés chez Ellipses). La maison d'édition ne se charge que de contrôler de façon superficielle les fichiers (en format pdf) fournis par l'auteur et de les envoyer à l'imprimeur ; aucune relecture systématique n'est assurée par l'éditeur : pour la relecture, l'auteur doit solliciter des relecteurs bénévoles. Pour les images, l'éditeur fournit un catalogue de 300 000 entrées environ, dans lequel l'auteur cherche les images qu'il veut



comme je l'entendais), mais aussi des inconvénients : la lourdeur de ce travail technique et la nécessité de modifier et de re-modifier certains éléments pour des raisons de mise en page ont parfois entraîné des imperfections dont je me rends compte maintenant<sup>190</sup>.

## CONCLUSION : BILAN ET PERSPECTIVES

Les pages précédentes ont été écrites pour tenter d'éclairer le lecteur sur l'ensemble de mes travaux et lui livrer quelques clefs pour comprendre leur généalogie intellectuelle et biographique.

Ce travail de recherche et d'écriture s'inscrit dans une pratique d'enseignement, de direction de recherches et de mise en œuvre de projets universitaires (enseignement du russe pour non spécialistes, enseignement des langues à distance). Dans le cadre de ma collaboration avec les centres de recherches de l'Université Paris Ouest Nanterre (MoDyCo, Centre de Recherches pluridisciplinaires multilingues), j'ai pu travailler sur des sujets linguistiques en rapport avec la didactique, en particulier sur des problèmes de sémantique, mais aussi sur des concepts de sciences politiques, en complétant les analyses de mes collègues par un éclairage linguistique, dans un esprit pluridisciplinaire (approche que j'espère poursuivre).

Cette recherche s'est articulée autour de plusieurs axes qui sont complémentaires. Une observation, qui m'a souvent guidé et motivé, se dégage de l'ensemble de mes travaux menés dans les domaines indiqués : le langage est le siège de multiples « tensions » qu'il faut relever et décrire, « tensions » qui se laissent définir en termes d'oppositions ou antinomies<sup>191</sup>. Ces oppositions sont les suivantes :

- la synchronie (faits de langue envisagés à tel moment de l'existence d'une langue) *versus* la diachronie (faits de langue envisagés dans leur évolution) ;
- la forme linguistique *versus* le sens linguistique ;
- la structure linguistique *versus* le fonctionnement de la structure linguistique ;

---

utiliser, mais certaines images doivent être modifiées (avant d'être insérées) ou fabriquées par l'auteur lui-même.

<sup>190</sup> Ainsi, la caricature p. 83, qui attire l'attention sur deux désinences différentes pour le masculin au génitif pluriel (-OV ou -EJ), comportait initialement l'exemple *Deti xorošo znajut privyčki svoix otcov* 'Les enfants connaissent bien les habitudes de leurs pères'. La phrase était trop longue et ne rentrait pas dans le cadre. Je l'ai modifiée en *Deti xorošo znajut svoix otcov* 'Les enfants connaissent bien leurs pères', où la forme *otcov* était un accusatif animé (sachant que l'accusatif animé s'aligne sur le génitif). En conséquence, je devais modifier la consigne en indiquant : « Voici une caricature qui vous aide à retenir que le génitif pluriel masculin (ou l'accusatif pluriel masculin animé) peut être en -OV ou -EJ ». Hélas, j'ai oublié d'ajouter cette précision. Le résultat n'est pas complètement désastreux (puisque la règle qui précède la caricature rappelle clairement l'identité entre le génitif pluriel masculin et l'accusatif pluriel masculin animé, mais il est moins efficace sur le plan pédagogique.

<sup>191</sup> Je m'en aperçois mieux maintenant, avec un peu de recul et grâce au travail de réflexion que j'ai fait pour rédiger la présente synthèse.

- l'hypothèse d'un sens invariant d'une unité lexicale ou d'un élément grammatical *versus* le phénomène de variabilité sémantique (existence de multiples sens locaux ou d'effets de sens, observés dans les énoncés et les textes)<sup>192</sup> ;
- la variation du sens linguistique *versus* la stabilisation et la régulation du sens ;
- l'analyse de faits lexicaux et grammaticaux particuliers *versus* la prise en compte des structures (formations) discursives complexes dans lesquelles s'inscrit tel ou tel fait ;
- le sens d'un mot envisagé comme une donnée objective qui préexiste à l'énonciation *versus* le sens d'un mot qui n'est pas donné *a priori* mais qui se construit au moment l'énonciation ;
- l'étude d'un mot isolé ou d'un fait grammatical isolé *versus* la nécessité de prendre en compte tout un réseau lexico-sémantique ou grammatico-sémantique correspondant ;
- l'apparente rigidité de la langue (face à la réalité désignée) *versus* la plasticité (malléabilité) fonctionnelle de la langue ;
- la vision systémique des faits de langue *versus* la vision qui tient compte des éléments asystémiques (ceux qui « perturbent » le système mais qui ont besoin d'être décrits et expliqués)<sup>193</sup> ;
- la description des faits de langue dans le cadre d'une langue particulière *versus* l'étude des faits en partie analogues observés dans d'autres langues (apparentées ou non) ;
- la richesse illimitée (le foisonnement) des données lexico-grammaticales obtenues par la comparaison des langues *versus* la nécessité de s'en tenir à un format descriptif strict et nécessairement réduit ;
- l'approche linguistique « savante » de tel ou tel fait de langue *versus* l'approche « informelle » élaborée dans une perspective didactique.

En particulier (et notamment par rapport à la dernière antinomie), j'envisage de continuer mes recherches et de diriger des recherches en poursuivant les efforts de systématisation et de didacticisation des divers savoirs linguistiques<sup>194</sup>, en m'attachant à décrire et analyser les langues dans un esprit de décroissement épistémologique<sup>195</sup>

---

<sup>192</sup> Formulé différemment : l'unité sémantique d'un mot ou d'un grammème *versus* sa variabilité sémantique.

<sup>193</sup> Autrement dit, il s'agit de l'opposition entre les éléments et les structures qui relèvent du système linguistique *versus* les éléments et les structures asystémiques.

<sup>194</sup> Il s'agit de connaissances sur tel ou tel fait de langue, qu'il faut répertorier en tant que « savoirs linguistiques informels », avant de les mettre en rapport avec les savoirs linguistiques « institués » (formalisés, théorisés).

<sup>195</sup> Cette notion, qui a certes besoin d'être théorisée et qui pourrait faire l'objet d'un développement plus long (qui dépasserait le cadre de la présente synthèse), peut être illustrée par un exemple tiré de ma récente expérience pédagogique.

Dans le cadre de mon cours de linguistique historique du russe, j'expliquais aux étudiants que la loi de la syllabe ouverte avait agi dans l'histoire du slave ainsi que dans l'histoire du français (ce qui permettait de mettre en parallèle les anciennes voyelles nasales du vieux russe avec les voyelles nasales du français moderne), en soulignant que cette loi continuait à agir, quoique de façon limitée, dans le français moderne : cela se manifestait notamment dans la possibilité de prononcer le *e* caduc final. Hélas, mon explication avait du mal à passer, dans la mesure où pour les étudiants, le *e* caduc final ne se prononçait plus, en fin de groupe rythmique, dans le français vivant d'aujourd'hui (on est en région parisienne !). Je me suis aperçu que je manquais d'exemples pour les convaincre : les ouvrages linguistiques que j'avais consultés ne citaient que des données de langue livresque ou poétique.

concernant différents types de savoirs linguistiques, compte tenu de la variété des représentations sur le langage. Il s'agit de contribuer à l'élaboration d'une épistémologie linguo-didactique qui tiendrait compte de la réelle complexité des faits de langues et de leurs représentations. Ce questionnement caractérise d'ailleurs la logique de certains travaux linguistiques récents<sup>196</sup>.

Si je me permets de terminer sur une note philologique, voici une ultime observation : désormais, je comprends pourquoi le latin disposait de trois verbes différents<sup>197</sup> susceptibles d'exprimer la notion 'expliquer' :

- *explicāre*<sup>198</sup> 'déplier, ouvrir, déballer, déployer, délier, libérer' et 'traduire', 'arranger, organiser', ainsi que 'développer, expliquer' : on *explique en démêlant, en élucidant* les faits de langue, tout *en les systématisant* ;
- *expōnere*<sup>199</sup> 'exposer, exhiber, disposer, présenter' et 'publier', ainsi que 'énoncer, décrire, expliquer' : on *explique en exposant, en décrivant, en présentant* les faits de langue façon claire et précise ;
- *explānāre*<sup>200</sup> 'aplanir, aplatir, égaliser, niveler, déployer' et 'prononcer distinctement', ainsi que 'expliquer, interpréter' : on *explique en aplanissant* les faits de langue, *en les mettant à plat*, en les adaptant, les mettant à un niveau accessible à l'apprenant, *en atténuant les difficultés* liées à ces faits de langue.

Ces trois visions de l'explication correspondent *grosso modo* aux aspects de l'explication linguistique que j'ai cherché à développer dans mes activités de recherche et dans l'ensemble de mes travaux, et elles rendent bien compte du caractère complexe du phénomène d'« explication linguistique ».

---

Mais le hasard a voulu que le jour même, mon regard s'arrêtât sur une publicité affichée dans le wagon du RER : « Mutuelle Bleue : Préserver sa santé, ça nous ressemBLEU ».

Je me suis rendu compte que cet exemple, qui relevait d'un « savoir linguistique informel » implicite, était parfait pour illustrer le phénomène en question.

Il est à souligner que ce travail de recensement de données et de décloisonnement épistémologique devrait être fait systématiquement, d'une façon structurée et méthodique.

<sup>196</sup> Cf. C. Vaguer, D. Leeman (dir.), *Des savoirs savants aux savoirs enseignés. Didactique du français*. Namur : Pr. Univ. de Namur, 2006.

<sup>197</sup> D'une façon significative (et probablement non fortuite, puisqu'il s'agit de modèles communs de conceptualisation), ces trois verbes semblent répondre aux principaux sens du verbe français *expliquer* : 1° a) 'rendre clair, faire comprendre ce qui est ou paraît obscur' ; b) 'faire connaître la raison, la cause de qqch.' ; 2° 'donner les indications nécessaires, exposer les procédés (pour faire qqch.)' ; 3° 'faire connaître, faire comprendre nettement en développant' (selon le *Dictionnaire culturel en langue française*, dir. A. Rey, Paris : Le Robert, 2005, t. 2, p. 827). Certes, la correspondance est relative.

<sup>198</sup> D'où par ailleurs fr. *expliquer*.

<sup>199</sup> D'où par ailleurs anglais *to expound* 'exposer' et 'expliquer, interpréter'.

<sup>200</sup> D'où par ailleurs anglais *to explain, explanation*.

## BIBLIOGRAPHIE

(cette bibliographie concerne en particulier les chapitres 1 et 2 de la 3<sup>e</sup> partie de la présente synthèse, en particulier pour les références non explicitées en notes bas de page, qui apparaissent dans le corps du texte entre parenthèses)

Buck, C. D., *A Dictionary of selected synonyms in the principal Indo-European languages*, Chicago, London, University of Chicago Press, 1949.

Černyx, P. Ja. 1993. *Istoriko-ètimologičeskij slovar' sovremennogo russkogo jazyka*, T. 1, 2. Moskva : Russkij Jazyk.

De Colombel V., Tersis N. (dir.), *Lexique et motivation. Perspectives ethnolinguistiques*. P.: Peeters, 2002.

Guiraud P., *Structures étymologiques du vocabulaire français*. P. : Payot, 1986 ; Préface d'A. Rey (7-15).

Gobert F., « La dénomination *étymologie populaire* ou l'utopie d'une terminologie non ambiguë », - *Cahiers de lexicologie*, 81, 2, 2002, pp. 5-37.

Heine B., Kuteva T., *World lexicon of grammaticalization*. Cambridge : Cambridge Univ. Press, 2002.

Muller F., « Heurs et malheurs de l'étymologie », *LINX* (U. Paris Ouest Nanterre), N 55, 2007, p. 195-207.

Pisani V., *Etimologia: Storia, questioni, metodo*. 2 ed., Brescia: Paideia, 1967.

Rey A. (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*. P. : Le Robert, 1992.

Rey A. (dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, Paris : Le Robert - S.E.J.E.R., 2005.

Rey-Debove J., *La linguistique du signe : Une approche sémiotique du langage*. P. : A. Colin, 1998.

Robert S., « Variation des représentations linguistiques : des unités à l'énoncé ». – In : *Diversité des langues et représentations cognitives*. P. : Ophrys, 1997, pp. 25-39.

Sweetser E. E., *From etymology to pragmatics*. Cambridge : Cambridge Univ. Pr., 1990.

*Théories contemporaines du changement sémantique*, Louvain : Peeters, 2000 (Mémoires de la Société de linguistique de Paris, t. IX).

Traugott, E.C. & R.B. Dasher, *Regularity in semantic change*. Cambridge: Cambridge University Press, 2001.

Vasmer (Fasmer) M., *Ètimologičeskij slovar' russkogo jazyka* / Traduit de l'all., complété par O. Trubačev. 2<sup>e</sup> éd. T. 1-4. Moskva : Progress, 1986-1987.